

UNIVERSITE ASSANE SECK DE ZIGUINCHOR



U.F.R : LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

Département : Lettres Modernes

Parcours : Littérature comparée

Spécialité : Etudes Littéraires

MEMOIRE DE MASTER

Pesanteurs sociales et facteurs de changements *dans Mbëkë mi A l'assaut des vagues de l'Atlantique* d'Abasse Ndione (2008), *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui (2014) et *Les Impatientes* de Diaïli Amadou Amal (2020)

Présenté par :
Abdoulaye DABO

Sous la direction de :
Dr EL hadji CAMARA
Maître de Conférence Titulaire

MEMBRES DU JURY :

Président : Prof. Cheikh Mouhamadou Soumoune DIOP

Examineur : Prof. Bocar Aly PAM

Encadreur : Dr El Hadji CAMARA

Année académique : 2022-2023

Pesanteurs sociales et facteurs de changements *dans Mbëkë mi A l'assaut des vagues de l'Atlantique* d'Abasse Ndione (2008), *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui (2014) et *Les Impatientes* de Diaïli Amadou Amal (2020)

DEDICACE

Je dédie ce travail à tous ceux qui œuvrent et continuent à travailler pour la paix sociale, le triomphe de la justice et du commun vouloir de vivre ensemble à travers le monde et plus particulièrement en Afrique. Je veux nommer les romanciers engagés pour la défense des causes des peuples opprimés, au prix de leur vie, à travers une entreprise d'éveil et d'alerte des consciences endormies. Qu'il me soit permis de leur dire tous mes encouragements pour tous les sacrifices qu'ils ont consentis pour éveiller des consciences face à des situations non conformes aux principes des droits humains.

-Je dédie également ce travail à ma mère ainsi qu'à mon épouse Sira MANSALY et à mes enfants pour m'avoir soutenu dans cette entreprise.

-Je dédie enfin ce travail à tous mes camarades de promotion et à tous les collègues de l'école élémentaire Kandé Banéto.

REMERCIEMENTS

Je remercie très chaleureusement toutes les personnes qui ont, de près ou de loin, participé de manière significative à la réalisation de cette œuvre.

-En particulier, mon encadreur Monsieur El Hadji CAMARA pour m'avoir fait l'honneur d'accepter de conduire ce travail. Sa rigueur dans le travail, son dévouement et ses conseils m'ont permis, durant ces années de recherche, à réaliser ce travail. A vous Docteur, j'exprime toute ma gratitude et ma reconnaissance.

-J'y associe tous les enseignants de l'U.F.R. Lettres, Arts et Sciences Humaines (LASHU), en particulier ceux du Département de Lettres Modernes (L.M.).

-Je pense également à tous ceux qui ont participé à la relecture de ce présent travail. Leurs conseils et suggestions m'ont été d'un grand apport.

- Mes remerciements vont également à l'endroit de tous les collègues qui m'ont manifesté leurs encouragements et m'ont soutenu durant tout ce processus de recherche.

SOMMAIRE

| | |
|--|------------|
| INTRODUCTION | 1 |
| PREMIERES PARTIE : LES RESTRICTIONS SOCIALES SUR L'INDIVIDU .. | 6 |
| CHAPITRE 1 : LA SOCIÉTÉ, INSTRUMENT D'OPPRESSION..... | 8 |
| CHAPITRE 2 : LA SOCIÉTÉ COMME VECTEUR DES CHANGEMENTS DE COMPORTEMENTS..... | 22 |
| DEUXIEME PARTIE : LE POIDS DE LA SOCIÉTÉ SUR L'INDIVIDU | 36 |
| CHAPITRE 1 : L'ATTENTE DES PARENTS ET DE LA SOCIÉTÉ, UN FARDEAU POUR L'INDIVIDU | 38 |
| CHAPITRE 2 : LES CROYANCES COMME SOURCE D'ENNUI | 50 |
| TROISIEME PARTIE : LA REVOLTE DE L'INDIVIDU CONTRE LA SOCIÉTÉ | 62 |
| CHAPITRE 1 : LES ACTES DE REBELLION CONTRE LA SOCIÉTÉ | 64 |
| CHAPITRE 2 : L'ADHESION AUX NOUVELLES VALEURS | 76 |
| CONCLUSION : | 90 |
| BIBLIOGRAPHIE : | 95 |
| TABLE DES MATIERES : | 100 |

INTRODUCTION GENERALE

La société humaine est un milieu organisé dans lequel l'homme est intégré. Ce cadre social se définit par un ensemble de règles et de normes que l'individu intériorise pour vivre en collectivité et de profiter des protections et des richesses que la vie en groupe apporte. L'une des premières fonctions de la société est d'assurer un cadre sécuritaire à travers les lois qui contrôlent les libertés des individus pour éviter qu'ils en abusent au détriment des autres. Mais les sociétés traditionnelles sont conservatrices. Les lois qui les régissent inspirent les sentiments de crainte, de soumission et de respect. Certes l'individu bénéficie de la protection de la communauté, dans la mesure où le groupe l'encadre, l'intègre dans une tranche d'âge, dans une structure sociale et le prend en charge à tous les niveaux de sa vie, mais c'est une organisation qui rejette la recherche de l'intérêt et du profit personnels. Cette emprise de la communauté sur l'individu est liée principalement à la présence de pesanteurs sociales régissant le fonctionnement de la société.

En effet le terme « pesanteur » est dérivé de « pesant », participe présent de « peser ». Il désigne « le caractère de ce qui donne une sensation d'oppression, d'étouffement ». Au sens figuré, « échapper à la pesanteur, c'est se sentir libre, dégagé de toute contrainte ». Selon la chercheuse Sheila Sandrine Sanoudi, les pesanteurs socioculturelles sont : « des forces d'inertie des attitudes de résistance spécifiques à un groupe qui se veut conservateur et très attaché aux traditions, elles ne militent pas toujours en faveur d'un changement social utile ou non, face à l'évolution actuelle des sociétés ». Au regard de ces deux définitions, les sociétés traditionnelles paraissent pesantes.

Face à cette situation, des romanciers ont produit des travaux qui visent à enrayer la pression communautaire afin de parvenir à une société apaisée dans laquelle l'individu peut disposer librement de sa vie sans entrave et où ses droits seront respectés. Des auteurs, en l'occurrence le Sénégalais Abasse Ndione, la Camerounaise, Djäïli Amadou Amal et le Marocain Fouad Laroui se sont distingués dans ce combat. Ils font de leurs ouvrages une vitrine d'exposition des conditions de vie des citoyens. Ils participent ainsi à dénoncer les violences sur les individus pour parvenir à une société égalitaire respectueuse des droits des minorités.

Dans *Mbëkë mi A l'assaut des vagues de l'Atlantique* (2008)¹, Abasse Ndione raconte l'histoire de deux pêcheurs, Baye Laye et Kaaba qui ont décidé de voyager en pirogue pour l'Espagne, embarquant avec eux une quarantaine de villageois sénégalais de la communauté

¹ Abasse Ndione, *Mbëkë mi, A l'assaut des vagues de l'Atlantique*, Paris, Gallimard, 2008. Désormais, les références à cet ouvrage seront désignées par *Mbëkë mi*.

de Yassara. Ainsi les quarante villageois ont pris l'embarcation de fortune pour l'Europe en fuyant la misère au Sénégal. Mais leur pirogue connaît une avarie de moteur et pendant une dizaine de jours, elle dérive, poussée par les vents et les courants marins avant de s'échouer sur les côtes de Tenerife. Pendant ce voyage, les passagers sont confrontés à la violence, la faim, la soif et la mort.

Les Tribulations du dernier Sijilmassi (2014)² de Fouad Laroui relate l'histoire d'Adam, un ingénieur qui revenait d'Asie où il a brillamment négocié la vente de produits chimiques marocains. Pendant que l'avion survole la mer d'Andaman, il se pose des questions : « qu'est-ce que je fais ici ? » (Laroui 2014, 1). Pourquoi son corps se trouve-t-il à altitude de trente mille pieds, propulsé à une vitesse supersonique très loin de son Azemmour, alors que son père et son grand-père, qui ont passé leur vie entière dans les plaines des Doukkala, n'ont jamais dépassé la vitesse d'un cheval au galop ? A son retour, il renonce à cette vie qui ne lui ressemble pas, et décide à ne plus jamais mettre les pieds dans un avion et à changer totalement de mode de vie. Arrivé à l'aéroport de Casablanca, il entreprend de rejoindre la ville à pied, ce qui lui vaut de rentrer chez lui encadré par deux gendarmes. Dès que sa femme comprend ce qu'il veut faire, elle retourne vivre chez sa mère. Après sa démission, son employeur le met à la porte de son appartement de fonction. Mais il ne cède pas. Il part (à pied...) vers son village natal. Certes, il redécouvre la bibliothèque de son grand-père et apprend la littérature et la philosophie qu'ont produites quelques génies au temps béni de l'Andalousie arabe. Mais, dans son village, personne ne comprend pourquoi un ingénieur de Casablanca vient s'enfermer dans la maison délabrée de sa famille. Tout le monde se demande s'il est fou ou un perturbateur ou encore un prophète. Est-ce qu'il faut le tuer ou le vénérer ?

Dans *Les Impatientes* (2020)³, Djaili Amadou Amal retrace le destin de Ramla, Hindou et Safira, trois femmes qui n'ont reçu, dans l'étape importante et difficile de leur vie, qu'un seul et même conseil de leurs entourages : Patience. En fait Ramla a 17 ans. Elle doit arrêter ses études et abandonner son amant parce que son oncle l'a offerte en mariage à un homme riche qui souhaite prendre une deuxième épouse pour être heureux. Mais sa première épouse Safira, 35 ans ne compte pas se laisser faire. Dès les premiers jours du mariage, elle monte des coups-bas, met du sable sur le lit conjugal de sa coépouse, augmente du sel dans son repas,

² Fouad Laroui, *Les tribulations du dernier Sijilmassi*, Paris, Editions Julliard, 2014.

Désormais, les références à cet ouvrage seront désignées par *Les Tribulations*.

³ Djaili Amadou Amal, *Les Impatientes*, Paris, Éditions Emmanuelle Collas, 2020.

Désormais, les références à cet ouvrage seront désignées par *Les Impatientes*

vole l'argent du mari, etc. pour discréditer sa rivale afin de la faire chasser du foyer. Elle réussit brillamment son coup car Ramla constamment battue par son mari a avorté et a fini par fuir la maison conjugale. Quant à Hindou la demi-sœur de Ramla, elle n'a pas autant de chance, car elle est mariée de force à son cousin Moubarak, un homme alcoolique, drogué et très violent. Ce dernier la bat, la viole régulièrement et n'hésite pas à la tromper avec d'autres filles ou encore à la forcer à regarder des films pornographiques et à lui faire reproduire les scènes. La jeune femme a, à plusieurs reprises, cherché à s'enfuir. Mais sa famille ne la soutient pas. Quand son père la retrouve, il la renvoie chez son mari. Finalement, elle est obligée de supporter son mariage avec patience.

Certes les trois œuvres exposent le fonctionnement de la société, mais elles le font différemment. Abasse Ndione narre la vie d'une quarantaine de villageois sénégalais, confrontés à la violence, la faim, la soif et la mort à bord d'une pirogue qui connaît une avarie de moteur et dérive pendant une dizaine de jours, poussée par les vents et les courants marins avant de s'échouer sur les côtes de Tenerife. Fouad Laroui nous présente un héros qui traverse toute une série d'aventures qui sont pour lui l'occasion de contester l'ordre social établi, pour savoir s'il arrivera à détruire le mur qui est en train d'être érigé entre l'Orient et l'Occident. Djäïli Amadou Amal montre l'incroyable violence dont les hommes font preuve avec leurs épouses et leurs filles d'une part, et d'autre part la quasi impunité dont ils bénéficient. C'est presque toujours la femme qui est rendue responsable des mauvaises conduites de son mari.

Cependant, malgré tous les efforts pour enrayer la violence et avoir une société apaisée, les individus subissent toujours des contraintes de leurs entourages. Les femmes subissent tous les jours des maltraitances. Elles sont battues et humiliées. Parfois, elles sont arrachées très tôt de l'école pour le mariage. Aujourd'hui elles consacrent plus la moitié de leur temps à s'occuper des enfants et à faire des travaux ménagers. Elles sont réduites au silence dans leurs foyers. Parfois, elles sont victimes de ségrégations sur le marché du travail. Alors que la majorité des diplômés universitaires sont des femmes, elles constituent une minorité dans les domaines comme les mathématiques, l'informatique et l'ingénierie. Par conséquent moins de femmes occupent des emplois scientifiques plus rémunérés. Elles travaillent dans des secteurs économiques moins payants. Beaucoup de jeunes garçons sont également en désaccord avec les anciens du fait de leurs choix. Ils rompent le cordon avec leurs sociétés. Ils se replient sur eux et deviennent des délinquants. Certains d'autres émigrent vers d'autres cieux pour refaire leur vie. Toutes ces persécutions sont favorisées par des facteurs, socioculturels et religieux, encore persistants.

C'est pourquoi nous avons choisi ce projet d'étude qui a pour cadre de réflexion « les Pesanteurs sociales et facteurs de changements dans *Mbëkë mi* d'Abasse Ndione (2008), *Les*

Tribulations de Fouad Laroui (2014) et *Les Impatientes* de Diaïli Amadou Amal (2020) ». Le choix porté sur un tel sujet, avec les ouvrages du corpus issus de la littérature africaine francophone, n'est pas gratuit. Il est motivé par des problèmes d'insécurité qui sévissent dans les sociétés.

A travers cette entreprise, nous voulons contribuer de manière significative à un éveil des consciences, pour favoriser l'avènement d'une société égalitaire respectueuse des droits des minorités. Le travail a également pour objectif d'instaurer la paix entre les individus, d'avoir une société qui respecte les libertés des personnes pour permettre à chacun de se sentir heureux, utile et indispensable à la bonne marche de sa communauté. Car le développement de la société exige la participation de tous ses membres. Tout individu où qu'il soit, doit avoir la paix et se sentir heureux pour apporter son soutien à la bonne marche de sa société.

Or, malgré l'existence des multiples facteurs de changement dans la société, nous constatons que des pesanteurs socioculturelles persistent et entravent l'épanouissement de l'individu. Dès lors qu'est-ce qui explique réellement la persistance des pesanteurs sociales ? Notre hypothèse est que les valeurs traditionnelles limitent les libertés individuelles, et que les lois de la société poussent la personne à se rebeller contre certaines valeurs.

Nous avons estimé nécessaire, pour répondre à cette question et étayer notre hypothèse, de choisir les œuvres qui nous semblent les mieux à même de nous apporter des réponses plus ou moins probantes, *Mbëkë mi* du sénégalais Abasse Ndione, *Les tribulations* du marocain Fouad Laroui et *Les Impatientes* de la camerounaise Diaïli Amadou Amal. Ces romans sont des vitrines d'exposition des conditions de vie des citoyens. Ils permettent de résoudre définitivement la question de l'injustice dans les communautés.

Pour bien mener cette étude, nous nous appuyeront sur la méthode comparative, afin de ressortir les éléments de ressemblance et de dissemblance entre les différents ouvrages par rapport au traitement de la question. Il y a lieu aussi de signaler que, pour étudier la question relative aux pesanteurs socioculturelles dans le roman africain francophone, nous allons recourir également à la méthode sociocritique pour illustrer notre propos. Le travail s'articule autour de trois parties : les restrictions de la société sur l'individu, la société comme une charge pour l'individu et enfin la révolte de l'individu contre la société.

PREMIERE PARTIE

LES RESTRICTIONS

SOCIALES SUR L'INDIVIDU

Le terme société est un concept difficile à déterminer. Le sociologue français, Edgar Morin déclare, dans son *Qu'est-ce que la société ?* que :

La société est un système, et bien que le terme de système ne soit pas reconnu dans toute sa signification chez les fondateurs de la sociologie, il signifie au moins une relation organisatrice qui relie entre eux et au tout social les individus participant à une société. Par son organisation une société est plus qu'une horde, un agrégat⁴, un troupeau : une réalité organisatrice propre⁵

La société est un système composé d'individus, bien organisés, qui entretiennent des relations de solidarité. Dans les sociétés humaines, il figure des règles de fonctionnement qui définissent les comportements souhaités. La relation sociale est fixée par ces règles d'organisation produisant prescriptions, contraintes et interdits. Ce concept de société d'Edgar Morin, rejoint celle du dictionnaire en ligne Toupie :

La société est un groupe organisé d'êtres humains ou d'animaux, ayant établi des relations durables, qui vivent sous des lois communes, qui ont une forme de vie commune, qui sont soumis à un règlement commun ou qui ont un centre d'intérêt commun. En ethnologie la société désigne un groupe humain organisé et partageant une même culture, les mêmes normes, mœurs, coutumes, valeurs, etc. ⁶

Le dictionnaire Toupie met également l'accent sur les individus organisés qui partagent les mêmes valeurs et qui ont une ferme volonté de vivre ensemble. L'organisation empêche l'expression de qualités propres aux éléments. Les individus ne peuvent pas satisfaire toutes leurs aspirations et leurs potentialités. Dans le but de montrer que la société restreint les libertés des individus, notre analyse prendra en charge, à travers les deux chapitres de cette partie deux aspects fondamentaux : d'une part la société comme un instrument d'oppression et d'autre part les valeurs traditionnelles, facteurs de changement des comportements.

⁴ Un agrégat est de la diversité non relationnée, donc ne constitue pas un système. Il se peut que des conditions extérieures imposent une certaine unité. Ainsi, on parle de système clos pour un récipient hermétique enfermant un gaz. Mais ce gaz, population de molécules se mouvant et se heurtant au hasard sans établir d'interrelations ne constitue pas un système : il est dans un système : le récipient. Dans un système, les interrelations entre éléments /événements ou individus sont constitutives de la totalité, et par là, constituent l'organisation du système.

⁵ Edgar Morin, *Qu'est-ce que la société ?*, Introduction de la pensée complexe, Paris, Seuil, 1990. <https://Shs.Caim.info> le 26/12/2024.

⁶ Toupie : <https://www.toupie.org/Dictionnaire/Societe.htm>, consulté le 05/10/23.

CHAPITRE 1 : LA SOCIÉTÉ COMME INSTRUMENT D'OPPRESSION

Les normes communautaires sont des choix collectifs qui déterminent les manières d'être, d'agir et de penser des individus. Elles sont des vecteurs de cohésion sociale. Elles assurent la sécurité, la stabilité et la pérennité du groupe et font distinguer les membres d'autres communautés humaines. Cependant la vie dans la société n'est pas toujours aisée. L'individu a certes la protection de la communauté, mais a aussi des devoirs vis-à-vis de celle-ci. En aucun cas il ne doit faillir à ses obligations surtout en matière de respect des valeurs fondamentales. Tout membre de la communauté est tenu de se conformer strictement à ces lois au risque de sa perte. Or ces personnes qui composent la société, n'ont pas les mêmes aspirations ni les mêmes ambitions. Chacune veut améliorer son quotidien, changer sa condition d'existence et acquérir un statut supérieur dans le groupe. La communauté considère ces comportements comme hostiles au bon fonctionnement du groupe.

1.1. Les atteintes à la liberté

Pour le dictionnaire Hachette, la liberté est « la possibilité qu'a l'Homme d'agir de manière autonome sans être soumis à la fatalité ni au déterminisme psychologique ou social ». ⁷ La liberté confère à l'individu une autonomie entière dans ses choix et gestes, alors que pour l'amour et le respect du groupe, la vie en communauté exige l'abandon des droits individuels au profit du groupe. En fait la société a un ensemble de valeurs qui déterminent le mode de fonctionnement, d'organisation et le comportement des individus. Souvent ces multiples normes non négociables sont des restrictions qui réduisent les libertés des individus. Les membres de la communauté sont obligés de se conformer surtout aux coutumes et à la religion, socles de la vie en groupe, au risque de se faire exclure de la société.

1.1.1. Les contraintes liées aux pratiques coutumières

La coutume peut être entendue comme un droit spontanément et naturellement issu de la base, un droit pragmatique et populaire, fait de pratiques séculaires tenues pour règles. Dans *Mbèkè mi*, Abasse Ndione aborde la contrainte liée aux coutumes à travers le comportement des jeunes qui bravent les dangers de la mer pour satisfaire leurs parents :

⁷ Hachette, Le dictionnaire de notre temps, Paris, Hachette, 1989, p. 881.

La mer n'a plus de poisson, poursuit Baye Laye. L'agriculture, non plus, ne marche pas, les usines et sociétés ferment et les jeunes sont sans travail! assura Malang d'un ton dépité. Les jeunes sont obligés de partir. Je les comprends. Rien n'est plus pénible, pour un jeune en état de pouvoir porter les chaussures de son père, que de continuer à se faire entretenir par lui. (Ndione 2008, 17)

Dans la société traditionnelle, les lois excluent toute attitude qui va à l'encontre de l'esprit du groupe. La communauté prime sur l'individu ce qui a pour conséquence l'enfermement de la personne et l'entrave à sa liberté. Dans ce monde en constante mutation où les contacts avec de nouveaux modes de vie sont inévitables, les jeunes ne restent pas insensibles aux changements. Mais toutes leurs tentatives d'émancipations sont réprimées. Ils sont souvent conditionnés par les parents qui leur imposent leurs volontés. Dans certaines communautés traditionnelles, la valeur d'un homme se mesure par le nombre de ses épouses et de ses enfants. Plus ce nombre grandit plus le mari gagne de l'estime. Quant aux enfants, en l'occurrence les garçons, ils constituent une main d'œuvre non négligeable. Ils sont sensés prendre la relève du papa et assurer la survie de tous les autres membres de la famille. C'est pourquoi quand la pêche et l'agriculture n'arrivent plus à nourrir ces populations rurales, les garçons en âge mûr ressentent la pression et s'engagent dans ce voyage périlleux à bord d'embarcations de fortune. La peur de manquer du respect à leurs parents et de déshonorer leurs familles, les poussent à se plier aux vœux de leurs géniteurs. Un bon nombre d'entre eux portent les traumatismes de ces décisions irréversibles.

Les tribulations, expose les coutumes de la société marocaine l'importance qu'elles accorde à l'honneur. Tout acte qui porte atteinte à celui-ci provoque une réaction parfois démesurée qui peut conduire au meurtre. Fouad Laroui le signale à ses lecteurs :

Le pauvre homme avait été séquestré par sa femme et sa belle-mère. Ligoté, bâillonné, il était nourri à l'aide d'une paille dérobée dans le McDonald's de la Corniche (le mystère de la paille volée au McDonald's est du même coup résolu). Les deux mégères ont fait des aveux circonstanciés. Il semble qu'une décision professionnelle de l'ingénieur ait été à l'origine de leur action. Leur avocat réclame leur libération immédiate, arguant du fait qu'il n'y a, en l'espèce, ni crime ni délit. Des milliers d'hommes enferment à clé leurs femmes, dans notre beau pays pourquoi l'inverse ne serait-il pas permis ? (Laroui 2014, 44)

La société marocaine, a des coutumes particulières qui accordent une place importante à l'homme. Celui-ci apparaît supérieur. Dans le mariage, il est le maître absolu. Il décide de tout. Il est chargé d'assurer tous les besoins de la famille. La femme, elle, se consacre aux travaux domestiques, à la reproduction et à l'éducation des enfants. Cet état fait d'elle, un être dépendant

qui vit aux crochets de son mari même pour régler ses besoins les plus élémentaires. L'homme est donc sous pression. D'une part s'il échoue il sera la risée de toute la société. Il sera marginalisé dans sa communauté et fera honte à ses descendants. Il est donc obligé de se trouver un travail bien payé pour satisfaire à la fois ses propres parents mais aussi sa femme. D'autre part il n'est plus libre. Ses choix professionnels, ses fréquentations et ses relations sont dictés par son épouse et par son entourage. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, quand l'ingénieur Adam Sijilmassi fait part à son épouse, de sa volonté de démissionner de son poste de haut cadre bien rémunéré et d'abandonner tous les avantages qui en découlent, la femme devient folle de rage. Elle est dans l'incompréhension totale. En fait pour elle, tout était en train de s'écrouler. Elle a pris la résolution de son mari comme un acte de trahison destiné à la déshonorer et à l'humilier devant ses copines. C'est en grande partie ce qui justifie ce traitement inhumain qu'elle a fait subir à son mari.

Dans *Les Impatientes*, Ramla a aussi souffert de l'intransigeance de ses parents. Ces derniers ont refusé la demande en mariage de son amant, pour l'imposer un homme plus âgé. Anéantie par cette décision, elle expose sa souffrance :

Mais, un jour, à la surprise générale, je n'ai pas refusé. Il s'appelait Aminou. [...] Quand son père avait demandé ma main, mon père n'avait trouvé aucune raison de dire non. Ma mère était aux anges, je n'avais opposé aucune résistance. Enfin ! Et, pour moi, c'était un doux rêve. Bientôt, lui et moi, nous allions nous marier. Bientôt, dans quelques années, à l'université de Tunis, lui deviendrait ingénieur et moi, pharmacienne. Nous serions heureux. Loin de tout. Loin d'ici ! Mes rêves n'ont pas duré longtemps. Quand oncle Hayatou a informé mon père que leur plus grand partenaire dans les affaires avait demandé ma main et qu'il la lui avait accordée, celui-ci non seulement s'inclina mais il le remercia chaleureusement. Il était hors de question que je ne sois pas d'accord. J'étais leur fille. J'avais été élevée selon la tradition, initiée au respect strict que je devais à mes aînés. (Amal 2020, 21-22)

Les coutumes sont des normes sociales qui visent la stabilité et l'harmonie des rapports entre les individus. Dans ce passage, elles ont des conséquences douloureuses. Elles affectent la vie des individus, transforment les jeunes filles ou bien même les femmes en objets sexuels. Dans cette société patriarcale camerounaise, les femmes occupent un rang social inférieur aux hommes. Elles sont dévalorisées. Elles ne reçoivent pas une éducation préscolaire de qualité très poussée. Leurs conditions de vie ne leur permettent pas d'obtenir une qualification professionnelle afin de travailler, d'avoir de l'autonomie et de pouvoir rivaliser avec les garçons. Généralement, elles sont victimes de la fermeté des parents qui les donnent très tôt en mariage à des hommes qu'elles n'aiment pas. Ces mariages sont arrangés par les parents pour des soucis financiers sans tenir compte des vœux de la jeune fille. Elle se voit contrainte d'abandonner ses rêves. Inexpérimentée, elle se retrouve

ainsi dans une nouvelle famille avec un mari plus âgé, moins attentionné et face à la concurrence des coépouses. En cas de refus, elle subit la pression du père de famille, qui la combat et la bannit de la famille. Les mamans ne s'en sortent pas indemnes. Souvent taxées d'être de connivence avec leurs filles, elles sont battues, humiliées souvent répudiées de leurs foyers conjugaux.

1.1.2. La pression émanant de la religion

A l'image des coutumes, les religions ne sont pas exemptes de tout reproche. Toutes les religions exercent des pressions sur les individus pour leur imposer des normes dominantes en matière d'attitude, de comportement, et renforcer leurs sentiments de croyances. Les multiples restrictions empêchent les individus de s'évader et plongent parfois des familles entières dans les désarrois. Dans certains cas, les guides religieux imposent des décisions douloureuses et insupportables aux fidèles. Dans d'autres, leurs choix divisent les membres d'une même famille et poussent certains à l'exil.

Dans *Mbëkë mi*, le religieux a une grande influence sur sa communauté. Sa parole est sacrée et tous ses choix sont suivis à la lettre. Abasse Ndione le montre :

L'imam de la grande mosquée, par téléphone, avait expliqué tout cela au président des Associations des ressortissants de la communauté rurale en Europe qui résidait en Italie. Les seize millions nécessaires au prix du voyage de quarante jeunes, dix choisis comme convenu dans chaque village, avaient été envoyés à l'imam au bureau de la Western Union de Bakel. Deux jours plus tard, le karamoko pria pour les quarante jeunes villageois, leur donna des grigris à employer au moment du départ de la pirogue, et un camion semi-remorque, qui avait transporté de la marchandise à Saraya et retournait à vide à Dakar, les amena à Rufisque. (Ndion 2008, 7-8)

L'imam dans ce texte est une référence et un guide pour sa communauté. Il représente l'autorité religieuse. Les membres de sa communauté, des plus âgés aux plus jeunes en passant par ceux qui vivent à l'étranger, lui vouent respect et admiration. Son influence sur le groupe s'accroît de jour en jour. Personne n'ose s'opposer à sa volonté car sa parole est souvent prise pour un message divin. Les jeunes sont victimes de son influence sur leurs parents. Le plus souvent, ils sont obligés de suivre les décisions de leurs parents qui sont parfois dictés par ce guide religieux. En général, ils n'ont pas le pouvoir de s'opposer ou de manifester leurs mécontentements. C'est le cas de ce voyage périlleux qui a été soumis aux jeunes. En réalité, ces derniers sont conscients des dangers mais ils ne peuvent pas refuser. Une opposition serait mal perçue dans la communauté. Le responsable qui déshonore sa famille sera marginalisé et bannit de la société. C'est pourquoi

l'intervention de l'imam a suffi pour collecter la somme des seize millions nécessaires au voyage mais aussi à faire adhérer les jeunes à l'idée de traverser la mer en pirogue. Ces jeunes sont certes au début, emballés par le projet, mais au fur-et-à-mesure que les difficultés commencent à se faire sentir, ils découvrent que leurs vies sont en danger. Incapable de se retirer, ils seront marqués à vie par cette expérience malheureuse qui a déjà couté la vie à un des leurs. D'autres romans comme *Le Monde s'effondre*, mentionnent également la pression des religieux dans la société. Les nombreux dieux de cette communauté Ibo, sont impitoyables et donnent des ordres qui s'appliquent à tous, sans distinction d'âge. Ils exigent beaucoup de sacrifices aux fidèles. Les contrevenants sont punis ou chassés du groupe :

Dès que le jour se leva une grande foule d'hommes du quartier d'Ezeudu pénétra en tempête dans le domaine d'Okonkwo, revêtus de vêtements de guerre. Ils mirent le feu à ses maisons, démolirent ses murs rouges, tuèrent ses animaux et détruisirent son grenier. C'était la justice de la déesse Terre et ils n'en étaient que des messagers. Ils n'avaient aucune haine dans leur cœur contre Okonkwo.⁸

Le peuple ibo adorait plusieurs divinités comme Chielo, la prêtresse d'Agbala⁹, le dieu Amadora¹⁰, Ezeani, la déesse de la terre, etc. Ces divinités représentent l'autorité. Aucun membre de la société n'ose les défier. Toute la communauté leur voue respect et admiration. Okonkwo est un influent membre de la communauté ibo. Il fait partie des hommes les plus titrés du village. Il n'aménageait aucun effort pour protéger sa communauté contre les attaques venant de ses ennemis. Malheureusement, l'explosion de son arme lors de la cérémonie des funérailles a tué un fils du terroir. Ezeani, la déesse de la terre s'est sentie offensée et a ordonné son expulsion du village. Les villageois se sont acharnés sur lui en brulant sa demeure, ses animaux et toute sa plantation. Sa fortune et les titres qu'il a amassés durant des années de labeur se sont envolés. Tous les efforts qu'il a consentis pour éviter de paraître comme son père n'ont presque servi à rien. Il est devenu un homme ruiné et maudit, comme son géniteur, et est obligé de se réfugier auprès de ses oncles maternels pour se reconstruire.

Dans *Les tribulations*, Adam subit aussi la pression de la religion. Ses concitoyens lui mettent la pression pour l'obliger à se conformer aux normes de la communauté. Il montre par cette déclaration, son refus de céder à la pression :

⁸ Chinua Achebe, *Le Monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 152.

⁹ Ibid. p. 64.

¹⁰ Ibid. p. 176.

Ah ! oui. Donc le Prophète (salla-llahou ‘alayhi wa sallam’) a dit : «Pendant mon Voyage nocturne, je ne suis jamais passé devant un groupe d’anges sans qu’ils me disent : Ô Muhammad ! Ordonne à ta communauté de pratiquer la hijama. » Ça se trouve dans le Sahih de Jamii’ Mais ce hadith est idiot ! Les anges n’ont pas d’autre conversation que parler de ventouses ? [...] Tu oses contredire un hadith ? — Ce n’est pas parole d’Évangile, tous ces on-dit du genre : « J’ai entendu X raconter que Y lui avait affirmé qu’un pèlerin afghan avait confié à son grand-père bossu que le Prophète, piip, se nettoyait les dents avec une bûchette... » Quel intérêt ? (Laroui 2014, 202)

Les valeurs chrétiennes, que partagent les occidentaux et les occidentalisés, sont souvent en contradiction avec celles islamiques. En parlant de rationalisme, les individus qui viennent des grandes villes, sont formés et modelés par un système de pensée qui dissocie la réalité explicable et d’autres types de réalités non objectivement intelligibles. Le rationalisme s’évertue en effet à rejeter tout ce qui n’est pas explicable par la science. Il stipule que « non seulement le monde est possible d’exploration scientifique, mais seule l’exploration scientifique a droit au titre [de connaissance] »¹¹. Cette vision du monde est perceptible dans les comportements de cet ingénieur qui ne croit plus à ce qui est avancé dans le coran. Malgré sa volonté de rompre le lien avec la modernité et de revenir vivre comme ses grands-parents dans son village, il reste toujours sous l’influence de l’Occident. Il est incapable de pratiquer l’islamiques comme le font les membres de sa communauté. Ses écarts de conduite à l’égard de l’islam, les reniements des « hadith » témoignent de l’emprise de la modernité sur sa conduite.

Les impatientes, ne montre pas non plus un bon traitement des femmes. L’ouvrage révèle, des conditions de vie préoccupantes des femmes, qui sont dépourvues de droits et contraintes à la soumission devant les hommes. C’est cette situation que Djaili Amadou Amal, déterminée à laver l’honneur de la femme, dénonce, en exposant les propos d’Alhadji Boubakar qui recommande à ses filles d’accepter tout de leurs époux :

Il est connu qu’une fille peut conduire son père en enfer. On dit que chaque pas d’une fille pubère non mariée est comptabilisé dans le grand livre de comptes et inscrit comme péché pour son père. Chaque goutte de sang impur d’une adolescente encore célibataire précipite son père en enfer. On sait que le pire des péchés pour un père est la fornication de sa fille. Un vrai croyant doit s’épargner la colère d’Allah. Sa fille se mariera le plus tôt possible afin d’éviter les pires tourments à son père. (Amal 2020, 42)

¹¹ Gilbert Durand, cité par Pierre Martial Abossolo : *La rencontre de l’occidental et de l’Africain dans le roman d’Afrique francophone, Conflit d’étrangers et conflit d’étrangetés*, Inter Francophonies-n° 3, 2010, p. 3. Consulté le 25/11/2022

Djaïli Amadou soutient aussi le combat que mènent des auteures féministes pour la reconnaissance des droits des femmes. Dans cet extrait, les lois légitiment le mariage précoce des jeunes filles dans la mesure où elles considèrent qu'une fille célibataire attire le péché à son père. Ainsi ces dernières sans expérience de la vie, sont contraintes de quitter leurs maisons pour fonder leurs foyers. Elles sont privées de leurs droits d'avoir une bonne éducation au même titre que les garçons de la même génération. Elles sont élevées comme pour assurer le paradis à leurs géniteurs. La société traditionnelle se caractérise par une forte prégnance de la religion qui laisse peu de marge à l'expression de l'individu. D'une part, le père de famille agit sous la contrainte de la religion. Il est obligé lui-même de se conduire comme les membres de sa communauté de peur d'être marginalisé par le groupe. D'autre part, les textes religieux ont parfois un caractère sacré. Ils s'appliquent à tous les musulmans et ils ne doivent pas faire l'objet d'une discussion car tenter de les discuter, sera considéré comme un acte de reniement à la foi.

En somme, les angoisses que révèlent ces passages, montrent amplement que les hommes vivent avec la peur, la crainte de heurter les parents, d'être ridiculisés ou de se faire exclure de la communauté.

1.2. La menace sociale sur l'individu

La société est une entité très normative. Les individus agissent par similitude et respectent l'harmonie du groupe intégrateur. Ce type d'organisation réprime l'individualisme. Les comportements de chaque personne sont régulièrement épiés par ses camarades, par les autres classes sociales et surtout par les adultes détenteurs des savoirs et garants des valeurs. Ainsi, les membres des communautés traditionnelles ne vivent pas dans la quiétude totale. Ils sont surtout menacés d'une part par le regard porté sur eux pour s'assurer de leur adhésion aux normes communautaires, d'autre part par une éducation très restrictive et contraignante qui vise à transmettre les valeurs du vivre ensemble.

1.2.1. La menace du regard d'autrui

L'estime de soi, communément appelé l'image de soi peut être définie comme « l'attitude plus ou moins favorable envers soi-même, la manière dont on se considère, le respect que l'on se porte,

l'appréciation de sa valeur dans un domaine »¹². Pour obtenir cette image dans la communauté, la personne doit se distinguer par des comportements exceptionnels tels que le dévouement envers le groupe. Les hommes deviennent dès lors des concurrents qui n'hésitent pas à se détruire. Ceux qui ne s'en sortent pas, sont mal considérés par leur entourage. Ils sont sujets de moqueries, d'insultes, et parfois condamnés à vivre en marge de la société.

Dans *Mbëkë mi*, c'est la question de la survie de la communauté rurale de Yassara qui se pose. La communauté se trouve à un moment historique de son existence où elle a besoin de la collaboration de toutes ses forces vives pour sauver son honneur en évitant la faim. Dans un long discours aux allures de plaidoirie, Abasse Ndione, explique les raisons qui ont poussé les villageois à faire appel aux expatriés :

Avec la production de paille d'arachide de cette année, la misère planant au-dessus du monde paysan, qui vivait déjà dans une pauvreté sévère, évitée uniquement grâce aux mandats envoyés par les parents immigrés en Europe, risquait de s'abattre sur la communauté rurale de Yassara, formée de quatre villages. Face à la difficile situation qui s'annonçait, les notables s'étaient réunis sous l'arbre à palabres après la prière du vendredi et avaient décidé de faire encore appel à leurs enfants qui étaient en brousse. (Ndione 2008, 7)

L'honneur d'une société est sacré. Il est intolérable d'accepter un phénomène qui nuit l'image de la société. La famine qui résulte du déclin des rendements dans l'agriculture et dans la pêche fait peur. Tout le monde est concerné pour éviter le désastre car l'image de la communauté sera ternie. Les plus âgés seront les plus impactés. Ils vont perdre leur influence envers d'autres groupes sociaux. C'est pourquoi des inquiétudes suscitées par la peur, réaniment la flamme de la solidarité collective et poussent le conseil des sages de cette communauté à se réunir pour trouver des solutions idoines à la crise. La quête de la notoriété concerne aussi l'individu parce qu'il lui est primordial d'avoir le respect de ses camarades. L'estime renseigne sur le niveau de vie de l'individu en ce sens qu'il permet de savoir si la famille est aisée ou pauvre, si elle s'est, une fois distinguée dans le passé par un acte glorieux dans la vie de la communauté. On peut aussi énumérer d'autres cas, par exemple dans *Le monde s'effondre*, le héros du roman avait le poids de l'image négative de son père. Pendant toute son existence, il a peur d'échouer, de paraître faible et s'adonne à un dur labeur quotidien. La peur le traumatise et le transforme en un être d'action, orgueilleux et égocentrique. Le narrateur de *Le Monde s'effondre*, le présente en ces termes :

¹²Le Petit Larousse de la Psychologie, <https://shs.cairn.info> » revue-reche. Consulté Le 11/02/2022

Peut-être qu'au fond de son cœur Okonkwo n'était pas un homme homme cruel. Mais sa vie entière était dominée par la crainte, de l'échec et de la faiblesse. Tout enfant, déjà il avait haï l'échec et la faiblesse de son père et même maintenant il se rappelait encore combien il avait souffert quand un camarade de jeu lui avait dit que son père est un « agbala » Ce fut ainsi que Okonkwo, a appris que « agbala » n'était pas seulement un autre nom pour désigner une femme mais que cela pouvait aussi signifier un homme qui n'avait pas acquis de titre¹³.

Unoka, le père d'Okonkwo, était un homme raté, un marginal qui passait tout son temps à boire et à ne rien faire. Il était pauvre, trainait des dettes impayées et n'arrivait jamais à satisfaire les besoins de sa famille. Cette image négative hantait la vie de son fils Okonkwo qui craint de lui ressembler. Toute sa vie entière était dominée par la peur de l'échec et de la faiblesse. Pour redorer l'image honteuse que lui a léguée son géniteur, il s'est très tôt mis au travail. Dès le bas âge, il menait un combat un infernal pour réussir. Il avait affronté et terrassé tous les grands lutteurs de sa génération et avait accumulé des titres de célébrité. Il travaillait sans répit aux champs pour mettre sa famille à l'abri du besoin. Mais malgré ses efforts, ses amis continuent toujours à lui rappeler ce mauvais pan de son père.

Dans *Les tribulations*, la pression est arrivée à un niveau inquiétant qui pousse Fouad Laroui à prendre position en la dénonçant par le biais de sa réflexion murement axée sur les peurs de Adam Sijilmassi, dans sa société :

Que faire, maintenant ? Faire du stop, revenir à Casablanca ? À cette seule pensée, l'agitation qui l'avait étreint à l'aube revint. Saisis-moi au passage si tu en as la force... Serai-je donc toujours velléitaire ? De grandes résolutions, dures comme l'airain – trahies dans l'instant ? Un pas en avant, deux pas en arrière... Non ! J'ai perdu mon travail, mon chat, ma femme... Leur sacrifice ne sera pas vain... Il faut que j'aille jusqu'au bout, cette fois-ci, jusqu'au bout de mon intuition. Si je retournais maintenant à Casablanca, dans ce studio où personne ne m'attend, ce serait une défaite. L'ultime. Il ne me resterait plus qu'à sauter par la fenêtre. (Laroui 2014, 110)

La société ne connaît que ses intérêts. Tant que l'individu se fond dans le groupe et se comporte comme tous les membres de la communauté, il est protégé et admiré. Mais dès l'instant que la personne a des projets individuels, elle devient une menace contre la stabilité du groupe. Elle est méprisée, dévalorisée et persécutée de partout. C'est ce qui est arrivé à l'ingénieur. En fait, le jeune cadre d'entreprise, était une idole pour la plupart des jeunes marocains. Il est aimé par

¹³ Chinua Achebe, *Le Monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 22.

tout le monde et rendait fier son patron, sa communauté, son épouse et ses beaux-parents. Mais depuis sa résolution de vivre comme ses grands-parents, sa vie a basculé. L'entreprise lui retire son logement de fonction et tous les privilèges qu'il détenait. Les conducteurs qui le dépassent sur la route de l'aéroport se méfient de lui. Sa propre femme et sa belle-mère le prennent pour un fou. Les villageois le considèrent comme un brigant. Il est passé de l'ingénieur le plus admiré qui faisait la fierté de tous, au voyou qui fait pitié. L'échec de son projet, la peur de paraître lâche et devenir la risée de toute la communauté le traumatisent. Ce passage du texte traduit ses moments de réflexions sur la nécessité de poursuivre sa résolution, car sa survie et son image en dépendent. Il risque de se retrouver marginalisé et très sûrement finir par se replier sur lui comme la plupart des individus qui sont rejetés par leurs communautés.

De même dans *Maïmouna*, l'héroïne de l'œuvre *Maïmouna* n'a pas échappé à la critique de la société puisqu'elle a entendu les jeunes filles de son village lui dire :

Touki byr lô di sa ba lé
Boung guène démé
Ni lène Sa Yaye
Gatché dal na ma

Voyageuse enceinte que vas-tu raconter ?
Quand vous irez
Dîtes à ma mère
Que la honte m'a eue¹⁴.

La société sénégalaise n'est pas différente des autres. Aucun de ses membres n'échappe aux jugements des autres. Souvent, les critiques sont infernales, car elles poussent l'individu dans la déprime. *Maïmouna* fraîchement arrivée à Dakar était une reine. Elle était aimée par tous et avait tout ce dont elle avait besoin. Les hommes les plus riches de Dakar se bousculaient pour avoir ses faveurs. Elle menait une vie de bourgeois. Mais son destin a basculé lorsqu'elle est tombée enceinte de Doudou son petit ami qu'elle fréquentait discrètement sans l'aval de sa sœur. Elle est rejetée par Rihanna et renvoyée auprès de sa mère. Mais au village la grossesse avant le mariage est perçue comme humiliation. C'est un comportement qui ternit l'image de la famille et déshonore toute la communauté. Elle est ainsi devenue l'objet de toutes les moqueries. Ce passage est une des humiliations qu'elle subit quotidiennement quand elle croise ses amies. La société fait aussi souffrir par son éducation traditionnelle même si l'objectif est de préparer l'initié pour la vie adulte.

¹⁴ Abdoulaye Sadj, *Maïmouna*, Paris, Présence africaine, 1958, p. 212.

1.2.2. Les contraintes de l'éducation traditionnelle

Selon Durkheim, l'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui et la société politique dans son ensemble et le milieu spécial auquel il est particulièrement destiné.¹⁵ L'éducation est un processus qui tend à conformer les comportements de l'enfant aux valeurs et normes sociales de sa communauté. En Afrique, elle sert surtout à préparer l'enfant à affronter les difficultés de l'âge adulte. Ainsi l'enfant est soumis à des épreuves dures, parfois disproportionnées à son âge, avec des brimades très barbares, qui consistent à façonner son caractère.

Dans *Mbëkë mi*, les jeunes du village subissent le même genre de préparation. Ce voyage risqué, fait partir des épreuves auxquelles les jeunes se sont préparés. Ils doivent être solidaires pour surmonter l'épreuve pour prouver qu'ils sont dignes de la confiance que les parents portent eux :

Nous allons entreprendre un long et difficile voyage qui nous prendra une dizaine de jours. La pirogue est étroite pour nous tous, aussi il faudra beaucoup de tolérance, de solidarité et jamais de dispute tout au long de la traversée. Je crois que pour la plupart d'entre vous, c'est la première fois que vous voyez la mer et embarquez dans une pirogue, reprit Baye Laye. (Ndione 2008, 36-37)

L'éducation est une formation très rude et coercitive. Son objectif consiste à apprendre aux enfants ou aux jeunes à se comporter comme des hommes responsables qui doivent faire la fierté de la société. Parfois, elle s'effectue lors de la circoncision où les jeunes apprennent des devinettes et d'autres codes secrets pour surmonter les difficultés de la vie. Dans tous les cas, les initiés sont soumis à des épreuves difficiles. Ce voyage est cruel mais il en est un exemple. C'est un sacrifice physique qui consiste à les habituer à la souffrance pour affronter les difficultés qui vont se poser à eux, durant leur vie d'adulte. Il impose aussi aux villageois un esprit de tolérance et solidarité

¹⁵ Emile Durkheim, cité par Afsata Paré-Kaboré dans : l'éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : Repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui *Revue des sciences de l'éducation de McGill*, vol. 48, n°1, 2013, p. 15-33 [en ligne] <https://id.erudit.org/iderudit/1018399ar> consulté le 10/10/2023

tout au long de la traversée. Elle se fait parfois à la maison comme ce fut le cas dans *L'Aventure ambiguë*. Les sages et tous les membres de la communauté veillent sur les jeunes, les encadrent, et leur montrent les bonnes mœurs. Samba Diallo, le héros de l'œuvre porte les cicatrices de sa formation à la vie adulte. Il a affronté la faim et a subi des brimades qu'on ne peut imaginer pour un enfant de son âge. Son corps est partout marqué par les traces de coups ou des ongles du maître des Diallobés :

Répète !... Encore ! Encore !

Les ongles du maître s'étaient déplacés et avaient poinçonné le cartilage en un autre endroit. L'oreille, déjà blanche de cicatrices à peine guéries, saignait de nouveau. La gorge nouée, les lèvres sèches, Samba Diallo tremblait de tout son corps et s'ingéniait à répéter correctement son verset, à refréner les râles que la douleur lui arrachait.¹⁶

En Afrique traditionnelle, l'éducation est aussi une phase importante dans la vie de l'enfant. Elle consiste à préparer l'initié à la vie adulte. Généralement l'enfant est éduqué par la communauté entière. Mais il peut aussi être confié à un chef religieux comme c'est le cas de Samba Diallo élevé par le vieux Thierno, maître de Diallobés. Dans tous les cas, c'est un moment de dures épreuves accompagnées de punitions physiques et morales disproportionnées à l'âge de l'apprenant. Dans ce passage, Cheikh Hamidou Kane, fervent défenseur des valeurs culturelles sénégalaises, n'est pas tendre avec cette manière d'éduquer. Il la fustige avec fermeté en exposant les brimades, les traces des ongles laissées sur la peau de l'enfant et les conséquences morales que le traitement inhumain peut avoir sur son mental.

Dans *Les tribulations*, l'éducation des enfants était aussi très rugueuse. C'était un apprentissage qui comprenait beaucoup de restrictions. Fouad Laroui dénonce les excès de cette éducation par le biais de Adam qui dit :

Les nouvelles générations ne devaient connaître que l'« éducation islamique, le dogme, l'orthopraxie. Faites ceci, pas cela. Le voile était ainsi apparu, qui n'était jusque-là porté que par les grands-mères. Puis le niqab, puis la burqa, selon le principe bien connu : « Je suis plus pieux que toi, gugusse, car je vais plus loin dans l'observance du dogme. » Cette émulation crétine avait transformé en linceuls ambulants des jeunes filles, dont les mères, avaient porté des jupes et des chemisiers, et s'étaient promenées les cheveux au vent, par les rues et les chemins. (Laroui 2014, 192-193)

La révolution a entraîné un changement radical dans le système éducatif de ce pays. La nouvelle politique d'arabisation a totalement bouleversé les habitudes des Marocains. Les jeunes

¹⁶. Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure Ambiguë*, Paris, Julliard, 1961, p. 16.

qui apprenaient diverses matières destinées à développer en eux le sens critique, se voient imposées l'arabe et un style vestimentaire nouveau jusque-là réservé à leurs mamans. Elles n'ont plus le droit d'approcher leurs frères, ni la possibilité de les rivaliser au travail. Les rôles sont séparés. Aux femmes de rester au foyer et d'enfanter et de s'occuper de leurs époux. Aux hommes de faire des études plus avancées et par conséquent de dominer la gente féminine. Dans la foulée, leurs droits s'amenuisent suite à l'accroissement des mesures répressives contre les contrevenants. Dans *Maïmouna*, ce sont presque les mêmes peines qu'endure la jeune fille Maïmouna. Sa vie n'a pas de repos. Du matin au soir, elle est soumise aux durs labeurs domestiques disproportionnés à son âge. Ces travaux brouillent les étapes de sa croissance psychologique, restreignent son temps de distraction capitale au développement de son intelligence et la préparent à la vie de femme au foyer. Elle est donc destinée à vivre aux dépens de son mari, à se soumettre à ses exigences et parfois à subir ses mauvaises humeurs. Elle ne peut plus assurer ses besoins les plus élémentaires et sera une esclave à la solde de son époux le restant de sa vie.

Dès que Yaye Daro eut quitté la maison, Maïmouna se met à récurer la marmite, à nettoyer cuvettes et calebasses, préparer le bois de cuisine. Elle accomplissait depuis déjà assez longtemps les gestes rituels qui mettent de l'arôme dans les marmites, rougissent les sauces et les rendent capiteux. La petite Maïmouna portait donc le repas entier au marché, où toutes les deux se régalaient au milieu du bavardage des marchandes.¹⁷

Dans l'imaginaire collectif des hommes traditionnels, la corvée consiste à enseigner aux jeunes, en particulier aux filles, des valeurs de la vie. Yaya Daro fervente défenseuse des valeurs traditionnelles, entend préparer Maïmouna pour l'avenir. C'est pourquoi, elle la soumet à ces travaux domestiques quotidiens que toute femme doit avoir face à son destin. Mais ces corvées piétinent le temps de repos et de distraction nécessaire au développement psychologique de la fille. Abdoulaye Sadjji n'est pas contre les valeurs traditionnelles, mais le passage montre que les enfants sont très tôt soumis aux durs labeurs.

Dans *Les impatientes*, l'auteure camerounaise s'offusque contre la méchanceté des parents envers leurs enfants. Sa narratrice Hindou relate les maltraitances dont elle a fait l'objet lorsqu'elle est rattrapée après sa fugue :

Il entre comme un fou dans sa chambre, en ressort avec un long fouet dont il me cingle les épaules. Les coups sifflent sourdement dans l'air. L'angoisse, qui m'étrangle depuis ce matin, se mue en une véritable terreur. Je cherche un coin pour me protéger de ce déchainement de violence car mon père ne se

¹⁷ Abdoulaye Sadjji, *Maïmouna*, Paris, Editions Présence Africaine, 1958, p. 15-16.

contrôle plus. « Tu vas dire la vérité ! Chez quel homme étais-tu ? (Amal 2020, 75)

Dans les communautés traditionnelles, l'enfant a l'obligation de respecter ses aînés. Tous veillent sur lui. Tout acte qui ternit la société, est interdit et est durement sanctionné par les parents. Cette obligation expose les enfants à toute sorte d'agressions. Le plus souvent certains parents très en colère recourent à la violence pour soumettre l'enfant. Ils lui assènent des coups parfois très violents. Le père d'Hindou s'est senti déshonoré après la fugue de dette dernière. Sans chercher à comprendre les cris de détresse de la jeune femme, il la bat à mort devant toute la famille.

Pour clore ce chapitre, nous pouvons dire que la société traditionnelle est un véritable moyen d'oppression. Les restrictions des coutumes et les religions ne permettent pas aux membres de la communauté d'exprimer librement leurs émotions. A cette atteinte des libertés s'ajoutent les pressions des regards et les sacrifices qu'endurent les apprenants pendant leur éducation pour assurer leur socialisation. L'étude de *Mbëkë mi*, de *Les Tribulations* et *Les Impatientes*, montre que le plus petit écart de conduit est considéré comme un affront. Le fautif, dans la majorité des cas, subit des brimades et des punitions psychologiques qui laissent des cicatrices douloureuses pour le reste de la vie de cet individu. Partout, des individus limités par des normes strictes, vivent dans la peur. Abasse Ndione, Fouad Laroui et Djaïli Amadou Amal dénoncent avec énergie ces pratiques nuisibles qui transforment très souvent certains enfants en monstres assoiffés de vengeance. Dans bien des cas, ces oppressions favorisent des sentiments de désobéissance. Ainsi, quand l'individu opprimé ne se retrouve plus dans l'idéal social collectif défini par sa communauté, la séparation devient inévitable. Cet individu commence à prendre alors ses distances avec le groupe. Il devient de moins en moins regardant par rapport aux normes communes auxquelles s'identifient les membres puis rompt définitivement le lien avec la société.

CHAPITRE 2 : LA SOCIÉTÉ COMME VECTEUR DES CHANGEMENTS DE COMPORTEMENTS

Le comportement est une manière d'être, d'agir ou de réagir des êtres humains, d'un groupe.¹⁸ La société traditionnelle se caractérise par la conformité, la soumission et la primauté du groupe, Elle est hostile à tout comportement qui remet en cause sa stabilité. A ce sujet Ngakoutou déclare :

Dans la culture qui est transmise en Afrique noire, les représentations collectives tiennent une place très importante. C'est à partir d'elles, reçues par l'homme, avec le reste de la culture dans l'apprentissage social, que ce dernier comprend les autres, que tout le monde se comprend, que l'homme se conforme et se justifie¹⁹.

Pour assurer sa stabilité et la sécurité de ses membres, la société se dote les lois qui définissent les comportements des individus. Le citoyen est tenu au respect de ces valeurs qui déterminent les attitudes souhaitées et réprouvent celles qui sont susceptibles de semer le désordre. Partout, le contrôle s'intensifie pour contraindre les récalcitrants à se conformer aux normes sociales édictées. Les individus se retrouvent ainsi prisonniers de comportements qu'ils n'auraient pas forcément adoptés sans la pression de la culture et des coutumes qui s'exerce sur eux.

2.1. L'influence du jugement des autres

La culture serait selon Edward B. Tylor « le tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société²⁰ ». Chaque société est un modèle culturel original. Elle base son existence sur des valeurs dominantes qui déterminent la personnalité de ses membres. Les nouveaux membres du groupe social apprennent l'héritage culturel et les coutumes au contact des plus anciens. Mais la transmission est aussi un processus où le groupe utilise ses traits culturels

¹⁸ Dictionnaire de français Larousse
<https://www.larousse.fr> » français. Consulté le 15/06/2023

¹⁹ Ngakoutou, T, *L'éducation africaine demain : continuité ou rupture ?* Paris, L'Harmattan, 2004, p. 26.

²⁰ Edward Burnett Tylor cité par Jean-Jacques Chalifoux dans *Culture : une notion polémique ?*, Revue Service social, Volume 42, numéro 1, 1993. <https://doi.org/10.7202/706597ar>. Consulté le 10/12/2023

pour assimiler ses nouveaux adhérents. Car la culture filtre les actions humaines. Elle influence les jugements des individus, transforme leur perception de la réalité et leur façon de parler.

2.1.1. Le changement de perception

La perception « est la capacité qui permet à un organisme de guider ses actions et de connaître son environnement sur la base des informations fournies par ses sens. »²¹ Elle est donc une prise de conscience des éléments de l'environnement. Dans les sociétés traditionnelles où les facteurs socioculturels ont une forte influence sur le cognitif, l'individu n'a pas la possibilité de penser indépendamment. Il subit la pression des valeurs culturelles qui déterminent d'avance son mode de réflexion et surtout ses appréhensions.

Dans *Mbëkë mi*, Abasse Ndione témoigne l'emprise des croyances traditionnelles sur le comportement de la plupart des jeunes.

N'oublie pas non plus les instructions du marabout recommandé par ma mère, déclara-t-elle en lui remettant le sac. Arrivé à la sortie du quartier, tu te retournes et tu casses l'un après l'autre, n'oublie pas, l'un après l'autre et non tous à la fois, l'un après l'autre les sept œufs, tout en formulant au fond de toi le vœu de revenir auprès des tiens, après une belle réussite là où tu t'en vas. Après...— Je tourne le dos, je continue mon chemin jusqu'à la pirogue sans me retourner, termina Baye Laye d'un ton légèrement agacé. (Ndione 2008, 34)

Certains africains sont généralement formés par un système de pensée qui perçoit ce qui lui arrive comme une manifestation de la volonté divine. Cette vision du monde accorde une attention particulière aux forces surnaturelles, aux êtres mythiques et inspire des sentiments religieux qui poussent à recourir aux prières. Au Sénégal, en général les individus ont l'habitude de se replier systématiquement sur les marabouts ou sur les fétiches pour se protéger. Les jeunes dans cette œuvre ne constituent pas une exception. La religion influence leur choix. Leurs préparatifs de voyage portent essentiellement sur le respect des instructions du marabout et sur les grigris au lieu des gilets de sauvetage plus appropriés. En dépit des efforts qu'ils fournissent pour se démarquer des adultes, leurs comportements témoignent de l'emprise de la culture traditionnelle sur leur manière de concevoir la réalité, car ils restent attachés aux croyances traditionnelles. Tahar Ben

²¹ Claude Bonnet, « *Les trois étapes de la perception* ». Dans *le cerveau et la pensée*, Auxerre, Editions Sciences Humaines, 2014, p. 213 à 221.
<https://doi.org/10.3917/sh.dorti.2014-01.0213> . Consulté le 13 /02/2023.

Jelloun, dans *L'enfant de sable*, manifeste cette forme d'influence culturelle de la société sur les attitudes des garçons. Effet, dans la société marocaine, être femme est une malédiction. Les individus de sexe mâle se sentent supérieurs à cause des considérations culturelles. La femme, qui est le noyau de la famille et de la société, endure toutes les peines pour donner la vie ; elle est méprisée et devient l'objet de toutes les moqueries. Impuissante devant le sort qui lui est réservé, elle finit par accepter ce statut. Elle pense même que son bonheur et son paradis dépendent de son époux. Ainsi, elle devient presque esclave des hommes qui la privent de ses droits humains. Dans certains cas, les hommes l'humilient et la réduisent au silence. Dans *L'Enfant de sable*, la narratrice Fatima affirme : « Nous sommes toutes les deux nées penchées sur la pierre au fond du puits sec, sur une terre stérile, entourées de regards sans amour. Nous sommes femmes avant d'être infirmes, ou peut-être nous sommes infirmes parce que femmes. »²² Fatima déplore le traitement qu'elle subit dans sa société. Elle a l'impression qu'être femme est un handicap naturel majeur en ce sens qu'elle est blessure et stigmaté d'infériorité. La femme est reléguée au second rang. Face aux hommes, elle est un être manquant et vouée au silence à l'intérieur de la cité. Elle subit toutes les formes d'injustice et ne bénéficie d'aucune protection sociale. Elle se consacre essentiellement aux travaux domestiques, à l'entretien de son époux et à la procréation. Ce passage est un cri de cœur, une alerte de Fatima sur les conditions de vie difficile de la femme dans la société patriarcale marocaine.

Les Tribulations, révèle également l'influence de la culture sur les individus. Les villes sont des lieux de rencontre de personnes d'origines et de cultures différentes. Les individus qui habitent dans ces localités, subissent le brassage culturel qui influence leurs façons de voir et de faire. Fouad Laroui montre ce changement de perception dans le discours d'Adam qui affirme :

Ah ! Oui. Donc le Prophète (salla-llahou 'alayhi wa sallam') a dit : « Pendant mon Voyage nocturne, je ne suis jamais passé devant un groupe d'anges sans qu'ils me disent : Ô Muhammad ! Ordonne à ta communauté de pratiquer la hijama. » Ça se trouve dans le Sahih de Jamii. Mais ce hadith est idiot. (Laroui 2014, 202)

Le rationalisme, trait pertinent de la civilisation occidentale, a transformé le personnage d'Adam, élevé à Casablanca. En fait, les individus qui ont grandi ou ont longtemps séjourné dans les grandes villes, sont souvent influencés par les cultures étrangères. Adam a subi l'influence de la civilisation occidentale. Son raisonnement est différent de ceux des villageois. Il réfute les

²² Tahar Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, Paris, Editions Seuil, 1985, p. 49.

catégories de réalités non objectivement intelligibles. Ce type de raisonnement est contraire aux croyances traditionnelles des Africains en ce sens qu'il rejette les phénomènes qui n'ont pas une explication scientifique. La remise en cause du *hadith*²³ par Adam Sijilmassi, montre l'emprise de la culture occidentale sur son comportement et sur sa manière de concevoir la réalité. Elle traduit également l'écart grandissant qui sépare les deux civilisations. Le jeune Adam, malgré sa volonté de retourner à la source et de vivre comme ses anciens parents, reste fortement attaché à sa culture et surtout à sa foi chrétienne. Ses croyances, en décalage avec le mode de pensée de la société marocaine, sont sans doute les causes principales de son comportement irrespectueux envers le sacré. *Maïmouna* donne aussi un autre effet de la culture sur l'attitude des individus. La petite Maïmouna était très attachée à la tradition quand elle vivait aux côtés de sa mère, Yaye Daro. Elle avait toujours de la retenue par rapport à certains comportements jugés pervers dans la communauté. Une fois à Dakar, au contact des éléments de la modernité tels que le cinéma, elle évolue et change totalement d'attitude. Elle est devenue plus critique. Elle ne se prive même plus l'occasion de fustiger les comportements des marabouts qui ont toujours été ses gardiens au village. Elle déclare :

La mère elle est comme ça, naturellement superstitieuse. Les marabouts lui prennent tout ce qu'elle a, parce qu'elle les consulte trop et pour des riens. C'est ainsi qu'une fois, à Louga, elle m'a dit de me méfier d'une gentille petite amie que j'avais, tu la connais, Karr, la fille de Yaye Wédji. Les marabouts et les charlatans lui avaient dit que toute la famille de karr était composée de sorciers. [...] Je remarque simplement que notre mère peut se tromper ou se laisser tromper par les marabouts qui l'exploitent.²⁴

Dakar est une grande ville. Elle est symbole de la modernité. Les facteurs socioculturels changent par rapport à ceux de la campagne. Généralement, les séjours dans ces pareilles agglomérations ne laissent pas les individus indifférents. Ils subissent des changements dans leur mode de penser et dans leurs conduites. Maïmouna a subi cette pression des valeurs culturelles qui déterminent d'avance son mode de réflexion. Ses appréhensions ont fortement influencé son cognitif. Car elle ne pense plus comme auparavant. C'est pour quoi sans aucune retenue, elle pense désormais que sa maman traditionaliste est superstitieuse et qu'elle peut bien se tromper. Au-delà des critiques de la mère, c'est surtout l'expression de sa liberté de penser et d'agir qui s'affirme. La jeune fille

²³ Hadith : mot arabe signifie récit. Dans la religion islamique, c'est un recueil des actes et paroles de Mahomet et de ses compagnons à propos des commentaires du coran ou des règles de conduite. Larousse <https://www.larousse.fr> » français. Consulté le 06/01/2024

²⁴ Abdoulaye Sadj, *Maïmouna*, Paris, Editions Présence Africaine, 1958, p. 117.

auparavant si douce et si respectueuses des anciens, critique sans réticence les marabouts, l'un des piliers de la tradition, en les traitant de charlatans ou encore d'escrocs.

Dans *Les Impatientes*, l'impact de la culture sur des individus se ressent également sur les comportements des individus. Les personnes qui ont fréquenté l'école occidentale, se démarquent de ceux qui sont profondément restées attachées à la tradition. Djaïli Amadou Amal élucide le changement à travers les deux visions du monde totalement opposées des femmes qui débattent la place de la gente féminine dans la société. Ramla est une des rares filles du village à avoir fréquenté l'école française. Au sujet du statut de la femme, elle écrit :

J'expliquais aux femmes de la famille mon ambition de devenir pharmacienne, ce qui les faisait rire aux éclats. Elles me traitaient de folle et vantaient les vertus du mariage et de la vie de femme au foyer. Quand je renchérisais sur l'épanouissement qu'une femme trouverait dans le plaisir d'avoir un emploi, de conduire sa voiture, de gérer son patrimoine, elles interrompaient brutalement la conversation en me conseillant vivement de redescendre sur terre et de vivre dans la vraie vie. (Amal 2020, 18)

Les positions des personnes sont en rapport avec leur culture. La jeune fille qui fréquente l'école occidentale est initiée à des normes totalement différentes de celles africaines. Son éducation lui a permis d'avoir des positions tranchées par rapport au statut de la femme. Elle récusé le statut de la femme au foyer et défend avec énergie l'égalité entre homme et femme dans le marché du travail. Elle promeut surtout le droit des femmes à se choisir librement leurs compagnons et à vivre pleinement leur amour. Cette pensée se heurte à celle des femmes de sa localité qui ont été formatées aux valeurs traditionnelles africaines. Ces femmes voient sa position absurde et perverse et lui demandent de revenir sur terre. En réalité ces femmes s'identifient à des valeurs de leur terroir qui leur imposent certaines vertus comme celle de rester au foyer. A force de vivre dans cette communauté traditionnelle, elles se sont accommodées et ont fini par accepter l'idée que la femme est inférieure à l'homme. Elles se consacrent à la reproduction, aux travaux domestiques et restent fidèles à leurs maris.

2.1.2. La parole sous l'influence culturelle

La manière de parler d'un individu est d'une façon ou d'une autre fortement influencée par des éléments du milieu dans lequel il évolue. A ce sujet Elisabeth Bautier-Castaing déclare « Les

pratiques langagières sont des manifestations résultant des activités de langage, de l'interaction des différents facteurs linguistiques, psychologiques, sociologiques, culturels, éducatifs, affectifs qui sont constitutifs des caractéristiques individuelles et de groupes »²⁵. Dans les œuvres de notre corpus, l'impact de la culture se révèle dans toutes les interventions des personnages. Dans certains milieux, les langues locales influencent le parler. Dans d'autres, c'est les faits religieux du milieu qui façonnent le langage des individus.

Dans *Mbëkë mi* par exemple, la déformation du langage s'opère par l'emploi récurrent d'éléments linguistiques du milieu, dans le parler des personnages. En fait, chaque individu véhicule tant soit peu les valeurs culturelles de sa communauté. Chaque fois que la personne s'exprime, il arrive très souvent que des particules de sa culture fassent irruption dans son langage pour donner parfois plus de teneur à son discours ou tantôt préciser ce qu'elle veut effectivement dire. Dans les textes du corpus, le recours aux éléments des langues locales : « Karamoko²⁶ mbëkë mi²⁷, Mool²⁸, Nakka affaires yi²⁹, jummaa long³⁰, inté long³¹, Namoon naala ! Numu démé³² » de l'arabes « kouffar³³ », l'anglais « son bureau très design³⁴ » et le peul « pulaaku³⁵, alkibbare³⁶, do'a³⁷, amariya³⁸, daada-sacrée »³⁹, dans le français est très significatif en ce sens que ces expressions empruntées gardent leurs sens et leurs effets. Pour saisir les discours de ces individus, il faut comprendre leurs langues locales, en l'occurrence le wolof et le mandingue. En plus, ces

²⁵ Elisabeth Bautier- Castaing, « *La notion de pratiques langagières : un outil heuristique pour une linguistique des dialectes sociaux* », Langage et société, n° 15, 1981, p. 3-35.

https://www.persee.fr/doc/Isoc_0181-4095_1981_num_15_1_1308 . Consulté le 20/02/2023

²⁶ Karamoko mot manding, désigne le Marabout

²⁷ mbëkë mi : expression wolof? signifie le coup de tête. Nom donné à la traversée en pirogue à destination des îles Canaries

²⁸ Mool : mot wolof, désigne pêcheur

²⁹ Nakka affaires yi : expression wolof, signifie comment vont les affaires ?

³⁰ jummaa long expression manding signifie qui-est-ce ?

³¹ inté long expression mandingue signifie c'est moi

³² Namoon naala ! Numu démé expression wolof signifie comment-allez- vous ?

³³ Kouffar : mot arabe désigne des personnes qui ne croient pas en Allah

Dictionnaire en ligne : Linternaute

<https://WWW.linternaute.fr> . Consulté le 31/12/2024

³⁴ design : mot anglais désigne : d'une modernisme fonctionnel sur le plan esthétique.

Dictionnaire en ligne : Larousse <https://www.larousse.fr>

³⁵ « pulaaku : mot peul désigne le code de comportement jugés spécifiquement peul

François Mbarga, *inter discursivité et alternance codique en francographie caerounaise : Cas de Munyal, les larmes de la patience de Djaili Amadou Amal*, Akofenan n°0006 vol 3

<https://www.revue.akofena.com> . Consulté le 31/12/2024

³⁶ alkibbare : mot peul désigne le vêtement que l'on porte lors des cérémonies traditionnelles

³⁷ Le do'a : mot peul désigne la prière ou le fait de prononcer la prière

³⁸ amariya : mot peul désigne la coépouse ou la femme nouvellement mariée,

³⁹ la daada-sacrée : mot peul désigne la première épouse

éléments faussent systématiquement la structure syntaxique de la phrase en français. L'individu qui les utilise dans ses communications montre son attachement à sa communauté et surtout à ses valeurs culturelles. Dans *le ventre de l'Atlantique*, Fatou Diome fait état de l'influence de la culture sur le parler des personnes. La manière de parler de l'instituteur Ndétaré, qui se considère plus évolué que les villageois, a totalement changé après son séjour en France. Ses positions sont souvent différentes de celle de la communauté. Chaque jour, l'incompréhension grandit entre lui et les voisins. Il est méprisé par les villageois. Ses phrases longues et complexes pour parler des choses simples lassent ses interlocuteurs et rendent son message presque inaudible : « Je ne vous racontais pas une tragédie antique ! Je sais bien qu'il y a des vaches grasses en Normandie, mais la France, ce n'est pas une verte prairie pour moutons perdus ! attention aux épines, mes enfants, attention !⁴⁰ ». En fait, l'instituteur Ndétaré alerte sur le risque de la migration clandestine. Il est en train de faire comprendre aux jeunes non qualifiés qu'ils ont une mauvaise représentation de l'Europe. La France n'est pas un Eldorado ; une fois arrivés, ils peuvent se retrouver dans des conditions inconfortables. Mais, il est incompris par ses interlocuteurs car sa manière de parler, les tournures de ses phrases et le vocabulaire utilisé ne sont pas en adéquation avec le monde des villageois. Il a tellement changé durant son séjour en France que les jeunes générations ne croient pas à ce qu'il leur dit.

La situation est pareille, dans *Les tribulations*. Chaque individu vit dans un milieu et évolue en fonction des valeurs qui sont propres à cet endroit. Ces normes déterminent les comportements des individus et les différencient des membres de d'autres communautés. Dans ces circonstances aucune personne n'échappe à l'influence de son environnement. Fouad Laroui montre l'influence culturelle, dans les propos du narrateur Adam Sijilmassi qui cite des auteurs occidentaux pour soutenir ses critiques contre les citoyens qui l'attaquent. C'est le cas dans cette prise de parole où celui affirme :

Jobert avait dit : « Est-ce que tenter de remettre les pieds chez soi constitue forcément une agression imprévue ? » Bennani eut l'air surpris : — Pourquoi avoir retenu cette phrase-là en particulier ? Et pendant des années ? Et, en plus, c'est de la politique, non ? Pas de la poésie... — Parce qu'elle est... comment dire ?... parfaite. Chaque mot est à sa place... l'adverbe nuance l'affirmation, l'épithète « imprévue » contient toute une critique de l'impéritie de certains gouvernements, etc. Et elle se présente habilement sous forme de question alors que c'est une proposition très robuste. C'est à la fois socratique et biblique. (Laroui 2014, 78)

⁴⁰ Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003, p. 203.

La culture s'acquiert lentement mais une fois installée, il est difficile de s'en débarrasser. Adam est presque esclave de la culture occidentale. Depuis son arrivée au village, il n'est jamais parvenu à s'exprimer en arabe. Il parle toujours en français avec des recours incessants à des citations. Tantôt ses propos sont jugés très violents voire déplacés, tantôt il est lui-même considéré comme un malade mental. Ces incompréhensions proviennent des arguments souvent tirés des citations des auteurs Occidentaux méconnus ou sous-estimés en Afrique. Le recours à cette citation de Jobert dans son argumentaire : « Est-ce que tenter de remettre les pieds chez soi constitue forcément une agression imprévue ? » illustre son changement. Aujourd'hui malgré son désir de vivre comme ses parents, sa culture le bloque car jusqu'à présent, il est incapable de raisonner ou même de parler avec ses parents sans se référer à ces auteurs. En somme ces passages révèlent les chocs culturels qui sont des signes incontestables de l'influence de la culture sur la pensée de l'individu. Dans *Femme nue Femme noire* de Calixthe Beyala, ces mêmes changements sont perceptibles dans le raisonnement de Irène Fofu qui déclare :

Mes doigts tracent sur chaque parcelle de sa peau des enchevêtrements magnifiques jusqu'à ce que son sexe se dresse et indique le zénith. Très lentement, j'attrape son gland et l'appuie par minuscules touches au milieu de mon saule pleureur. Des vagues de plaisir se déversent entre mes cuisses. Presque aveuglement entre les poils de mon pubis, son pénis cherche à s'engouffrer. Il s'enfonce, par poussées successives, loge dans ma moiteur et me fait chanter de bonheur⁴¹.

En Afrique, le sexe est un sujet tabou. Les femmes sont très pudiques et très réservées. Rares sont celles qui en parlent ouvertement. Mais ce n'est pas le cas pour les communautés occidentales. Pour ces dernières, c'est un sujet comme les autres. Elles l'abordent en famille et sur la place publique sans aucune retenue. La narratrice Irène n'a pas de retenu. C'est une femme moderne qui vit en marge de la société traditionnelle. Pour elle, les valeurs traditionnelles sont inadéquates à la réalité actuelle. Maintenir la femme sous domination ne favorise pas son épanouissement. Elle pense que les femmes doivent se libérer de toutes ces pesanteurs socioculturelles et vivre pleinement leur vie. Dans sa démarche de montrer son émancipation, elle parle de ses ébats sexuels comme au cinéma. Le recours à ces vocabulaires érotiques, montre son changement d'état d'esprit qui se démarque totalement de ses semblables africaines toujours respectueuses de ce sujet.

⁴¹ Calixthe Beyala, *Femme nue femme noire*, Paris, Editions Albin Michel, 2003, p. 18-19.

2.2. Le changement d'attitude

L'appartenance à un groupe social a des répercussions majeures pour l'individu. La raison est que tout le monde pense en premier lieu à l'intérêt du groupe ; et les performances individuelles n'ont pas le pouvoir de se manifester indépendamment. En plus, les coutumes, sont des facteurs de cohésion sociale par lesquelles les membres d'un groupe s'identifient par rapport à d'autres. Elles imposent des manières d'être et de se conduire aux individus. Les membres de la communauté sont tenus malgré eux d'épouser ces valeurs même si elles ne répondent pas à leurs attentes.

2.2.1. Le respect dû aux aînés

D'ordinaire, chaque individu a sa façon particulière de se comporter ou de manifester ses sentiments. Mais la vie en communauté exige d'observer certaines règles pour la bonne marche du groupe. L'aîné est un sage et en même temps le noyau de la société traditionnelle. Il détient la connaissance, assure l'éducation des nouveaux membres et veille au respect des lois fondamentales. Les coutumes imposent le respect des aînés aux autres membres de la société. La jeune génération est obligée de respecter les anciens sans quoi ils risquent de s'attirer leurs foudres. Ainsi avec cette restrictions, les jeunes n'osent jamais lever la voix en présence des personnes âgées ni contester leurs décisions.

Dans *Mbëkë mi*, les jeunes se soumettent à la volonté des adultes. Quand les adultes décident les plus jeunes, sont obligés d'exécuter. Mor le prouve à travers ses propos :

Nous allons tous mourir comme Dieu et Kaaba ! Ne cessa de se plaindre Mor !
Je le sais très bien, nous sommes tous proches de la mort, c'est sûr, il ne fallait pas prendre la pirogue sans gilets de sauvetage, c'est dangereux, c'est mon oncle qui m'y a poussé, mais je ne voulais pas, je l'ai dit à ma mère. (Ndione 2008, 53)

Il y a des comportements que tout enfant doit observer. Le respect de l'âge est en effet une de ces normes traditionnelles. Cette loi impose le respect à l'égard des vieilles personnes à tous les enfants. Elle les condamne à rester à l'écoute de leurs aînés qui leur dictent leurs actes. Dans certaines situations, les garçons sont très impactés par cette norme sociale. Ce passage véhicule l'idée de la résignation. En acceptant le voyage, les jeunes leurs dévouements montrent

aux parents. Mais la pression, devenant de plus en plus forte, fait jaillir des signes qui montrent le mal-être. Ils s'adaptent aux normes de la communauté pour éviter de subir les répressions.

Quant à, *Les impatientes*, c'est surtout l'impact des coutumes qui se dévoile dans les rapports qu'entretiennent les individus. Les coutumes sont des valeurs qui régularisent les rapports entre les personnes, en fixant le plus souvent des limites à ne pas dépasser. Ces restrictions changent les ardeurs des individus. Certaines personnes deviennent très tolérantes et admiratives. Cette prise de parole d'Hindou révèle la soumission de sa coépouse à son époux :

Ma coépouse est parée telle une mariée. Un pagne étincelant, de belles tresses, les mains et les pieds ornés de tatouages au henné. Mais je sens qu'elle fait un énorme effort pour rester calme. Ses lèvres affichent un léger sourire qui ne cache pas la tristesse de ses yeux. On dit qu'elle a fait une dépression à l'annonce de ce mariage, qu'elle a passé des journées entières à pleurer. Sans doute s'est-elle ressaisie grâce au soutien de sa famille ou a-t-elle tout simplement admis que rien ni personne ne pourrait détourner son époux de ce projet de mariage, dont toute la ville a fait des gorges chaudes. (Amal 2020, 13)

D'habitude dans la société traditionnelle, la place de la femme est au foyer. Elle doit accepter l'homme que ses parents lui ont choisi, le chérir et lui rester fidèle jusqu'à la mort. Ce discours longtemps prôné par les anciens semble toujours à l'ordre du jour chez les femmes traditionnelles. Il ressort dans le comportement de cette dame une attitude de soumission à son mari qui multiplie les épouses pour se satisfaire. Malgré la douleur, l'humiliation et le désespoir qu'elle vit dans son foyer, elle s'est résignée pour l'honneur envers ses parents et la crainte de ternir l'image de son époux. Elle accepte de supporter la coépouse qui a l'âge de sa fille aînée.

Dans *les tribulations*, l'influence de la culture occidentale se manifeste dans les rapports du jeune Adam avec les villageois. Le jeune homme nouvellement arrivé dans ce village, est épié par son entourage. Sa grand-mère ne le voyant pas respecter les moments de prière, veut lui rappeler à l'ordre. Malheureusement Adam refuse de s'exécuter :

Nous serions des kouffar, des hérétiques, nous qui nous agenouillons cinq fois par jour ? Que dis-tu là, mon fils ? Est-ce la peine d'avoir tant étudié, d'avoir usé tes yeux sur ces livres que ton père t'achetait sans barguigner, d'avoir traversé les océans pour aller au-dehors chercher la science chez les chrétiens Tout cela pour traiter ta vieille Nanna d'idolâtre ? Le chagrin l'avait rendue loquace. Adam avait levé la main : chacun fait les choses selon sa nature. Tu te prosternes, je ferme les yeux. Tu gesticules, je ne bouge pas. S'il y a quelque part un Dieu, cela doit lui être égal. Il n'y a que l'intention qui compte. (Laroui 2014, 132)

La grand-mère vit d'après une tradition à laquelle elle est intimement liée. Du fait de son extrême sensibilité à la religion, elle montre une certaine opposition contre tout élément susceptible de fragiliser la foi. Elle considère ainsi le refus de prier du jeune homme comme un sacrilège, un scandale qui tranche avec l'ordre de la vie communautaire. Elle rappelle le bonhomme à l'ordre. Mais celui-ci refuse qu'on lui dicte ce qu'il doit faire. En fait, Même si Adam vivait dans la capitale avant sa décision de se retirer dans le village de ces ancêtres. Il allait souvent en Occident pour son travail. Par le biais de ses contacts avec les occidentaux, il a subi l'influence de la civilisation chrétienne. Il reste certes musulman, mais veut garder sa liberté de choix qui est un droit absolu et reconnu. En plus, dans les sociétés occidentales, on est bien loin de l'ainé considéré comme noyau et garant du bon fonctionnement de la société. Il est aperçu comme une charge sociale à écarter. Les jeunes n'apprécient guère la compagnie de leurs aînés à qui ils reprochent d'enfreindre leur liberté. Adam, après son séjour en France, reste profondément attaché à ces valeurs occidentales, et défend en tout état de cause sa liberté. Il supporte mal les ingérences des membres de sa communauté ou même de sa grand-mère dans ses affaires. Il s'est senti très frustré et s'est montré irrespectueux envers la vieille femme qui lui reproche de n'avoir pas prié comme elle depuis son arrivée. L'intervention de la grande mère dans ses affaires est pour lui une atteinte à sa vie privée qu'il entend défendre à tout prix. Il ne supporte pas la pratique religieuse telle qu'on veut lui imposer.

2.2.2. Les contraintes liées à la solidarité

A l'instar du respect à l'endroit des aînés, la solidarité est une valeur de groupe, qui façonne la conduite des individus. Elle renvoie à la conscience d'une interdépendance des membres du corps social et aux sentiments de responsabilité mutuelle qui conduit les membres d'une communauté à l'entraide et à l'assistance réciproque pour le maintien de la cohésion sociale. Si généralement, elle sert à familiariser l'individu avec les autres, à tisser des liens de parenté entre les membres d'une même génération, il faut reconnaître qu'elle cultive l'idée de la soumission au groupe. Elle oblige à être toujours disponible pour les autres. Certains membres deviennent paresseux. Ils refusent de faire des efforts pour se prendre en charge et vivent au dépens des autres. Pour d'autres, la peur des blâmes de la part de la communauté les oblige à se conformer au groupe. Ces derniers épousent ainsi les valeurs de la communauté même si celles-ci ne répondent pas à leurs aspirations.

Dans *Mbëkë mi*, les villageois entretiennent des rapports de solidarité qui obligent chaque individu à se soucier du sort des autres membres de la communauté. Cet élan de solidarité améliore les rapports entre les individus et entretient la fibre du patriotisme. Face à la crise qui menace la quiétude des populations de la contrée, les jeunes en âge de travailler, paraissent les seuls capables de sauver les villageois. L'imam, sans se soucier des conditions difficiles de la traversée, propose de faire partir ces derniers en nombre :

Chacun des quatre villages de la contrée choisira équitablement dix de ses enfants. Tout le monde tirera bénéfice de l'opération. Car, plus ils étaient nombreux à travailler en Europe, mieux ils s'occuperaient de leurs parents restés en terre natale. [...] Les seize millions nécessaires au prix du voyage de quarante jeunes, dix choisis comme convenu dans chaque village, avaient été envoyés à l'imam au bureau de la Western Union de Bakel. (Ndione 2008, 8)

En réalité la conscience de s'entre-aider est un trait spécifique des jeunes issus des sociétés africaines. Dès qu'un problème se pose tout le monde est concerné. Chacun mobilise ses moyens pour venir en aide à celui qui est dans le besoin. Mais en vérité les jeunes sont obligés de respecter la tradition car celui qui ose se démarquer sera exclu par la communauté. Il attirera la honte à ses parents et sera traité comme un anticonformiste nuisible à la société. Le principe de solidarité change le regard et l'attitude des uns par rapport aux autres. Il pousse les humains à se considérer comme frères et sœurs. Les jeunes sénégalais grandissent avec ce sentiment de fraternité et de devoir vis-à-vis de l'autre. Partout où ils sont, ils se considèrent comme des frères et entretiennent des relations courtoises et souvent très apaisées. En outre la solidarité est une valeur très importante en Afrique dans la mesure où le rapprochement des individus maintient la perpétuation des valeurs communautaires. Dès lors, l'individu continue toujours à se référer à ses anciens, à penser comme eux et à se déterminer par rapport à leurs valeurs.

Dans *Les impatientes*, également, le devoir de se sacrifier pour la communauté n'est pas tenu à la légère. Les villageois se mobilisent quand l'un d'eux, a un évènement. Safira le montre, dans sa description de l'atmosphère qui prévaut dans la maison au moment de l'arrivée de sa coépouse Hindou:

Depuis quelques minutes, les klaxons stridents des voitures pénétrant dans la grande concession retentissent dans un vacarme assourdissant où l'on entend les tambours et les trompettes des griots qui, déchainés, chantent les louanges de Alhadji Issa et de sa nouvelle épouse. Les youyous des femmes résonnent. Les proches de la jeune mariée m'avertissent de son arrivée triomphale avec exubérance et véhémence. (Amal 2020, 84)

Le mariage est un grand évènement dans une communauté traditionnelle. C'est l'occasion pour tous les membres de rivaliser d'actes de générosité pour montrer leurs solidarités. Cette société camerounaise ne fait pas l'exception. Les festivités du mariage ont mobilisé tous les fils et filles de la ville. La foule qui accompagne la mariée est d'une part pour montrer à la nouvelle famille, le soutien de toute la communauté. D'autre part, c'est une mise en garde pour montrer qu'en cas de déshonneur, c'est aussi la communauté qui se mobilisera pour laver l'affront. La grande mobilisation de la masse est un acte de haute importance que personne ne doit rater. Les absentéistes, s'ils sont notés, sont identifiés et généralement très mal vus et sévèrement sanctionnés par les membres de la communauté. Dans ce cas-ci aussi, la solidarité maintient l'individu dans la communauté, qui continue toujours à influencer sa conduite et sa manière d'être.

Dans *les tribulations*, la situation n'est pas différente. Adam reste fidèle à la tradition mais ne partage pas les valeurs de solidarité comme elles sont vécues dans ce village. Il vit des rapports conflictuels avec les villageois :

Un problème, mon frère ?

Puis, sans attendre confirmation :

— Je peux te déposer à Casa, si tu veux.

Adam pensa qu'un homme qui s'arrête sur la chaussée, tout uniment, sans prendre la peine de se garer sur le bas-côté, ne peut être qu'un policier en civil – ou un imbécile dangereux – ou les deux. Il répondit d'un ton ferme : Non, merci. (Laroui 2014, 13)

Dans la société marocaine, les hommes se considèrent tous comme des frères et le sort de chacun préoccupe toute la communauté. C'est pourquoi les chauffeurs se précipitent vers Adam pour l'aider en lui proposant de l'amener à destination. Mais le jeune Adam qui a passé toute sa vie à la capitale n'est pas initié à ce type de valeur. Il n'a jamais épousé le bien-fondé de cette forme de solidarité. Il ne supporte pas les demandes incessantes des chauffeurs à l'amener dans leurs véhicules. Au contraire, il trouve les chauffeurs humiliants et très insupportables et les qualifie « d'imbéciles dangereux ». Adam est un anticonformiste. Malgré son désir de rejoindre ses siens, il ne s'intègre pas dans la solidarité de la communauté. Il reste attaché aux valeurs occidentales auxquelles il s'identifie toujours et qui en plus détermine ses rapports avec les autres.

En somme, après avoir analysé et confronté les corpus dans cette première partie de pesanteurs sociales et facteurs de changements dans *Mbëkë mi*, *Les Tribulations* et *Les Impatientes*, il se manifeste que la société exerce des contraintes physiques et morales sur les individus. La communauté est le seul cadre de référence et rien ne vit en dehors d'elle. Tous les membres pensent en premier lieu à l'intérêt du groupe. Les performances individuelles n'ont pas

le pouvoir de se manifester indépendamment. Ce mode de vie communautaire transforme les habitudes et les comportements des individus qui, pour se sentir en sécurité, perdent leur autonomie et se plient aux normes du groupe. Les coutumes auxquelles les membres du groupe s'identifient par rapport à d'autres, imposent des manières d'être, de penser et de se conduire. Les membres de la communauté sont tous tenus malgré eux de les épouser même si elles ne répondent pas à leurs attentes. Les valeurs culturelles ont une forte influence sur le vécu des individus. La manière de parler de l'individu est d'une façon ou d'une autre fortement influencée par des éléments du milieu dans lequel il évolue. Dans certains endroits, les langues locales influencent le parler. Dans d'autres, c'est les faits religieux du milieu qui façonnent le langage des individus. L'individu qui vit ces valeurs, devient le porte-étendard de cette communauté. Il la manifeste par ses actes, son langage et même dans ses manières de penser.

DEUXIEME PARTIE

LE POIDS DE LA SOCIÉTÉ

SUR L'INDIVIDU

Le terme « poids » dérive du latin populaire « pensum ». Il désigne la force, la pression exercée vers le bas par un corps physique soumis à la gravitation exemple : le poids d'une charge, poids léger, lourd de quelque chose.⁴² Au sens figuré, il s'emploie pour indiquer que quelque chose de par sa quantité, exerce une pression (sensitive, intellectuelle, psychologique, morale, etc.) difficile à supporter.⁴³ De la même manière, la société exerce une grande pression sur l'individu, surtout sur l'enfant.

En fait, l'enfant symbolise l'idée de l'immortalité. Il est le lien social entre les générations passées et celles à venir. Il est également celui qui va assurer la continuité de ses parents. D'une part, il constitue une richesse pour ses parents car il doit les mettre à l'abri du besoin, les protéger et leur rester fidèle quelle que soit la précarité de la vie. Pour cela, il doit, dès le bas âge se battre pour montrer à ses géniteurs qu'il est un digne fils. Il ne va pas faillir à ses obligations. D'autre part, l'enfant est le garant de l'image de sa famille. Il doit se conformer aux normes communautaires souvent très exigeantes qui déterminent les conduites à tenir pour le fonctionnement du groupe. C'est pourquoi son éducation est un long processus de socialisation qui a un caractère collectif et social et poursuit un but en utilisant des moyens appropriés pour l'atteindre. Cette éducation a une grande importance dans la société africaine, dans la mesure où elle a un lien intime avec la vie sociale à savoir la production et les rapports sociaux. Mais lorsque le parent éduque son enfant il place en lui beaucoup d'espairs, de rêves, de projets et d'objectifs. Il ne se rend pas compte que toutes ses attentes freinent l'épanouissement de son enfant et lui causent que des ennuis.

Dans cette deuxième partie qui comporte deux chapitres aussi, nous analyserons tour à tour la question de l'attente sociale comme un fardeau sur les épaules de l'individu et le poids des croyances comme source d'ennui pour l'épanouissement personnel.

⁴² Cnrt.fr : chapitre 1 <http://www.cnrtl.fr> » définition » consulté le 30 /12/ 2022.

⁴³ Ibid cnrt.fr : chapitre III, consulté le 30/12/ 2022.

CHAPITRE 1 : L'ATTENTE DES PARENTS ET DE LA SOCIÉTÉ, UN FARDEAU POUR L'INDIVIDU

Quand un parent subit des échecs et des frustrations dans son existence, il devient alors porteur de ces moments difficiles qu'il essaye de réparer à travers l'éducation qu'il donne à ses enfants. Dès lors, l'enfant devient prisonnier de ses parents en ce sens que c'est lui, par sa conduite et ses attitudes, qui va déterminer la valeur que se donnent ses géniteurs en tant que bons ou mauvais parents. L'enfant doit donc tout faire pour ne pas décevoir ses parents qui comptent sur lui. D'abord, vis-à-vis de la communauté, il doit être en accord avec les coutumes et la religion pour honorer ses parents. Ensuite, sur le plan économique, il doit se distinguer par une grande générosité envers tous les membres de la famille. Or, dans ce monde en profonde mutation, marqué par la concurrence, la rivalité négative, l'absence de débouchés et les crises de toutes natures, il est très difficile pour certains jeunes de tenir leurs engagements. Dès lors, la crainte de décevoir les paralyse.

1.1. Les exigences des parents

La société est un cadre de vie complexe où l'enfant a des devoirs sacrés envers ses parents. Il doit soigner leur image pour leur permettre de gagner le respect de leurs pairs et se hisser au sommet de la communauté. En fait, l'enfant est porteur d'espoir. Il est le prolongement de ses parents et devra accomplir les rêves et les désirs qu'ils n'ont pas pu exécuter, du fait des contraintes de leur moment. Il est tenu de prendre en charge leurs besoins par devoir moral et par conformité sociale. D'ailleurs quand un père de famille demande à son enfant d'être sage, bien élevé et obéissant, c'est surtout parce qu'il s'attend à recevoir une image positive de lui-même. Ainsi, l'enfant doit se débattre avec cette mission imposée. Il devient anxieux. La peur de décevoir le traumatise et arrive difficilement à se construire.

1.1.1. Les besoins des parents

L'enfant est une richesse et une main d'œuvre importante pour sa famille. Il assure la survie de sa famille et se substitue à ses parents lorsque ceux-ci commencent à prendre de l'âge. Cette charge est énorme et contraignante. Elle l'oblige à trouver par tous les moyens une source de revenu. Or dans ce monde marqué par la rareté des débouchés, il est difficile même étant qualifié

de trouver un emploi, subvenir à ses propres besoins et en plus soutenir ses parents. En outre, la tâche est rude parce que l'individu vit dans un environnement hostile où des tentations sont fortes et peuvent l'entraîner vers d'autres chemins. C'est l'exemple de ces jeunes dans *Mbëke mi* : « Ah, oui, mbëkë mi, c'est l'unique nouveauté partout, ces temps derniers ! La plupart de nos mool sont partis. À ce rythme, toutes les pirogues vont être bientôt privées d'équipage ». (Ndione 2008,12) L'agriculture, une des activités pourvoyeuses d'emplois des jeunes de la campagne, est en faillite. Presque toute la force vive des villages, susceptible de prendre le relai des pères de famille se retrouve sans perspective d'avenir. La pêche qui reste le seul secteur qui fait nourrir les familles est également en déclin. Les poissons deviennent de plus en plus rares. Les jeunes ont perdu le seul moyen de pouvoir s'en sortir et d'aider les parents. Ce passage traduit l'ampleur de la crise qui ne fait que s'accroître et qui pousse incessamment les jeunes à envisager la traversée de la mer pour l'Europe. Dès fois, les demandes des parents freinent l'épanouissement et les ambitions de l'enfant qui finit souvent par abandonner ses projets personnels. Par exemple, quand les charges familiales sont trop fortes, et que le jeune homme n'arrive plus à les satisfaire, elles entraînent tout un cortège de frustrations et de déceptions chez les parents. Le climat social de la famille se détériore. L'enfant perd le respect de ses parents qui le prennent pour un incapable. Il se sent offensé et rompre les liens avec la famille malgré lui. Chinua Achébé confirme le fait dans cette situation de Nwoye, le fils d'Okonkwo :

Okonkwo ne répondit pas. Mais il lâcha Nwoye, qui s'en alla et ne revint jamais. Il retourna à l'église et dit à M. Kiaga qu'il avait décidé d'aller à Umuofia, où le missionnaire blanc avait organisé une école pour apprendre aux jeunes chrétiens à lire et à écrire⁴⁴

Okonkwo fonde un grand espoir sur son fils Nwoye. Il veut que celui-ci lui ressemble. Mais l'enfant n'a pas les mêmes aptitudes et les mêmes envies que son père. Il n'est pas si fort dans les travaux champêtres encore moins dans les combats de lutte. Cette attitude de l'enfant irrite Okonkwo qui perd totalement confiance en lui. L'enfant subit sans cesse les brimades et les insultes. Finalement il est frustré et s'enfuit pour rejoindre M. Kiaga et son église.

Dans *Mbëkë mi*, Abasse Ndione analyse aussi les méfaits de la famille sur l'individu. Les jeunes sont presque privés de liberté de choix de projets d'avenir. Ils sont très tôt contraints de s'occuper du devenir des parents plutôt que de suivre des formations professionnelles qui leur

⁴⁴ Chinua Achebe, *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 184.

permettent de postuler à des emplois mieux rémunérés et beaucoup plus rassurants. En outre dans les familles nombreuses, les charges sont souvent colossales pour les jeunes qui doivent les assumer. Ils sont acculés et obligés de reproduire presque le même mode de vie et les mêmes activités traditionnels pour trouver de quoi satisfaire leurs besoins quotidiens. Mais sachant que la situation devient intenable, et que dans si peu de temps, ils ne pourront plus trouver des ressources nécessaires pour éviter de décevoir et de se faire rejeter par la communauté, ils doivent trouver des sources de revenus ailleurs. C'est que Kaaba tente d'expliquer à son interlocuteur « Je savais que tu finirais par admettre l'évidence ! Les ressources de la mer sont en train de disparaître petit à petit et, bientôt, il n'y aura plus de poisson ». (Ndione 2008, 9) Dans cette intervention le locuteur est très pessimiste de la situation qui prévaut dans son village. Le danger s'approche. La pression sociale de plus en plus intenable provoque la panique. Des jeunes délaissent ainsi la campagne pour les grandes villes, où ils se rendent pour tenter de décrocher des emplois dans les usines. Malheureusement, certains subissent des désillusions et se retrouvent dans des situations inconfortables qui les conduisent directement dans la rue. Ils deviennent de grands bandits. D'ailleurs, ces villes sont les endroits où on déplore le plus des cas de délinquance, d'agression et de promiscuité. D'autres plus courageux, se lancent en mer dans des embarcations de fortune pour rejoindre l'Europe comme nous l'avons mentionné un peu plus haut.

Les impatientes, dénonce aussi la pression des charges familiales sur l'individu.

La solidarité est une caractéristique très marquée dans ce roman. Les jeunes sont toujours au chevet des parents. Ils leur apportent une assistance matérielle et les mettent à l'abri du besoin. Mais les parents ont transformé cet acte de solidarité en devoir pour les enfants. Ils les obligent à faire passer la famille avant les intérêts personnels. Ils deviennent de plus en plus gourmands. Leurs besoins augmentent de jour en jour accentuant la pression sur les jeunes. Malheureusement les filles sont les plus lésées. Les parents cherchent souvent à entretenir des liens avec des hommes riches capables de leur assurer une aide financière. Ainsi ils arrangent les mariages de leurs filles avec des hommes aisés et souvent vieux. Quand ces dernières se révoltent et s'enfuient de leurs foyers, elles sont recherchées violentées humiliées et renvoyées de force chez les maris. Celles qui ont peur, sont réduites au silence et vivent avec les chagrins. Après la décision de Hayatou de donner Ramla en mariage à son ami, celle-ci fait part de la tournure de l'évènement qui a entraîné le basculement de ses projets d'avenir :

Mes rêves n'ont pas duré longtemps. Quand oncle Hayatou a informé mon père que leur plus grand partenaire dans les affaires avait demandé ma main et qu'il la lui avait accordée, celui-ci non seulement s'inclina mais il le remercia chaleureusement. (Amal 2020, 22)

Ramla a fréquenté l'école moderne qui a totalement changé sa perception et ses conduites. Elle réclame son autonomie et entreprend d'épouser l'homme de son choix. Mais ses désirs se heurtent à la fermeté de ses parents qui veulent la donner en mariage à un des patrons de la cité, plus âgé et déjà marié à une autre femme qui a l'âge de sa mère. La jeune fille mécontente de cette décision douloureuse, tente de se faire entendre. C'est le début de toutes les formes de pressions que ses parents lui font subir pour qu'elle se rende compte qu'elle n'a aucune autre alternative que de se plier. Elle désespère, devient triste et se replie sur elle-même.

Dans *Les tribulations*, la pression familiale est encore plus intense. Il y a un partage des tâches entre la femme et l'homme. A la femme reviennent tous les soins du ménage tandis que l'époux doit aller travailler et chercher de l'argent pour nourrir la famille. L'époux a donc des obligations familiales auxquelles il ne peut se soustraire. Il doit protéger son épouse et subvenir à ses besoins. Dès le mariage, l'homme se retrouve coincé par ses obligations. Sa liberté s'amenuise et ses rêves s'envolent. Fouad Laroui montre la frustration d'Adam :

Adam regarda soigneusement sa femme. [...] Ses poings ne reposaient plus sur ses hanches ; depuis qu'elle avait désigné, d'un geste théâtral, le plafond, les murs et le plancher, quelques instants auparavant, ses mains n'avaient cessé de s'agiter nerveusement ; mais là, elle était figée dans une pose alarmante – elle tendait les bras vers lui, les mains grandes ouvertes, les paumes en avant, comme s'il y avait de l'étranglement dans l'air. Elle cria de nouveau : Eh bien ! À quoi penses-tu ? Pétrifié, il ne put répondre. La seule chose qui lui venait à l'esprit, c'était : Bobonne devient la Gorgone, Bobonne devient la Gorgone. (Laroui 2014, 43-44)

Adam, éduqué aux valeurs occidentales, accorde une grande importance à sa liberté et conçoit le mariage comme une union libre et volontaire sans contrainte ni obligation. Mais ce mariage avec une épouse qu'il qualifie de bobonne, une femme bourgeoise au foyer qui s'occupe exclusivement du ménage et des enfants, va à l'encontre de toutes ses attentes. Sa réaction est un aveu d'impuissance et de déception. Le terme « Gorgone » dans la mythologie grecque désigne une femme méchante. Il se sent exploité par son épouse dont les exigences l'astreignent davantage. D'ailleurs c'est la raison pour laquelle il décide de se séparer d'elle pour retrouver sa liberté d'antan.

1.1.2. L'espoir des parents

Les jeunes constituent une force vive qui agit pour le bien familial. Quand ils ont la possibilité de s'exercer librement, leurs motivations leur permettent de susciter des changements positifs qui font le bonheur de tous les parents. Ils ont besoin d'aide, d'accompagnateur et de conseils surtout de leurs parents pour pouvoir se développer dans une société qui demande à chacun son identité. Malheureusement, les parents fondent beaucoup d'espoirs sur eux. Ils leur exigent des performances exceptionnelles et se projettent parfois trop sur eux. En général un parent qui a eu un échec fait tout pour éviter la même déconvenue à son fils. Il lui met une pression intense pour le pousser à avoir de meilleurs comportements et à travailler toujours plus. Bien que ce soit une attente légitime, cela ne signifie pas que l'enfant a suffisamment de compétences pour satisfaire les objectifs qui lui sont fixés. Toutes ces raisons font que les jeunes sont de plus en plus opprimés et leurs échecs se multiplient.

Dans *Mbëkë mi*, les parents portent beaucoup d'espoirs sur l'enfant. C'est ce que Abasse Ndione, observateur de la société sénégalaise tente d'expliquer à ses lecteurs :

Dieu merci, son petit garçon était devenu un homme. S'il parvenait à faire le voyage, sa difficile condition allait changer. Comme tous ceux qui étaient en Europe, Talla dina téeki⁴⁵, et elle connaîtra alors un meilleur sort. Il lui achètera une belle maison à étages, avec une chambre à coucher de chez Beaux Meubles, un salon en cuir et une bibliothèque remplie de bibelots, l'enverra faire le pèlerinage à La Mecque. (Ndione 2008, 27)

La place de ce garçon devrait être à l'école pour s'instruire ou apprendre un métier en vue d'intégrer facilement le secteur économique. Mais le mariage de sa mère n'a pas été un grand succès. Elle vit dans la précarité. Chaque jour, elle est obligée de se battre pour nourrir ses enfants. Elle pousse le gamin à effectuer le voyage pour qu'il lui achète une belle maison bien équipée, une voiture et l'amène effectuer le pèlerinage à la Mecque. Les objectifs que la maman lui fixe ne sont pas en rapport avec son âge ni avec ses capacités. Sans le savoir, elle transforme la destinée de son fils. Car la séparation brutale avec son entourage, la rupture prématurée des liens familiaux et le manque d'expérience de la vie peuvent traumatiser l'enfant dans l'avenir. D'ailleurs rien n'est sûr qu'il arrive à s'intégrer correctement dans le nouveau monde qu'il est forcé de joindre.

⁴⁵ Talla dina téeki : Talla réussira, deviendra quelqu'un d'important.

Dans *les tribulations*, les besoins de la femme posent souvent des problèmes dans le couple.

Fouad Laroui a nous apprend les rêves démesurés des épouses :

Que fallait-il lui fournir ? Le gîte et le couvert ? Check. Une jolie robe de temps en temps ? Check. Une montre plus belle que celle de la femme de Benjeddou ? Check. La promesse d'avoir un jour une villa à Anfa ? [...] Et ensuite ? Fallait-il lui fournir de l'affection ? De l'hâmour ? Sur ce plan, il était nul [...]. Mais, curieusement, elle ne semblait pas lui en tenir rigueur. Il avait essayé de forcer sa nature, au début. (Laroui 2014, 3)

La femme limitée aux travaux domestique et à l'éducation des enfants, ne peut pas postuler aux emplois les mieux rémunérés. Elle manque de moyens financiers pour subvenir à ses besoins. Pour elle, le mariage est une source d'espoir, une occasion de réaliser ses rêves. Elle rêve que son époux lui garantit un avenir parfait et lui évite d'être la risée de ses camarades. Son honneur et l'estime de sa famille reposent sur la qualité de son mariage. Plus son époux est à son écoute, lui procure les objets de ses rêves tels des bijoux, une belle maison et tant d'autres choses qu'elle voit avec ses camarades, mieux elle se sent honorée. Mais ses envies, de plus en plus démesurées et très couteuses, affectent le climat social du couple. Adam est pressé et déprimé. Il n'arrive plus à s'adapter au rythme de sa femme. Ses questionnements traduisent ses inquiétudes.

Dans *Les impatientes*, les jeunes filles sont utilisées comme un moyen d'ascension sociale. Leurs parents se servent d'elles pour entretenir leurs activités commerciales ou pour acquérir des privilèges. Djaïli Amadou Amal farouche défenseuse des droits des femmes, condamne fermement cette attitude en rapportant ces propos d'Alhadji Issa :

Tu ne te rends même pas compte qu'à cause de ton comportement et de celui de tes voyous d'amis, tu mets en péril mes affaires et celles de ton père. Toi qu'on disait intelligente. Tu veux que les impôts nous tombent dessus si cet homme politique se fâche ? Tu veux que ce principal fournisseur refuse de nous livrer ? Tu veux peut-être même nous voir ruinés ? (Amal 2020, 28)

Même si la fille est reléguée au second rang, il faut reconnaître que familles qui l'ont se frottent les mains. En fait, les parents comptent beaucoup sur leur fille. Son mariage est souvent un grand arrangement qui permet de tisser des liens avec des hommes puissants et gagner en notoriété dans la communauté. La jeune épouse étant la garante de ce statut, ne porte plus uniquement son destin mais celui de toute sa famille. Elle se retrouve dans l'obligation d'entretenir ce lien qui garantit la stabilité et le bien-être de sa famille. Plus, elle se soumet à son mari, mieux ses parents reçoivent des honneurs. Mais cette mission est éreintante et très astreignante, en ce sens qu'elle transforme

la fille en esclave et fait envoler ses rêves. Si elle résiste, son père s'en prend à sa mère, la violente, l'humilie et la répudie du foyer conjugal. La répétition de l'expression « tu veux que » est un avertissement pour l'inviter à jouer sa partition.

1.2. Les attentes de la société

La société traditionnelle a un objectif de maintien de ses valeurs. Elle est structurée hiérarchiquement par la subordination des individus au groupe qui les englobe et par la faiblesse des procédures d'individuation. En fait, les jeunes sont les porte-étendards de la société. Partout où ils se retrouvent, ils doivent montrer qu'ils sont des dignes représentants de leur communauté, l'incarner par leurs comportements et leurs manières de parler et de raisonner. Mais cette mission est très difficile. Puisqu'elle leur met de la pression et les empêche d'embrasser les nouveaux changements qui s'opèrent dans le monde.

1.2.1. La concordance aux valeurs

La société est un organe structuré. Elle dispose des lois que tous les membres de la communauté sont tenus de respecter scrupuleusement. Mais la diversité des normes, fait qu'elles sont souvent difficiles à respecter. Le psychologue Jean Maisonneuve, dans son article : *Conduites conformistes et conduites déviationnistes*, déclare à ce sujet : « parler en effet de conduites conformistes implique deux conditions, d'une part l'existence de normes et de modèles, en fonction desquelles telle ou telle conduite est évaluée ; d'autre part l'appartenance des personnes considérées à un groupe possédant ces normes. Mais les groupes sont multiples, et leurs normes non seulement variables, mais parfois opposées, si bien qu'il est souvent difficile de se conformer »⁴⁶. Au-delà des de la variété des règles évoquée par cet auteur, les normes paraissent très rigides et très contraignantes et s'imposent à tout le monde. L'observation et l'expérience indiquent donc que les conduites conformistes correspondent à un plan général de pression collective vers l'uniformité. D'une part, l'individu a besoin de vivre dans un groupe pour se développer. De l'autre, il est également un être de liberté qui admet difficilement les normes. Or

⁴⁶ Jean Maisonneuve, *Conduites conformistes et conduites déviationnistes*, In : Bulletin de psychologie, Tome 14, n° 193, 1961, p. 782-786.
https://www.persee.fr/doc/buppsy_0007-4403_1961_num_14_193_8532 Consulté le 15/06/ 2024.

toute communauté est régie par des valeurs et c'est à partir de ces lois que l'individu est jugé. Il est qualifié de correct s'il se conforme aux normes ou d'incorrect s'il ne les respecte pas ; et des sanctions sont prévues pour les incorrects. Ainsi, pour vivre en groupe, l'individu doit faire des sacrifices, abandonner ses rêves et se fondre dans la masse. Mais ce monde planétaire exige à chacun son identité personnelle pour affronter les défis de la vie et dispose des moyens d'influence (les média) très puissants qui assaillent tous les jours les individus et les obligeant à s'ouvrir. Les individus, en l'occurrence les jeunes, se retrouvent coincés entre le devoir de rester fidèles à la patrie et les besoins de s'adapter à la nouveauté. Peu d'entre eux réussissent à rester ancrés dans leurs valeurs tout en s'ouvrant à l'extérieur. La grande majorité cède à la pression sociale et se perd complètement. Pour elle, la vie dans le groupe devient presque impossible. Elle est en conflit permanent avec les parents et font souvent l'objet d'une chasse à l'homme. Elle est persécutée par les proches qui leur reprochent de n'être pas de dignes fils du terroir. Le respect dû à la tradition, a aussi, fait plusieurs victimes dans *Mkëkë mi*. Les jeunes sont toujours tenus d'accepter les décisions des anciens même s'ils ne les acquiescent pas. La pression de la tradition sur la jeunesse est dénoncée par Abasse Ndione qui essaye d'éclairer l'opinion de ses lecteurs sur l'emprise de l'ainé sur les jeunes générations. Dans cette optique, il dit : «. Maintenant, je voudrais vous demander un service. Il les pria de prendre à bord de leur pirogue son neveu Mor Ndiaye, étudiant à l'Université Cheikh-Anta-Diop». (Ndione 2008, 24) La structure hiérarchique de la société traditionnelle n'offre presque pas de place à l'expression des enfants. Les anciens, de par leur âge et leurs expériences, occupent le sommet de la hiérarchie, représentent l'autorité et concentrent en leurs mains tous les pouvoirs. Rien ne se fait sans leur consentement. Mor Ndiaye étudiant, est normalement assez majeur pour se décider seul. A son âge, il a les capacités de s'engager dans son projet personnel. Malheureusement il est bloqué par le choix de son père qui l'oblige à entreprendre ce voyage. Coincé par la coutume qui exige de lui, le respect total envers l'ainé. Il n'a le choix que de se ranger derrière son père qui le pousser à effectuer le voyage. Malheureusement, ses rêves se brisent et toutes ses possibilités d'intégrer un jour l'élite du pays s'envolent. Les différences culturelles sont la source de conflits entre Adam et les villageois. Au Maroc, l'Islam est la religion dominante. Il est pratiqué par l'ensemble des habitants de ce village. Tout individu désirant élire domicile dans cette contrée a l'obligation d'embrasser cette religion, la pratiquer et respecter ses interdits. Adam, ne vit pas en conformité avec les lois du Coran. Ce n'est pas un pratiquant comme le reste de la communauté. Pour faire mal à ses détracteurs, il déclare qu'être musulman c'est devenir un homme insensé qui manque de discernement et de logique. Pour lui, se frotter le front contre le sol et fléchir le genou pendant la prière sont rabaisant. Il affirme : « Frapper du front contre le sol à s'en rendre sot » [...]. « Celui qui fléchit le genou se

méprise en tant qu'il s'abaisse ». (Laroui 2014,151) Malgré les efforts consentis, les kilomètres de marche, la faim et la perte de sa femme, pour redevenir comme ses ancêtres, il n'est pas totalement accepté par le groupe. Il est presque considéré comme un marginal voire un bandit au même titre que les intégristes. Dans *Les impatientes*, les lois, au-delà des restrictions sur l'expression des émotions personnelles, imposent une certaine distance dans les rapports entre les adultes et les jeunes. Les enfants ont besoin de la preuve d'amour de leurs parents, d'échanger avec ces derniers et les sentir à leurs côtés. Malheureusement c'est le parent qui assure leur éducation. Pour se faire, il doit paraître intransigeant et impartial. Son devoir et les coutumes l'imposent une certaine retenue dans ses relations avec les jeunes pour que ses sentiments n'influencent pas ses décisions. Hindou a mal vécu ces restrictions et ne se prive plus l'occasion de les dénoncer :

La coutume impose la retenue dans les relations entre parents et enfants au point qu'il est impossible de manifester une émotion, des sentiments. C'est ce qui explique qu'il n'est pas particulièrement proche de nous. La seule preuve que j'aie de son amour paternel est celle d'exister. Je ne sais pas si mon père m'a déjà portée dans ses bras, tenue par la main. Il a toujours gardé une distance infranchissable avec ses filles. (Amal 2020, 15)

L'image de soi est un facteur très important. Elle confère du respect à l'individu et détermine son statut dans sa communauté. Cette image de soi est également importante pour les personnes âgées, dans la mesure où elle leur permet d'être écoutées par leurs confrères, de participer à la prise des décisions majeures de la communauté et surtout d'honorer leurs familles. Mais pour acquérir le respect des membres de la communauté, l'individu doit se distinguer par des actes de bravoures exceptionnels et se conformer strictement aux normes du groupe. Or les normes sont très diverses et très contraignantes. Ce père de famille très respecté du clan s'est distingué en faisant des sacrifices qui ont des conséquences dramatiques dans la vie de sa famille. Il est parvenu à ce stade en se montrant intransigeant et barbare envers ses enfants. Il a dirigé sa famille comme un tyran, avec une brutalité inouïe. Il s'est délibérément retranché de la vie de ses filles. Il a presque refoulé ses sentiments vis-à-vis de tous les membres de sa famille. Il s'est privé de la complicité et l'affection qu'un homme peut partager avec ses enfants. Sa famille est presque déchirée. Les enfants qui ont grandi dans ces conditions souffrent de ce manque d'affection. Ce passage est une prise de position de l'auteure Djaili Amadou Amal féministe et défenseuse des droits enfants contre ces coutumes contraignantes et néfastes à l'épanouissement des jeunes gens.

1.2.2. La suprématie du groupe

La société traditionnelle est une entité à forte cohésion sociale, qui ne donne aucune possibilité à l'individualité. Un système de collaboration est souvent activé quand une crise majeure met en danger la vie de la communauté. Tout le monde adhère pour le bien-être du groupe. Cependant il arrive parfois que l'individu par complaisance indique publiquement son approbation pour éviter des sanctions ou des conflits alors qu'au fond il ne partage pas ces valeurs. Il se trouve embarqué dans le projet malgré sa volonté. Il perd sa liberté d'expression au sein du groupe. En privé, il se décourage, déprime et son estime personnelle s'effrite. Il n'entreprend aucune activité qui peut lui redonner goût à la vie.

Abasse Ndione a fait une analyse profonde de la suprématie du groupe sur l'individu. Dans *Mbëkë mi*, il alerte sur les conséquences négatives qui peuvent en découler :

Après les salutations d'usage, les villageois, qui voyaient l'océan pour la toute première fois, se regroupèrent en retrait sur le rivage avec force commentaires sur les vagues venues mourir à leurs pieds, l'étendue de la mer qui paraissait sans limites et vivante à cause du bruit du ressac, les lumières innombrables de Dakar qu'ils apercevaient au loin, qui semblaient posées au ras de l'eau. (Ndione 2008, 30-31)

En fait, ce village fait face à l'une des crises majeures de son existence. Il a besoin de la collaboration de toutes ses forces vives pour sauver l'honneur. Mais le sacrifice est énorme pour les jeunes. Ils doivent effectuer ce voyage périlleux en mer sans expérience, ni moyen de protection adéquat ; seuls leurs courages et la foi musulmane les guident. Ils ont accepté la traversée pour faire honneur aux parents. Mais la peur est visible dans leurs attitudes. L'accumulation des expressions «se regroupèrent en retrait », « force commentaires », « mourir », « l'étendue de la mer », « bruit du ressac », etc. montre leur crainte et annonce les prémices d'un voyage dangereux. Ils ont conscience du danger qu'ils encourent mais ils ne peuvent pas se dérober. Le devoir les oblige à prendre part et malheureusement ils vont le restant de leur existence vivre avec les séquelles de la mésaventure.

Dans *les tribulations*, Adam Sijilmassi n'approuve pas les comportements de ses concitoyens à son égard. Il dénonce les agressions successives qu'il subit à cause de son refus d'adhérer aux combats des autorités locales :

Vous êtes en train d'élaborer des plans mirobolants devant moi, des plans dans lesquels je semble jouer un rôle essentiel ; et vous le faites sans aucune précaution oratoire, sans vous gêner ; comme si mon accord vous était d'avance acquis ; en somme, comme si j'étais des vôtres. Bien sûr. Vous êtes embarqué. (Il se racla la gorge.) Posez-vous une question simple : est-ce que vous préférez vivre dans un pays régi par des intégristes illuminés qui finiront par vous lapider parce que vous ne vivez pas en conformité avec les lois du Coran, telles qu'ils les interprètent ; ou bien dans un pays moderne, régi par un Makhzen rationnel, qui vous laisse faire tout ce que vous voulez du moment que vous respectez des lois somme toute peu contraignantes ? (Laroui 2014, 184)

Adam cherche de la tranquillité dans son village. Il veut vivre comme ses ancêtres et rester à l'écart de la chose politique. Mais la vie est une chaîne de besoins qui lie les uns des autres. Puisqu'il fait désormais partir de la communauté, sa participation à la vie du groupe devient un impératif. Il est obligé, pour sa propre sécurité et pour la stabilité du village, de s'allier au groupe. C'est ce que ces policiers sont venus lui rappeler. Il doit faire un choix et quelle que soit la nature, il sera impliqué dans un combat. Sa conviction étant différente de celle de la plupart des membres de la communauté, il perd sa liberté. Il se retrouve ainsi impliqué dans des luttes qu'il n'a jamais désirées et qui, dans toutes leurs formes, ne répondent à aucune de ses attentes. Il est persécuté de partout et par tout le monde. D'abord par les habitants qui le considèrent comme un messager, ensuite par les politiciens qui le prennent pour un allier décisif pour la conquête du pouvoir. Il vit des moments troublants qui le mettent encore plus mal à l'aise.

Dans *les impatientes*, les femmes sont fatiguées de subir. Elles ont perdu leurs droits et leurs dignités. Les lois continuent toujours à les soumettre. Hindou se bat pour mettre fin à sa souffrance. Elle dénonce cette impossibilité de vivre différemment.

C'est dans l'ordre des choses que le père choisisse l'époux de sa fille. Cela s'était passé ainsi pour mes six grandes sœurs, pour mes cousines, pour ma mère et même pour elle, ma tante. Je n'étais pas différente ! Je devais marcher dignement comme toutes les autres avant moi. (Amal 2020, 30)

L'homme est un être de liberté. Il a des rêves, des ambitions et essaie toujours de s'adapter à son temps. Si ses désirs sont en rapport avec les valeurs du groupe, il est encouragé et fait la fierté de toute la communauté. Dans le cas contraire, il est perçu comme un perturbateur à l'ordre public. Il est pourchassé et est contraint de se fondre dans le groupe. C'est ce qui se passe dans ce village où

la norme veut que le parent choisisse l'époux de sa fille. La femme, malgré ses multiples projets, est contrainte d'accepter la réalité. Elle n'est pas différente des autres et n'ayant pas d'autre possibilité, elle est tenue de respecter ce choix et de montrer son approbation. Les lois de la société privilégient la stabilité du groupe au détriment de l'intérêt individuel. Ainsi, la jeune fille qui était pleine de joie voit sa vie basculer dans la tristesse. Elle s'ennuie et déprime.

En somme, les œuvres du corpus montrent largement que la société est un cadre de vie complexe et une entité à forte cohésion sociale. Ce cadre de vie impose des devoirs sacrés à l'enfant envers ses parents. Il est le porteur d'espoir de sa famille en ce sens que c'est lui qui garantit la bonne image de ses parents et leur permet de gagner le respect de leurs pairs et de se hisser au sommet de la communauté. En fait, l'enfant par ses conduites et ses attitudes, détermine la valeur que se donnent ses parents. Il est également celui qui assure l'honneur et le renouvellement de la société. Il est le prolongement de ses parents et accomplit les rêves et les désirs qu'ils n'ont pas pu exécuter, du fait des contraintes de leur moment. Il est tenu de prendre en charge leurs besoins par devoir moral et par conformité sociale. A cause de toute cette lourde responsabilité qu'il est obligé d'assumer, sa vie se transforme en une véritable chaîne d'obstacles qu'il doit surmonter pour ne pas décevoir. Malheureusement, certains jeunes ont trop souffert de cette responsabilité. D'autres ont mal vécu les exigences des parents et sont traumatisés jusqu'à la fin de leur vie

CHAPITRE 2 : LES CROYANCES COMME SOURCES D'ENNUI

Les communautés traditionnelles édictent des règles qui visent à assurer la stabilité et la cohésion sociale. Toutefois, si ces normes ont pour vocation de garantir la paix, de renforcer les liens de solidarité et l'esprit de fraternité entre les membres, elles font atteinte à l'égalité des individus. Elles assujettissent des couches sociales, écartent des individus de la marche de la société, freinent leur épanouissement et empêchent le développement social. Des individus victimes de la rigueur des normes subissent des traitements qui bouleversent leur destinée. Parfois, ils se retirent du groupe pour éviter des conflits dont l'issue sera toujours à leur défaveur. Ceux qui restent dans la communauté, sont persécutés. Ils dépriment lentement mais sûrement jusqu'à succomber.

2.1. Le frein à l'épanouissement

Selon le dictionnaire de la religion, *Toupie* : « la croyance est le fait de croire, c'est-à-dire de tenir quelque chose pour véritable ou réelle, d'être persuadé ou intimement convaincu qu'elle est vraie ou qu'elle existe »⁴⁷. Les croyances traditionnelles sont multiples et très diverses. Même si, a priori, elles concourent à renforcer la solidarité entre les individus, à apaiser les tensions sociales et à protéger l'individu contre le mal, dans beaucoup de situations, elles occasionnent des traitements défavorables envers certains membres de la communauté. Dans les communautés traditionnelles un nombre important d'individus vivent malheureux, du fait de leurs catégories sociales causées par les croyances qui favorisent la stratification sociale et le rejet de certaines personnes de leur groupe.

2.1.1. Les lois, source de stratification sociale

Les normes communautaires créent des catégories sociales. Généralement, elles favorisent les individus de sexe mâle au détriment du sexe féminin. L'homme est libre. Il a droit d'aller à

⁴⁷ Toupie dictionnaire de religion <https://www.toupie.org> » dictionnaire de politique. Le 12/02/2024

l'école, fréquenter les grandes universités et bénéficier des formations pointues qui lui permettent de gagner de l'argent et de s'imposer devant le genre féminin. La femme est sous-estimée. Elle paraît un être voué à la reproduction. Son éducation, tronquée et exclusivement orientée vers les travaux domestiques, la condamne à la passivité et l'oblige à occuper une place de subordonnée. Elle subit fréquemment des maltraitances. Son statut déplorable est souvent décrié par des féministes comme l'essayiste Simone de Beauvoir « La femme a toujours été, sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale : les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer, la femme est lourdement handicapée ». ⁴⁸ Son sort reste pitoyable dans *Mbèkè mi*. Il fait l'objet d'une véritable prise de position de la narratrice Arame qui expose les durs labeurs de Kiné :

L'arrivée de Kiné dans la chambre, tenant un bol couvert entre ses mains, arrêta Arame dans sa plaidoirie. Kiné déposa le récipient au pied du lit, alla au canari placé à l'angle de la pièce, remplit le pot en plastique d'eau qu'elle déversa dans un bol plus petit pour le lavage des mains. Voilà le dîner, dit-elle en posant le petit bol près de celui qui contenait le repas. Quand vous aurez fini de causer, vous mangerez ; moi et les enfants, on vous a devancés. (Ndione 2008, 27)

La discrimination à l'égard des femmes est assez courante. La femme est sous la domination de son époux. Elle n'a pas de répit. Non seulement elle se soumet à son mari, c'est aussi elle qui s'occupe de tous les travaux domestiques. La servitude de Kiné dans le passage ci-dessus est un échantillon parmi des millions d'autres qui subissent le même sort. Elle doit tous les jours faire le linge, cuisiner et s'occuper de la propreté de la maison et de l'éducation des nouveau-nés. Elle ne peut même pas se coucher tant que son mari n'est pas de retour. En plus, pour honorer son époux, elle doit lui rester fidèle sans jamais le contredire ou même hausser le ton pendant les conversations. Tout comportement différent de cette attitude est considéré comme une outrage et est puni par les coutumes. La femme est donc un être inférieur réduit au silence et condamnée à vivre en souffrance.

Dans *Les impatientes*, Djaili Amadou Amal attire aussi l'attention sur les misères de la femme au foyer. En fait, les femmes des communautés traditionnelles vivent partout les mêmes problèmes. Les croyances les obligent à adopter un comportement social naturellement inférieur à l'homme. Elles paraissent des individus de second rang, voués à la gestion de la maison. Elles sont

⁴⁸ Simone de Beauvoir, *La femme indépendante*, Paris Editions Gallimard, 1949, p. 22.

généralement peu instruites, sans sécurité sociale et souvent enfermées dans les maisons. Acceptant qu'elles soient naturellement inférieures, elles subissent des traitements cruels que personne ne dénonce et obéissent à la lettre aux instructions de leurs époux pour leur survie. Elles subissent des barbaries comme les brimades et les violences morales que Hindou, la jeune femme mariée contre son gré à alcoolique, tente d'exposer aux lecteurs :

Un soir où Moubarak revient comme d'habitude, ivre et hargneux, il exige à plus de minuit que je lui fasse une bouillie. Je m'affaire, inquiète à l'idée qu'à une heure aussi tardive je ne puisse trouver les bons ingrédients. Et, dans mon affolement, je n'arrive pas à rallumer le feu. Le temps passe, je me désespère de réussir à satisfaire mon époux. Las d'attendre, celui-ci me rejoint dans la cuisine. Fébrilement je cherche une bûche quand un violent coup dans le dos me précipite dans la cendre. (Amal 2020, 69)

Une grande majorité des communautés traditionnelles sont des sociétés patriarcales où les individus de sexe féminin ne bénéficient presque d'aucune protection. Elles sont humiliées et souvent battues comme des animaux. Hindou expose les mauvais traitements que son mari lui fait subir pendant leur mariage. De jour comme la nuit, elle n'a pas de répit. A chaque moment d'inattention, elle subit les acharnements de son époux qui peuvent lui coûter la vie comme c'est indiqué dans le passage. Devant l'insouciance de la communauté contre les comportements barbares des hommes à l'endroit des épouses, les femmes, par le biais de la voix d'Hindou montent au créneau pour changer les coutumes. C'est pour montrer que les hommes sont égaux et que ces comportements n'œuvrent pas pour le bon fonctionnement de la société.

Dans *les Tribulations*, les coutumes entretiennent l'ignorance des jeunes filles pour les maintenir sous la domination masculine. L'ignorance de la fille est peinte par Le narrateur Adam Sijilmassi, à travers les phases d'apprentissage à la lecture et à l'écriture qu'il lui dispense :

Adam rentra chez lui, pensif, et donna un autre cours à la petite orpheline. Le cœur n'y était pas, mais comment refuser à l'enfant ce rendez-vous ? Elle l'attendait dans le patio, son ardoise sous le bras. Il lui apprit plusieurs noms d'objets, en français. Quand il s'étendit sur son lit, après le cours, il l'entendit réciter de sa voix claire les mots qu'elle venait d'apprendre, en trotinant autour du bigradier : la maison, le mur, la chaise, le puits. (Laroui 2014, 179)

Cette orpheline est un échantillon parmi tant d'autres filles qui ont subi le même sort. Le refus des parents de les laisser fréquenter l'école, biaise leur éducation. Adam entreprend d'apprendre à la jeune à lire et à

écrire pour la mener vers la prise de conscience de ses droits afin de réclamer elle-même son autonomie. Son action vise de manière générale à contraindre les autorités locales à revoir les lois qui organisent le fonctionnement de la société pour améliorer les conditions de vie des femmes. Au Maroc, comme dans d'autres sociétés traditionnelles, les femmes sont privées de leur droit à une éducation de qualité qui leur permet de se prendre en charge et de se libérer de la domination des hommes. Les lois traditionnelles les maintiennent dans l'ignorance et donnent des pouvoirs aux hommes qui les exploitent et les réduisent presque à l'esclavage. Dans une société égalitaire où les droits sont respectés pour tous les deux sexes, la jeune fille de ce passage a l'âge d'aller à l'école. Elle doit être instruite au même titre que les garçons pour lui permettre à l'avenir de se prendre en charge. Malheureusement, les lois de la communauté la privent de ce droit pour la maintenir sous la domination. Ce traitement est dégradant et va à l'encontre des valeurs humaines. Si les auteurs s'attaquent à cet aspect des valeurs communautaires, c'est pour dénoncer les comportements des hommes qui utilisent la religion pour légitimer leur volonté de domination sur les femmes.

2.1.2. La croyance, vecteur d'insécurité

Les valeurs communautaires ne sont pas toutes avantageuses. Si certaines concourent au rapprochement des individus, d'autres détériorent le climat social et provoquent des conflits entre les individus. Les personnes les plus vulnérables perdent l'espoir. Parfois, elles se replient et vivent le restant de leur existence en souffrance. Tantôt elles éprouvent de la haine et développent des attitudes d'intolérance, tantôt elles menacent la vie des autres membres.

Dans *Mbëkë mi*, les femmes ne sont pas protégées par les lois. Elles sont une proie facile pour les hommes qui les utilisent et s'en débarrassent lorsqu'elles ne font plus leurs affaires. L'existence du manque de respect des hommes à l'égard des femmes, est illustré par Abasse Ndione :

Elle avait bien voulu se remarier. Malheureusement, les hommes qui venaient lui rendre visite soit n'étaient pas sérieux et voulaient tout juste lui faire défaire son pagne, soit n'étaient pas courageux et reculaient devant ses trois enfants qu'il leur fallait aussi prendre en charge en même temps qu'elle. Elle occupait une seule pièce dans la maison paternelle, qu'elle partageait avec ses fils dont l'aîné avait déjà quinze ans. (Ndione 2008, 21)

En fait, des normes communautaires obligent les femmes à se marier très tôt et à donner des enfants à leurs époux afin de leur assurer la perpétuité. Celles-ci sont victimes de ces lois sociétales. Etant très tôt mariée, après la mort de son époux, la femme se retrouve abandonnée, avec des bouches à nourrir et sans assistance. N'ayant pas de qualification professionnelle, elle est obligée de se rabattre sur les petits commerces qui, malheureusement, n'arrivent pas à satisfaire ses besoins. Elle est obligée de courir derrière les hommes pour survivre. Certains de ces derniers la voient comme une proie facile. Ils l'abordent pour satisfaire leurs désirs sexuels. Tandis que d'autres effarouchés par des charges sociales qu'elle représente la fuient et se moquent d'elle. Son seul refuge est sa maison familiale où elle mène une vie misérable avec ses enfants.

Dans *Les tribulations*, L'homme, sous l'influence des coutumes devient égocentrique, brutal et grossier. Il n'a aucune considération pour la femme. Adam Sijilmassi n'a jamais caché son désaccord avec la communauté villageoise, sur certains excès des pratiques sociales qu'il dénonce par le biais de son rêve:

J'ai rêvé cette nuit d'un viol affreux mais légal : Bouazza épousant dans quelques années Khadija, sans demander son avis à sa première femme, on lit la fatiha du Coran devant témoins, et, le soir venu, le rustre frotte son cuir épais contre la chair tendre de l'enfant, qui deviendra son esclave, son souffre-douleur, pendant quelques décennies, grattant, lavant, récurant, épluchant... ; et produisant à la chaîne des mini-Bouazza, qui perpétueront l'espèce. (Laroui 2014, 187)

Le narrateur décrit les conditions dans lesquelles Bouazza a épousé Khadija. L'accent est mis sur le non consentement de la première épouse et la jeunesse de Khadija. Ainsi nous remarquons que des coutumes ne protègent pas la femme. C'est un être qui n'a pas de reconnaissance. Elle est dévalorisée. Elle perd ses droits, ne participe pas à la prise de décision de la famille et son opinion ne compte pas. L'énumération des termes dégradants : « esclave », « souffre-douleur », « grattant », « récurant », « épluchant », etc. témoigne des souffrances qu'elle endure et les durs labeurs de son quotidien.

C'est pareil dans *Les Impatientes*, les droits de la femme ne sont pas reconnus. Djaïli Amadou Amal, féministe très engagée dans le combat pour la reconnaissance de la dignité des femmes, milite pour l'amélioration du statut de la femme. Elle se sert de cette déclaration de son narrateur Baabas pour exposer à ses lecteurs l'utilisation que les hommes font de la religion pour d'une part, légitimer leur volonté de soumettre les femmes et d'autre part, continuer à violer la dignité, et les droits des filles :

À partir de maintenant, vous appartenez chacune à votre époux et lui devez une soumission totale, instaurée par Allah. Sans sa permission, vous n'avez pas le droit de sortir ni même celui d'accourir à mon chevet. Ainsi, et à cette seule condition, vous serez des épouses accomplies. (Amal 2020, 10)

Certes les droits de la femme sont bafoués dans presque toutes les communautés traditionnelles. Mais dans celle-ci, sa condition de vie est encore pire. Les parents qui doivent défendre leurs filles contre les injustices sociales, sont ceux qui encouragent sa perte. Ces dernières se sentent vendues. Elles souffrent profondément de leurs séparations avec les proches. Elles sont contraintes de se comporter en femmes soumises pour satisfaire les désirs de leurs maris. Leurs mépris, leurs déshonneurs et les reniements de leurs droits se manifestent dans le passage ci-dessus qui montre que le sort des filles est déjà établi d'avance. Elles doivent accepter ce qui leur arrive comme une recommandation divine. Calixthe Beyala ne fait pas la même dénonciation à travers ses propos : « La voilà à récurer, à balayer déjà corrompue par la mémoire ancestrale des affections propres aux femmes. Comme les autres, Fatou a appris la mesure et la dextérité qui permettent au sexe faible de ne jamais se compromettre avec le vertige⁴⁹. » En effet, Fatou, une des personnages de *femme nue femme noire*, est une femme traditionnelle très conformiste vis-à-vis des coutumes. Elle accomplit tous les jours les travaux ménagers pour satisfaire son époux et lui montrer sa fidélité. Pour l'auteure camerounaise, l'attitude de Fatou est irrationnelle. Elle estime que la jeune femme est esclave et l'incite à se révolter contre ce qu'elle considère comme une injustice contre la junte féminine.

En somme, des croyances sont très préjudiciables. D'une part, elles condamnent une bonne partie de la population à la souffrance, d'autre part, elles enlèvent toutes les actions qui peuvent promouvoir le développement des individus.

2.2. La société, frein au développement social

Chaque société a ses lois qui garantissent son fonctionnement et sa stabilité. Pourtant, même si ces normes ont la vocation de stabiliser les rapports sociaux, elles sont très rigides. Elles créent

⁴⁹ Calixthe Beyala, *Femme nue femme noire*, Paris, Editions Albin Michel, 2003, p. 52.

des discriminations qui favorisent des conflits sociaux. L'insécurité qui résulte de ces tensions empêche généralement la force vive de se concentrer exclusivement aux activités de production des valeurs. En outre, le respect de l'aîné octroie beaucoup de pouvoirs aux anciens qui se projettent très souvent sur la vie des jeunes. Leurs influences freinent l'initiative privée des jeunes, favorisent leur relâchement et occasionnent leur appauvrissement et leur dépendance.

2.2.1. Les obstacles à la réussite de l'individu

La solidarité en vigueur dans les campagnes favorise la perte de confiance en soi et réduit les chances de réussite des jeunes. En fait, le parent décharge toutes ses responsabilités familiales sur son fils. Celui-ci travaille sans répit pour entretenir la famille. Il n'a pas le temps de penser à lui ou bien d'imaginer un projet pour sa réussite. En manque de formation adéquate pour affronter les défis actuels qui se posent à lui, il se replie vers des professions traditionnelles souvent manuelles et très dures, qui ne lui offrent aucune garantie d'autonomie. En plus, il convient également de noter que dans les milieux ruraux, le partage des tâches entre homme et femme et la mentalité traditionnelle des parents handicapent les jeunes. Les parents généralement protecteurs ne laissent aucune marge de manœuvre à leurs enfants. Ils leur imposent leurs choix avec parfois des objectifs très élevés difficilement atteignables. En cas d'échec du jeune homme, le parent se sent trahi et s'en prend à lui. L'enfant n'a pas d'échappatoire. Il est obligé à suivre le choix des parents pour éviter leur colère et surtout rester en conformité avec les coutumes. Tous ces facteurs perturbent la quiétude et développent la haine et les conflits sociaux. D'ailleurs la séparation des tâches entre hommes et femmes est la cause de la misère des villageoises dans *Mbëkë mi*. Dans cette communauté, la tradition est que la femme reste au foyer pour s'occuper des enfants. Ainsi, il lui est interdit d'exercer le commerce, d'émigrer pour tenter de se réaliser ailleurs comme le font les hommes etc. Cette division des tâches a des conséquences néfastes sur sa vie des femmes. Maintenant cette interdiction est fortement contestée. Des femmes comptent se battre comme les hommes, exploiter toutes les possibilités qui s'offrent à elles, pour améliorer leurs sorts. Abasse Ndione expose les arguments de Daba, une de ses personnes, qui veut émigrer pour réaliser ses rêves :

Daba lui expliqua. Il fallait qu'elle eût sa propre maison afin de mettre à l'abri, éduquer décentement ses enfants, et leur assurer l'avenir. Pour y arriver, elle ne voyait qu'une solution : immigrer en Europe. [...] Mais tu es une femme, Daba ! fit remarquer Kiné lorsqu'elle eut terminé. [...] Et alors ? Les femmes aussi émigrent ! Tu les as vues à la télé, parfois avec leur bébé, dans les pirogues. Baye Laye et Kaaba ne me laisseront pas ici. Inutile d'essayer de te dissuader, toi, tu m'as l'air bien décidée ! Plus que décidée. (Ndione 2008, 22-22)

Daba n'entend pas renoncer au voyage. Elle dénonce les inégalités en attirant l'attention des lecteurs sur la nécessité d'impliquer les femmes dans toutes les activités de production de richesses. Dans des sociétés modernes, l'homme et la femme ont le même droit. Les deux sexes se concurrencent dans presque tous les secteurs d'activité. Au foyer, ils sont solidaires et complémentaires. Chacun participe à la vie de la famille et à son épanouissement. Les tensions sociales diminuent. C'est le contraire dans les sociétés inégalitaires où la coutume crée la division du travail et réserve des domaines exclusifs aux hommes. Les possibilités de réussite des femmes s'amenuisent. Elles deviennent passives et se replient sur des petites activités économiques moins rentables. C'est le cas de cette femme qui malgré ses nombreuses charges, est obligée d'exercer de petits commerces pour survivre. Beaucoup de femmes comptent essentiellement sur les hommes pour satisfaire leurs besoins mêmes les plus élémentaires. Ce qui favorise des tensions entre les individus et freine le développement. La dépendance accentue la pression sur les hommes et dégrade le climat entre les deux sexes. Les femmes deviennent des proies. Les hommes les maltraitent et les abandonnent sans motif valable. En plus, de la division des tâches qui n'œuvre pas pour le bien-être des femmes, les mariages précoces marquent la fin de la liberté, l'abandon des projets et la soumission pour les filles. Ils ruinent les espoirs de ces derniers et entament leur état d'esprit. Cette situation fait peur à la nouvelle génération qui tente d'éclairer l'opinion sur les véritables effets du mariage sur son avenir. Dans cette optique la narratrice Ramla de *Les impatientes*, dit :

Mais le mariage ne se réduit pas à la cérémonie, il dure toute une vie... J'aurais voulu une nuit noire, aussi effrayante que cette angoisse qui m'enserrait la gorge et me nouait l'estomac. C'était fini, je ne pourrais plus jamais sortir quand je le désirerais, jamais finir mes études, c'en est terminé de mes rêves d'université. Prisonnière dans une cage de luxe, je ne pourrais jamais être pharmacienne. (Amal 2020, 35)

Cette jeune femme avait beaucoup d'ambitions pour son avenir. Elle travaille dur pour arriver à l'université. Devenir pharmacienne et se marier avec l'homme qu'elle aime, étaient sa source de motivation. Malheureusement, des coutumes qui ont instauré la séparation des tâches limite la femme aux travaux domestiques et à la reproduction. Dès lors, elle fait face au blocage et à l'intransigeance des parents qui la donnent en mariage contre son gré. Elle vit ses dernières heures de liberté. Ses espoirs s'effondrent. Elle est triste et inconsolable. Son désespoir se traduit par l'accumulation des négations. En outre, le conformisme social, même si sa vocation est d'harmoniser les rapports sociaux et promouvoir le sentiment de nationalisme, dans bien des cas, il accentue les tensions et favorise le rejet et les agressions de certains membres de la communauté. Les volontés individuelles sont perçues comme des actes de déviance. Maintenant la société évolue. De plus en plus d'individus militent pour l'assouplissement des restrictions, en vue d'accorder davantage de liberté à l'individu. Dans ce combat, Adam, *les tribulations*, estime :

Tout ce que je voulais te prouver, c'est que chacun est persuadé que *sa* façon de comprendre l'islam est la seule valable. Or tous ne peuvent pas avoir raison en même temps. La meilleure façon de vivre ensemble est donc que chacun croie ce qu'il veut dans son coin, sans vouloir convertir les autres et, même, sans parler avec les autres. Je le répète : le Diable est dans les détails. (Laroui 2014, 123)

Dans cette communauté, tout le monde est musulman. Les autres croyants subissent la pression de la communauté qui les contraint à se convertir à l'Islam. Les récalcitrants sont considérés comme une menace. Ils sont persécutés, marginalisés et obligés à vivre dans la clandestinité. Adam ne fait pas l'exception. Après son long séjour à Casablanca où il subit une éducation laïque, son retour au village et son intégration, ne se passent pas comme il le souhaite. Il est en conflit permanent avec les membres de sa communauté. Tantôt c'est sa foi chrétienne qui lui attire les ennuis, tantôt c'est sa vision du monde et son rationalisme qui heurtent les coutumes et suscitent de vives réactions des villageois. Il est toujours pisté par la police qui se méfie de lui. Tout le monde le traque et épie ses déplacements. L'histoire rappelle celle de l'auteur qui a aussi vécu les mêmes pratiques à son retour de la France. Ces moments sont restés gravés dans son mémoire. C'est fort de son expérience qu'il préconise le respect de la différence pour vivre en paix et en sécurité.

2.2.2 La tradition, obstacle à l'accomplissement individuel

L'accomplissement est une démarche de réflexion sur soi et de valorisation de son potentiel dans le but d'améliorer la qualité de sa vie et de réaliser ses projets. Ce processus nécessite de vivre l'instant présent, d'être préparé mentalement et d'avoir les capacités requises pour saisir les opportunités. Mais les normes sociales souvent rigides ne motivent pas l'individu. Parfois elles perturbent les hommes et précipitent leur échec. Dans le milieu rural, les parents font de nombreux enfants alors qu'ils ne disposent ni de moyen, ni de temps pour leur assurer une bonne éducation. La réussite pour tous ces jeunes analphabètes laissés pour compte, est presque impossible. La majorité de ces jeunes se replie sur la pêche et l'agriculture pour subvenir aux besoins de la famille. Mais la rareté des produits de la pêche augmente la pression sur elle. Ces pêcheurs inquiets de la situation, cherchent des débouchés pour s'accomplir. Abasse Ndione expose les échanges entre Lansana et Kaaba , deux hommes désespérés qui s'interrogent sur le devenir de leur équipage :

Yé, boy ! Depuis quand êtes-vous revenus de marée ? s'enquite Lansana. Hier soir, répondit Kaaba. Nakka affaires yi1 ? Comme à ton départ ! Rien de neuf, tout est monotone, on continue à compter les poteaux. Sauf, peut-être, mbëkë mi. Ah, oui, mbëkë mi, c'est l'unique nouveauté partout, ces temps derniers ! La plupart de nos mool sont partis. À ce rythme, toutes les pirogues vont être bientôt privées d'équipage. (Ndione 2008,13)

La famille nombreuse ne garantit pas une éducation de qualité aux enfants. La majorité de ces jeunes en manque de formation adéquate se rabattent sur la pêche. Ils sont disqualifiés pour exercer dans des secteurs professionnels qui leur garantissent la stabilité et se retrouvent en grand nombre au chômage sans perspective d'avenir et obligés de prendre le risque de traverser la mer. Des centaines perdent la vie. Seul une poignée s'en sort difficilement. L'auteur fait une critique voilée pour pousser les autorités politiques à s'impliquer davantage dans l'éducation et la création des emplois dans la campagne afin de freiner les pertes massives des jeunes qui se lancent dans la traversée vers l'Europe. En plus le conformisme social ne promeut pas la réussite. La société est un organe composite. Chaque individu a ses particularités et ses aspirations. Imposer un même mode de vie à tout le monde, entraîne de manière systématique l'exclusion des individus qui ne se retrouvent dans le model de vie définie. Adam Sijilmassi a eu des révélations et veut désormais vivre comme ses grands-parents. Cette décision est perçue par ces concitoyens qui le prennent

pour un malade. Adam Sijilmassi le narrateur de *Les Tribulations*, dénonce le traitement dont il fait l'objet :

— Je vais à Casablanca. Mais j'ai envie de marcher. Merci pour l'offre. Il y avait là trois phrases, si tant est que la ponctuation s'entende L'homme à la Simca se recula. Son corps envoyait maintenant une flopée de signaux [...] qui semblaient tous signifier la même chose : au fou ! au fou ! Lâchez les chiens. Ce n'était sans doute pas un policier. Un policier est imperturbable. C'est un roc. Il *est* la force publique. Rien ne peut lui arriver. Le petit rond émit une sorte de gémissement puis se reprit. (Laroui 2014, 15)

La société n'aime pas la différence. Pour elle, toute action individuelle est une menace. Elle ordonne à l'individu de se conformer. Adam vit cette situation. Il ne se retrouve plus dans l'idéal de vie de l'Occident. Il est dans un état dépressif. Le changement de manière de vivre lui semble l'ultime solution pour mettre fin à ses souffrances. C'est pour cela qu'il décide de tout cesser et de revenir vivre comme ses anciens parents. Malheureusement ce désir de prendre du recul ne lui attire que des ennuis. Pour certains, il est un fou. Pour d'autres, il est un danger public qui cache ses intentions pour nuire à la société. Malgré sa volonté et sa détermination, toutes ses tentatives échouent. Il devient l'objet des moqueries de ses voisins.

Dans *Les impatientes*, les parents accordent plus d'importance à l'enseignement coranique qu'à l'école occidentale. Le manque d'investissement des parents dans l'éducation des jeunes à l'école française, favorise le relâchement. La narratrice Hindou attire l'attention des lecteurs sur l'échec scolaire qui ne milite pas pour le développement de la communauté :

Mes frères et sœurs avaient tous arrêté d'aller en classe à la moindre difficulté, que ce soit une mauvaise note, un redoublement ou un désaccord avec un professeur. Et cela n'avait soulevé aucun commentaire de nos parents. C'était d'ailleurs le lot de tous les jeunes de la ville. Les garçons avaient fini par se retrouver commis dans le magasin de mon père ou celui d'un de mes oncles, où ils apprenaient le métier de commerçant sur le tas. Quant aux filles, elles restaient à la maison, s'occupant de leurs toilettes, lisant le Coran et attendant patiemment que notre père leur propose un époux. (Amal 2020, 19)

L'éducation est une partie importante de la vie. C'est le processus qui consiste à fournir des connaissances et des compétences aux personnes. Ce qui les aide à développer leur potentiel afin de contribuer à la bonne marche de la société. Les parents de cette communauté s'intéressent très peu du devenir de leurs enfants. Les jeunes ne bénéficient d'aucun encadrement. Les garçons sont

obligés d'apprendre dans le tas, des métiers qui ne leur permettent même pas de vivre décemment. Les filles, quant à elles, sont les plus grandes perdantes. Elles sont de plus en plus mises à l'écart, affaiblies et condamnées à rester sous l'influence des hommes. L'absence de processus d'éducation viable est très compromettante. Puisqu'elle favorise l'échec, crée la dépendance et la frustration et augmente les sentiments de haine et d'intolérance entre les individus.

En analysant les normes, les comportements des anciens et des hommes dans les romans, nous avons pu percevoir une très forte pression sur les membres en l'occurrence les femmes et les jeunes. Tous les jours, ces couches sociales rencontrent des difficultés qui menacent leurs existences. Nous avons par la suite montré que des enfants devenus prisonniers font tout leur possible pour ne pas décevoir les parents qui comptent sur eux pour se donner une bonne image en tant que bons parents. Les normes enfreignent l'égalité entre les individus. Elles bloquent l'épanouissement et empêchent le développement social. Il y a donc là, la représentation d'une expérience douloureuse dont les conséquences sont encore perceptibles à la fois dans les différentes sociétés et dans la manière de considérer l'autre. Cependant, les auteurs de notre corpus, en l'occurrence Djaili Amadou Amal, Fouad Laroui et Abasse Ndione militent en faveur des victimes. Leurs productions sont des contributions au débat sur les contraintes des normes communautaires. Leurs actions concourent à une prise de conscience qui pousse les communautés à réajuster les lois afin d'obtenir un environnement où chacun préserverait ses droits. A la longue, toutes ces pressions peuvent favoriser des sentiments de désobéissance ou de rupture des liens entre certaines personnes et leurs communautés.

TROISIEME PARTIE

LA REVOLTE DE L'INDIVIDU

CONTRE LA SOCIÉTÉ

La vie en communauté rend difficiles les relations entre les hommes. Les rivalités, l'envie, la jalousie, les pressions, et les passions que les individus éprouvent pour leurs semblables causent en permanence des tensions et rendent la cohabitation presque impossible. Chacun cherche à rabaisser son prochain pour lui imposer sa volonté. Les dominants s'approprient toutes les faveurs. Les dominés, plus faibles et démunis, perdent le bonheur de la vie. Ils sont marginalisés et sombrent dans le désespoir. Au-delà de la tension entre les personnes, un autre conflit oppose l'individu à la société. En effet, un rapport conflictuel a toujours existé entre la société et l'individu. La société édicte des règles pour assurer sa stabilité, sa cohésion sociale et sa pérennité. Or l'individu est un être de désir et de liberté qui accepte difficilement les diverses normes strictes et très répressives qui amenuisent ses droits. A cause de ces lois, il lui est impossible de faire tout ce qu'il veut. D'ailleurs, il existe des sanctions contre ceux qui osent les défier. Tous ces facteurs fragilisent l'égalité des chances et des charges et favorisent la révolte de l'individu contre sa communauté ; ils poussent l'individu à adhérer à d'autres valeurs.

Dans cette troisième et dernière partie de notre travail, structurée également autour de deux chapitres, nous examinerons d'une part les actes de rébellion contre la société, posés par l'individu et d'autre part son adhésion aux nouvelles valeurs.

CHAPITRE 1 : LES ACTES DE REBELLION CONTRE LA SOCIÉTÉ

La société prend en charge l'individu depuis sa tendre enfance jusqu'à sa maturité pour lui faire accepter des normes qui couvrent des domaines aussi variés que celui du vestimentaire, du culinaire en passant par le sexuel, le langage mais aussi le travail, les coutumes, la religion et toutes les autres valeurs qui assurent la survie du groupe et les rapports entre les individus. Mais, cette formation demande beaucoup de sacrifices de la part des initiés, dans la mesure où elle s'accompagne de brimade, de torture et de la soumission au groupe. L'individu est contraint de se fondre dans le groupe en faisant passer les intérêts de la masse sur les siens et en se comportant conformément aux valeurs de celle-ci. Pour toutes ces raisons, la société se heurte à une farouche contestation de certains membres qui la considèrent insupportable et dévalorisante. Ils s'opposent à son système pour faire entendre leurs positions.

1.1. Le rejet de l'autorité

Dans les communautés traditionnelles, le changement concerne d'abord le contexte social. Les contacts des peuples, ont entraîné des changements profonds dans les comportements et la perception des individus. La jeunesse est devenue très exigeante et réclament ses droits. Le nouveau contexte culturel et social fait que certaines valeurs sont devenues indésirables notamment par les jeunes. Du point de vue de la majorité, les normes freinent l'épanouissement personnel. A cela il faut ajouter qu'elles sont très restrictives et parfois pour des fautes mineures, des individus sont pourchassés, violentés et écartés définitivement de la marche de leur groupe. Ces agressions des droits humains poussent certains à la révolte. Ils refusent de se plier aux coutumes en leur opposant d'autres valeurs qui leur semblent plus justes. Parmi ceux qui dévient du chemin tout tracé par la communauté, figurent des réformateurs, des révolutionnaires etc. Leur caractéristique commune, c'est qu'ils ont des idées propres et des positions à faire valoir au détriment des normes déjà établies par la société. Ils récusent la primauté du groupe sur l'individu et le manque de liberté qui en découle. Ils voient également les normes communautaires comme une grande force retardatrice qui occulte et affaiblit les efforts pour le changement. Dans leur grande majorité, ces anticonformistes prônent le changement. Tantôt c'est leurs discours qui dénigrent le fonctionnement du groupe, tantôt ils se détachent par des actions qui ternissent l'image de la société.

1.1 .1. Le dénigrement des valeurs

La conscience des divisions, des expériences de souffrance et de subordination, issue des valeurs communautaires, pousse les couches défavorisées à la réaction. Au début, les femmes qui croupissent sous le poids des normes attaquent la réputation de la société par des protestations qui discréditent son mode de fonctionnement. Elles fustigent les normes traditionnelles qui constituent pour elles la source des inégalités sociales et de la déshumanisation des individus. Ensuite, viennent les jeunes frustrés par des charges sociales et les restrictions que leur impose la société. Ce sont les plus féroces opposants du système traditionnel. Ils dénoncent le refus de la nouveauté et du changement de la part des communautés traditionnelles qui imposent la soumission. Ces deux catégories sociales qui voient leurs conditions d'existence se dégrader de jour en jour diffament et bafouent l'autorité traditionnelle. Beaucoup d'auteurs de la littérature africaine, épris d'un sentiment de justice et d'équité, ont participé à leurs manières dans cette campagne de dénigrement des valeurs communautaires pour contraindre la société à revoir ses règles. Abasse Ndione confirme cette position en rapportant de manière subtile les propos de Daba, une de ses personnages qui expose ses misères après la mort de son mari :

Daba lui expliqua sa situation de plus en plus compliquée. Depuis la mort de son mari, disparu dans un naufrage il y a cinq ans, elle avait tous les problèmes du monde pour vivre et faire vivre ses trois enfants qui grandissaient d'année en année. L'argent qu'elle gagnait en gérant un kiosque à pain dans son quartier ne suffisait même pas à couvrir ses besoins élémentaires. (Ndione 2008, 21)

Les paroles de cette femme sont une révolte qui s'inscrit dans un processus général de dépréciation des valeurs de la communauté. Elle donne une très mauvaise image de la société traditionnelle qu'elle accuse d'être à l'origine de sa souffrance. La femme a une éducation tronquée et généralement orientée vers les tâches ménagères et l'éducation des enfants. Elle n'a pas le droit de sortir de sa maison encore moins de s'adonner à certaines activités économiques. Elle ne peut compter que sur les hommes pour satisfaire ses besoins, mêmes les plus élémentaires. Toutes ces restrictions la pénalisent et l'enfoncent dans la pauvreté. L'accumulation des expressions alarmantes notées dans le passage ci-dessus, montre la précarité dans laquelle évoluent la plupart des femmes mariées et rejetées par leurs époux. Cette description sert aussi à exposer les conséquences néfastes des valeurs traditionnelles, afin de les revoir et les adapter aux exigences

du moment. En plus des femmes, des personnages masculins, participent également à la campagne de dénigrement. Adam Sijilmassi, un des narrateurs de *Les Tribulations*, s'en prend violemment aux marques de tabac, des symboles forts de la modernité et de la civilisation occidentale qu'il juge nuisibles aux individus :

Il regarda un instant le panneau délitescent. On pouvait encore distinguer les mots « tabac » et « sport », en français et en arabe, des mots qui lui semblaient antinomiques mais qui se mêlaient pourtant sous une image, la silhouette fuselée d'un athlète mêlée à d'élégantes volutes de fumée. Il imagina un habitant du hameau, vieux berger misérable, malingre, tubard, le dos brisé, les dents gâtées, s'arrêtant pour battre le briquet en regardant l'athlète. Ah, les salauds... Ici aussi, on nous impose des représentations. Allons, il faut aller plus loin. Remonter plus loin. Le boyau obscur. (Laroui 2014, 107)

Désireux de rompre avec les progrès du monde occidental, Adam stigmatise presque tous les symboles de la civilisation européenne. Pour l'ex-ingénieur, la multinationale occidentale de « tabac » trompe la population. Son affiche publicitaire est un leurre. Elle cache des contrevérités qui sont néfastes à la santé publique. Car, en plus d'appauvrir les individus, le tabac les rend vulnérables à toutes sortes de maladies. Mais au-delà de la multinationale de tabac, c'est l'ensemble des valeurs occidentales qui sont visées. L'emploi du terme dépréciatif « les salauds » traduit le mépris et la colère. Tandis que le recours au vocable « impose » suggère la contrainte. L'Occident symbolise alors le mal. Elle agit de manière déloyale pour imposer sa volonté aux autres, les affaiblir et les exploiter jusqu'au dernier centime. La succession des adjectifs dépréciatifs « misérable », « malingre », « brisé », « gâtées » confirme la souffrance, la misère et les maladies des habitants. En outre, si les révolutionnaires, s'attardent à dénoncer la rigueur des lois et les conditions de vie lamentables des citoyens, ils s'efforcent surtout à exposer le comportement d'une portion de la population qui exploite les lois à leur faveur. Ramla semble s'inscrire dans cet ordre d'idée dans *Les impatientes*, en déclarant :

Sauvez-moi, je vous en supplie, on me vole mon bonheur et ma jeunesse ! On me sépare à jamais de l'homme que j'aime. On m'impose une vie dont je ne veux pas. Sauvez-moi, je vous en conjure, je ne suis pas heureuse comme vous voulez le croire ! Sauvez-moi, avant que je ne devienne à jamais l'une de ces ombres cachées à l'intérieur d'une concession. Sauvez-moi avant que je ne dépérisses entre quatre murs, captive. Sauvez-moi, je vous en supplie, on m'arrache mes rêves, mes espoirs. On me dérobe ma vie. (Amal 2020,43)

Le mariage forcé est une mesure qui ne tient pas compte les droits des femmes. Il menace leur existence, les transforme en esclave, enfreint leurs droits et constitue une entrave à leur épanouissement. En plus des sacrifices physiques, brimades et les corvées, qu'il occasionne, il exerce aussi une pression psychologique qui entraîne inévitablement la perte de confiance en soi. Cette femme demande de l'aide pour se libérer de l'emprise familiale. Parce que ses droits ne sont pas respectés. Son père la sépare de l'homme qu'elle aime pour l'obliger à épouser quelqu'un d'autre. Elle a peur de sombrer dans le désespoir et de ressembler à toutes les autres, réduites au silence. La récurrence de l'appel « Sauvez-moi » montre qu'elle est désespérée. Mais, au-delà des sentiments de mal-être qui apparaissent dans son expression, c'est surtout un rejet total des coutumes qu'elle manifeste. Les valeurs traditionnelles ne semblent pas renforcées par ces remarques. Bien au contraire, elles paraissent caduques, nuisibles, et ont besoin de véritables changements pour être adaptées à la réalité.

1.1.2. La friction sociale

L'autorité est une référence sur laquelle les jeunes s'appuient pour se déterminer. Mais avec la globalisation, le contact des peuples entraîne des brassages culturels qui provoquent des changements radicaux dans les comportements et la perception des individus. Des valeurs longtemps estimées pour leurs rôles en faveur de la cohésion sociale, la stabilité et dans l'encadrement des comportements des individus ne collent plus aux réalités du moment. Elles paraissent désormais inégalitaires et suscitent de vifs sentiments d'insécurité qui provoquent la friction sociale. Les couches défavorisées rejettent les catégories sociales et la division du travail. Elles se soulèvent également contre le mariage précoce, le statut des personnes âgées, la solidarité et l'influence des chefs religieux. En somme, elles réfutent les coutumes qu'ils opposent aux valeurs nouvelles qui leur semblent plus justes, plus souples et en adéquation avec leurs besoins. Mais les stratégies des contestataires diffèrent d'un ouvrage à un autre.

Dans *Mbëkë mi*, c'est la notoriété des hommes qui est visée. Les femmes font une mauvaise représentation des hommes pour les déprécier. Le but recherché, dans cette campagne de dénonciation, est de valoriser le rôle des femmes au détriment des hommes. C'est dans ce combat que s'inscrit ces propos de Arame qui traite son mari de vaurien :

Divorcée, mère de six enfants abandonnés par leur vaurien de père qui ne s'occupait pas d'eux, dont seul Talla, l'ainé, était un garçon, sans frère, ni autre parent pour l'aider, sa vie de tous les jours était une lutte ardue. La vente

des arachides grillées à la porte du lycée où elle montait chaque matin rapportait tout juste de quoi faire bouillir la marmite. (Ndione 2008, 27)

Les coutumes obligent les femmes à multiplier des naissances pour honorer leurs époux, mais ne les assurent aucune garantie dans le mariage. Tous les jours, les maris battent, humilient et chassent leurs femmes de leurs foyers avec leurs enfants, pour diverses raisons. Ces comportements inhumains des hommes ont fini par agacer la plupart des femmes qui décident à présent de renverser la tendance. Aram en est une figure. Elle retient un bilan plutôt négatif de son mariage. Non seulement elle n'a rien, mais elle se retrouve avec plusieurs bouches à nourrir (six enfants). Son plus grand regret est d'avoir un mari paresseux qui s'est totalement détourné de ses charges familiales. Arame s'attaque à son époux pour le rabaisser et se mesurer à lui. Elle défie les coutumes en s'adonnant aux activités de commerce formellement interdites par la tradition. Les menaces ne la font plus reculer. Désormais elle compte concurrencer les hommes dans tous les secteurs de la vie. Mais son attitude montre surtout que les valeurs communautaires suscitent beaucoup de réprobations. Elles apparaissent comme des normes insensées et nuisibles à l'égalité des chances entre les hommes et les femmes.

En plus de la détérioration de l'image, d'autres méthodes sont utilisées pour se rebeller contre la société. C'est l'exemple du rejet des valeurs du groupe qui semble être la méthode adoptée par Adam dans *les Tribulations*. Le jeune ingénieur tient fermement à sa liberté. Il n'entend pas céder à la pression de la communauté qui le voient comme un mécréant. Il ne compte pas pratiquer l'Islam comme le font les villageois et tient dans ses propos, à le montrer à son interlocuteur :

Ton Dieu, mon cher Abdelmoula, est en fait une sorte de Superman [...]. Une sorte de colosse de foire, avec un œil de lynx, l'ouïe d'un chat, l'odorat d'un chien.... Ce n'est pas l'idée que je me fais de l'Être suprême, qu'on ne peut pas se représenter, qu'on ne peut même pas imaginer. *A'oudou billah...* Tu traites Dieu de chat ? Tu le compares à un chien ? Non, c'est toi qui le fais. Toi et les millions de benêts qui te ressemblent dans ce beau pays et dans toute la *oumma* musulmane. (Laroui 2014, 217)

Adam a grandi à Casablanca où la différence culturelle est tolérée. Dès son arrivée, les villageois voient en lui un incroyant qu'il faut à tout prix convertir à l'islam. Malheureusement, le jeune a mal vécu cette situation. Il l'a désagréablement pris et s'est montré très agressif contre ses détracteurs. Il défie la communauté en critiquant la religion musulmane. La comparaison de Dieu au chien, au chat et à superman montre sa volonté de faire mal à ses détracteurs pour les contraindre

à respecter ses choix. En plus de faire valoir sa liberté de culte et d'opinion, caractéristiques de ses valeurs occidentales, le fait de s'attaquer à la religion, qui relève du sacré, s'inscrit dans un processus général de rejet des croyances traditionnelles.

La remise en cause des normes communautaires est également suivie dans *Les impatientes* où les voix s'élèvent contre les restrictions, la surveillance et les contraintes physiques issues des coutumes. Hindou, une des personnages de cet ouvrage est fatiguée de subir. A présent, elle n'est plus disposée à observer des coutumes responsables de ses malheurs :

Je ne veux plus patienter, criai-je, éclatant en sanglots. J'en ai assez. Je suis fatiguée d'endurer, j'ai essayé de supporter mais ce n'est plus possible. Je ne veux plus entendre *patience* encore. Ne me dites plus jamais *munyal* ! Plus jamais ce mot. (Amal 2020, 74)

Les coutumes créent des catégories sociales. Ceux qui sont au bas de l'échelle sont réduits au silence. Ils subissent des mauvais traitements, leurs droits sont bafoués. Cet état de fait provoque un sentiment général d'insécurité qui favorise des mouvements de révolte et la friction sociale. Tandis que les jeunes se détachent progressivement de la société, les femmes, elles, lassées de subir l'injustice et les maltraitances qui s'abattent sur elles, bousculent l'ordre établi pour améliorer leurs sorts. Les propos d'Hindou marquent l'ampleur des souffrances. La négation graduelle « Je ne veux plus », « Ne me dites plus jamais *munyal* ! », « Plus jamais ce mot » quant à elle, amorce le début de la révolte. Malheureusement, les femmes sont la base de la société. Ce sont elles qui maintiennent l'équilibre et assurent le renouvellement de la société. Leur insoumission à la norme, crée un déclic qui entraîne le bouleversement de toute l'organisation sociale. Et avec cette réaction, c'est l'avenir de l'ensemble des valeurs communautaires qui est en jeu.

1.2. La détérioration des valeurs

Le brassage des civilisations favorise des mutations sociales et culturelles, telles que les transformations des croyances et des pratiques religieuses, la modification du rôle traditionnel des femmes et le changement de comportements. L'individu que le destin condamne à vivre dans des

cultures, non simplement différentes, mais antagonistes, se démarque nettement de sa communauté. Il a tendance à s'en évader parce que les traditions lui paraissent dépassées et contraignantes. Ses comportements et ses choix ne correspondent plus aux attentes de la société. Malheureusement, le grand perdant de ce changement occasionné par la mondialisation n'est rien d'autre que la société. Son effritement lent et irréversible s'aperçoit par la dégradation des valeurs morales et la dislocation du système communautaire, ces valeurs ayant toujours été le socle de la vie en milieu traditionnel.

1.2.1. Dégradation des valeurs morales

La mondialisation est loin d'être un rapport gagnant- gagnant entre les peuples. Elle entraîne la dépersonnalisation de certaines personnes à travers un processus d'assimilation culturelle. Les Africains sont fortement marqués par le syndrome de Samba Diallo héros de *l'Aventure Ambigüe*. Il s'est retrouvé piégé entre la soumission aux valeurs traditionnelles très rigoureuses et l'acceptation des normes étrangères plus souples. Il perd ses repères culturels et n'arrive plus à intégrer sa société comme il l'aurait voulu. Comme lui, tous les jeunes issus des territoires colonisés, qui sont obligés d'adopter les valeurs occidentales, connaissent des changements culturels qui occasionnent la perte de leurs valeurs morales. Ils deviennent très libertins et s'adonnent aux vols, aux viols, aux détournements et aux complots. Ces actes sont devenus récurrents et donnent une mauvaise image de la société.

La perte des valeurs morales est un sujet inquiétant dans *Mbëkë mi*. Auparavant, les habitants des villages étaient très attachés à l'honneur et à leur image. Maintenant, il y a un changement radical dans les comportements. Le banditisme et la tromperie sont devenus courants. Ce sont ces habitudes dégradantes que l'imam dénonce dans ses propos :

Sa mère avait remis les trois millions à un démarcheur pour l'obtention d'un visa de Schengen. Malheureusement, l'homme était un escroc qui, après un an et demi de vaines promesses et tergiversations, n'avait pas fourni le document, ni remboursé l'argent. Une plainte avait fini par être déposée contre lui et il avait été arrêté et condamné à deux ans de prison ferme et au remboursement des trois millions, [...]. Mais à sa sortie de prison, l'escroc avait disparu de la circulation sans laisser de trace. (Ndione 2008, 25)

L'objectif de l'éducation est de transmettre des valeurs qui se réfèrent à des manières d'être, d'agir et de penser que des groupes sociaux reconnaissent comme idéales. Le respect des autres et de leurs biens

fait partir des conduites préconisées. Maintenant, avec la mobilité et la précarité des individus, ces derniers changent d'habitudes. L'individu qui ne vise que son épanouissement personnel change de principe. Il devient irrespectueux et adopte de nouveaux comportements qui ne ragaillardissent pas sa communauté. Le grand banditisme, l'escroquerie et le vol qui étaient des crimes, sont de nos jours banalisés. Les hommes n'hésitent plus à se procurer malhonnêtement des biens d'autrui. L'individu dont il est question dans ce passage montre le changement de mentalité. La condamnation n'a pas réussi à l'infléchir. Il a décidé de vivre en marge de sa communauté en bafouant les principes de vie commune en vigueur. L'honneur et la fierté le préoccupent très peu. Seule la réussite matérielle compte à ses yeux.

Ce processus de dégradation des valeurs morales est aussi un sujet brûlant, dans *Les tribulations*. Dans cet ouvrage les normes communautaires sont certes rigoureuses, mais elles cultivent des valeurs de la vertu tels que l'honnêteté, le courage et la fierté et encadrent les conduites des membres de la société. Elles sont des vecteurs de paix et de cohésion sociale. Maintenant, elles sont toutes dénigrées et perdent le terrain au profit des valeurs plus libertaires venues d'ailleurs. La religion par exemple devient une source d'ascension sociale. Lee Van Cleef, commissaire dans *ce roman*, représente l'autorité. Il doit faire respecter les lois. Mais à la surprise générale, c'est lui, le premier à l'enfreindre. Il essaie de profiter de sa position, pour exploiter ses proches. Sa malhonnêteté, se révèle dans cette combine qu'il orchestre pour se maintenir au pouvoir :

Les élections municipales approchent, et ensuite, il y aura les législatives. Pourquoi ne pas fusionner l'ingénieur et Tibari, son bras droit, avec Bouazza le puisatier, et recréer vraiment la zaouïa ? Il y a déjà les adeptes, tous ceux qui achètent l'eau miraculeuse, et le noyau dur : les gueux de Tibari. On peut susciter des articles dans les journaux, nous les tenons tous : on prouvera l'efficacité de la source miraculeuse [...] et on fera le lien avec la zaouïa reconstruite. (Laroui 2014, 250)

Le commissaire ne se donne pas l'image d'un bon représentant des agents de l'administration, en particulier une autorité qui fait respecter les lois. En tant qu'autorité, il a utilisé la religion pour se maintenir au pouvoir en exploitant l'opposition des sectes religieuses. Son comportement dangereux et immoral montre la perte des valeurs. Mais le pire, c'est que la dénaturation des individus prend des proportions plus inquiétantes. La malhonnêteté n'écœure plus personne. Puisque certaines sociétés se servent même de la religion pour légitimer la domination des hommes sur les femmes. Ahmed le narrateur dans *L'Enfant de sable* dit à ce sujet : « j'ai un comportement d'homme, ou plus exactement on m'a appris à agir et à penser comme un être naturellement

supérieur à la femme. Tout me le permettait : la religion, le texte coranique, la société, la tradition, la famille le pays ». ⁵⁰ Ahmed est une fille. Mais, son père n'ayant pas eu de garçon est sujet d'humiliations dans le village. Il court également le risque de perdre sa fortune après sa mort au profit de ses frères. Ainsi, il décide de reconnaître et d'éduquer sa huitième fille comme un garçon en le baptisant Ahmed. De ce fait il lave son honneur et celle de sa famille qui est la risée de la communauté. Ce statut donne à cet individu tous les droits sur le genre féminin. Selon les coutumes et l'interprétation des lois coraniques, il est l'unique héritier de ses parents et exerce l'autorité en l'absence du père de famille. Il persécute ses sœurs et parfois mêmes sa mère biologique. Ben Jelloun rejette encore plus, les injustices des hommes et les mauvaises interprétations qu'ils font du coran à leur profit.

L'attitude des jeunes envers les coutumes est également l'objet d'une longue réflexion de Djaïli Amadou Amal. Des membres de la communauté, refusent de se soumettre aux valeurs du groupe qu'ils considèrent contraignantes. Ainsi pour manifester leur liberté, ils s'adoptent des attitudes qui n'honorent pas leurs communautés. Ce sont ces comportements dégradants que la narratrice Hindou, de *Les impatientes*, reproche à son époux :

Moubarak était tombé dans l'alcool et ne s'en cachait pas. Il suffisait de sentir son haleine fétide pour savoir à quoi s'en tenir. Depuis quelque temps, il ne sortait plus le matin. On ne l'apercevait que l'après-midi ou le soir. Il ignorait son père depuis que ce dernier avait refusé de lui donner un capital pour se lancer dans le commerce des chaussures à Douala. Moubarak avait voulu se lancer dans le commerce du bois comme son oncle Yougouda. Tout avait été dépensé dans les filles, les boîtes et les fringues. Pire, non seulement il était devenu alcoolique, mais il s'était mis à se droguer au Tramadol [...]. Toutes ces rumeurs demeurèrent sans conséquence jusqu'au jour où Moubarak, totalement ivre, abusa de la jeune domestique de sa mère. (Amal 2020, 36)

Moubarak manifeste l'antivaleur de la société. Avec son passage à l'école coranique, il a toutes les chances pour être un digne représentant de la société et faire honneur à ses parents. Mais contre toute attente, il bascule dans la drogue et dans le crime. Il devient un paria qui ne cache plus son alcoolisme. Le viol, la drogue et les agressions sont devenus ses passions. Il ignore volontairement les lois de la communauté. Tous ses comportements jettent le discrédit sur ses parents et sur l'ensemble de sa communauté.

⁵⁰ Tahar Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Paris, Edition du Seuil, 1985, p. 152.

1.2.2. Le déclin du communautarisme

La recherche du profit occasionne la friction sociale, car l'intérêt des uns se révèle incompatible avec l'amélioration du sort du groupe. L'individu n'obéit plus aux prescriptions sociales ou morales du groupe dans lequel il vit. Par exemple, la solidarité qui est un engagement par lequel les personnes s'engagent les unes pour les autres et chacun pour tous, ne fait plus l'unanimité. Pour certaines personnes, elle favorise le parasitisme. Pour d'autres, c'est un moyen de domination qui permet aux plus âgées de maintenir leurs influences sur les autres couches de la société. Le communautarisme est aussi très critiqué, puisqu'on lui reproche de renforcer la haine et le niveau de concurrence entre les individus. La pauvreté, la jalousie, l'inégalité et la quête d'une bonne image de soi, accentuent les rivalités et créent des tensions qui ne favorisent pas l'épanouissement et le progrès social. Partout, la lutte pour la vie prend le dessus sur l'union de la communauté.

Mbèkè mi révèle les indices de décadence de la communauté. L'écart s'agrandit entre les adultes et la nouvelle génération. Les anciens pensent d'abord à l'intérêt générale. Dans cette configuration, l'individu se fond dans le groupe. Ses intérêts s'effacent au profit de la communauté. Dans la situation actuelle, cet élan de solidarité s'effrite. Des individus se préoccupent plus de leurs sorts qu'au devenir du groupe. Des valeurs de solidarité qui obligeaient les uns envers les autres ne font plus l'unanimité. Les jeunes se soulèvent contre les adultes pour faire valoir leurs droits. Les femmes ne veulent pas rester aux foyers pour s'occuper des enfants. Elles veulent toutes participer au développement économique et sociale de leurs cités. Elles réclament le changement de leur statut comme le montre cette déclaration de Daba :

- Je partirai avec eux !
- Que dis-tu ?
- Baye Laye et Kaaba ne me laisseront pas ici, je serai à bord de leur pirogue ce soir. [...] Il fallait qu'elle eût sa propre maison afin de mettre à l'abri, éduquer décentement ses enfants, et leur assurer l'avenir. Pour y arriver, elle ne voyait qu'une solution : émigrer en Europe. Elle avait économisé le prix du billet de la traversée et était à la recherche d'une pirogue. (Ndione 2008, 21)

Avec la pauvreté et la jalousie qui gangrènent l'entente sociale, les individus se sacrifient de moins en moins pour le groupe. La société devient de plus en plus individualiste. Les femmes, conscientes de leurs capacités d'action, sont déterminées à changer leur statut. Elles refusent la soumission et rivalisent avec les hommes dans presque tous les secteurs de développement. Ce changement

actuel de mentalité se manifeste dans presque tous les secteurs d'activité. Aujourd'hui ce n'est plus surprenant de voir des femmes procureures, directrices d'entreprises ou chef d'État. Elles sont également très présentes parmi les candidats à l'émigration qui se jettent en masse dans les embarcations de fortune pour rejoindre l'Europe. Les jeunes sont également très actifs. Dans la totalité des Etats de la sous-région ouest-africaine, ils réclament leur autonomie en s'attaquant à l'autorité. Ils partagent tous, la même ambition : l'émancipation. Cette femme à bord de la pirogue symbolise ce vent de changement. Elle brave les coutumes pour s'octroyer des moyens financiers afin d'assurer correctement l'éducation de ses enfants. En plus de la rivalité entre les deux sexes au travail, l'obligation de mariage pour la femme s'étiole. Les femmes qui mettent fin à leur mariage sont de plus en plus nombreuses. Elles se considèrent toutes marginalisées et se soulèvent pour faire entendre leur droit à l'équité. Toutes ces attitudes manifestent le changement de mentalité et le dynamisme qui s'opèrent dans la société.

Ce vent de changement est notable dans *les tribulations* où de la solidarité qui a longtemps été la base de l'équilibre des sociétés traditionnelles, est contestée. Fouad Laroui, marqué par les rivalités qui gangrène la société, attire l'attention de ses lecteurs, par le biais de cette courte description de la scène de bagarre entre les groupes rivaux :

Les deux rangs ennemis, jaillissant de leurs trottoirs respectifs, envahissant le bitume, se précipitèrent l'un sur l'autre, d'un même allant, en poussant des cris sauvages. Ululements [...] se mêlèrent aux versets du Coran dont on s'arma de part et d'autre et les coups se mirent à pleuvoir dru. Ce fut une bagarre mémorable. (Laroui 2014, 274-275)

La précarité et les inégalités dans les milieux ruraux, poussent l'individu à se battre pour survivre. Il devient très peu soucieux du collectif et se soumet rarement aux lois communautaires. Cette guerre fratricide entre les clans reflète le dysfonctionnement des liens sociaux. La recherche des avantages personnels prend le dessus sur l'intérêt collectif. La haine et les combats deviennent quotidiens. Les liens familiaux se brisent. Les individus perdent de plus en plus le sens du respect des institutions. Les coutumes, les guides religieux et même les parents n'arrivent plus à infléchir les décisions prises par la nouvelle génération.

Dans *Les impatientes*, la rivalité entre les individus devient très inquiétante. Les coutumes, qui doivent promouvoir la cohésion sociale, ont un effet contreproductif, en ce sens qu'elles occasionnent un climat délétère qui force la méfiance et la haine. Chacun reste sur ses gardes et prêt à attaquer les autres pour défendre ses intérêts comme le fait Safira.

Il faut seulement que Ramla parte. Il ne faut surtout pas qu'elle tombe enceinte. Chaque enfant qu'elle aura ne fera que diminuer l'héritage des miens. Le nouveau rejeton ne pourra que restreindre l'amour que leur porte leur père. Je suis obligée de le partager mais je ne veux pas que mes enfants le partagent aussi ! (Amal 2020, 100)

La polygamie dans le mariage est un principe qui témoigne de la solidarité dans la famille et la hiérarchisation sociale dans les communautés traditionnelles. Aujourd'hui, ce principe est vivement remis en cause. Une grande majorité estime qu'elle favorise la catégorisation de la société. Elle enfreint les droits à l'égalité entre les individus et provoque plus de rivalité et d'inquiétude que de cohésion sociale. Les femmes en particulier se sentent lésées, et mènent des actions discrètes pour discréditer leurs maris. Dans ce foyer, l'arrivée de la coépouse est un drame pour la première épouse. Cette dernière refuse de partager son époux. Sa haine contre la coépouse, la pousse à la révolte. Malheureusement, ses actions ont eu des conséquences très néfastes pour toute la famille. Sa coépouse perd son bébé. Son mari s'est senti trahi. Elle ternit son image et celle de tous ses parents. Cette attitude est un signal fort qui reflète l'ébranlement de la polygamie. Elle n'est plus perçue par la nouvelle génération comme un vecteur de massification de la famille. C'est, à nos jours, une source réelle de conflits entre les femmes d'une part et d'autre part entre leurs enfants.

En somme, après avoir analysé et confronté le corpus dans la deuxième partie, il ressort que les pesanteurs sociales dans *Mbèkè mi*, *Les Tribulations* et *Les Impatientes*, sont à l'origine des frustrations et des mécontentements qui provoquent des changements dans les comportements des individus. Des membres mécontents ont tous des points communs. Ils jugent des normes communautaires injustes et répressives et dénoncent les attitudes des adultes qui s'accaparent de tous les droits. La colère les pousse à transgresser les normes, sur le plan des pratiques sociales ou sur le plan idéologique, pour pousser la société à changer son fonctionnement. Les valeurs qui ont toujours été les piliers de la vie en communauté sont contestées. Le principe de la suprématie des anciens sur les autres couches sociales est remis en cause. D'autres normes telles que la solidarité collective, le statut des femmes, font également l'objet de vibrants mouvements de contestations. Les femmes comme les jeunes adoptent de façon tacite des attitudes consistant à remettre en cause le fonctionnement de la société, en provoquant contre eux des réactions plus ou moins violentes de la majorité conformiste. Les comportements dégradants deviennent de plus en plus fréquents. Les contestataires ne faiblissent pas et n'hésitent plus à adhérer aux nouvelles valeurs.

CHAPITRE 2 : L'ADHESION AUX NOUVELLES VALEURS

Plusieurs études montrent que la mondialisation a affecté les structures communautaires dont les valeurs culturelles sont de plus en plus contestées. Commençons, en partant d'un exemple, par la contestation de la solidarité communautaire qui favorise le rapprochement des individus et facilite l'intégration des plus jeunes dans la société. Selon la position dominante, c'est un moyen de neutraliser les couches défavorisées. Elle accentue la surveillance sur les hommes et force les jeunes à se soumettre et à travailler pour les anciens. Les conflits entre les individus, devenant presque quotidiens, augmentent la haine, la méfiance, la peur et l'insécurité dans la société. Ensuite, il y a un changement radical de référent pour la nouvelle génération. Les jeunes ne sont plus disposés à porter les valeurs des anciens. Ces normes leur paraissent dépassées et incongrues par rapport à leur réalité. Pour la nouvelle génération, elles sont contre-productives et remettent en cause l'équilibre des rapports sociaux qu'elles sont censées promouvoir. La contestation des valeurs se généralise. Le citoyen réclame son droit et le fait valoir ouvertement. Il clame sa liberté et n'hésite pas à rompre définitivement les liens avec la communauté pour faire valoir sa position.

2.1. La quête de liberté

Théoriquement, dans les sociétés traditionnelles où les coutumes sont rigoureuses, l'individu est soumis au groupe. Il perd sa liberté d'action et bien souvent son avenir est conditionné par les normes de référence de sa communauté. Dans *La nouvelle romance*, Henri Lopes n'a pas manqué de le souligner :

Le quartier en avait parlé. Comme il parlait et parle toujours de ce qui s'y passe. Wali et Kwala n'étaient de la même tribu. Une fille de la côte ne se donne pas ainsi à un montagnard. Ces sauvages ! La guerre avait commencé. Les parents de Wali lui donnaient l'assaut chaque jour. Elle résistait tantôt calmement, tantôt par une crise de nerfs, ou elle menaçait de manquer du respect ou de se suicider⁵¹.

Pour la plupart des sociétés, l'individu est assujéti aux normes de la communauté. Maintenant, avec l'avènement de la mondialisation, les sociétés se modernisent. Les échanges culturels et économiques s'intensifient. Le brassage culturel entraîne la remise en cause des valeurs, le

⁵¹ Henri Lopes, *La nouvelle romance*, Yaoundé, les nouvelles Editions Africaines, Edition CLE, 1976, p. 96.

changement de la perception, la transformation des relations sociales et surtout la prise de conscience de soi. L'individu, qui vit la division sociale, la souffrance et la subordination issues des normes communautaires, s'émancipe en réclamant ses droits et en les faisant valoir. L'examen de la volonté d'affirmation et du désir d'autonomie des jeunes dans leur quête du bien-être permet d'apprécier l'émergence de cette liberté nouvelle.

2.1.1. L'affirmation de soi

Le développement des médias facilite les apprentissages, augmente la connaissance des individus, renforce les échanges culturels et libère la parole. Les individus, qui ont eu la chance de vivre plusieurs expériences culturelles, deviennent très difficiles à soumettre. Souvent appelés anticonformistes, ils tiennent coûte que coûte à faire valoir leurs positions qui sont souvent contraires aux valeurs de référence de leurs communautés. Ils n'hésitent pas à s'opposer à la masse pour imposer leurs avis. Dans *La nouvelle romance*, Wali s'est engagée dans ce processus. Non seulement elle refuse de céder devant la pression de sa communauté, mais elle se lance dans une vaste campagne de sensibilisation des jeunes femmes de sa région à prendre leur destin en main afin de retrouver leur liberté :

Les hommes sont vraiment dégoûtants. Mon père, mon frère c'est la même chose. Et nous devons toujours supporter cela. Moi je ne suis pas décidée à l'accepter. Ou plutôt de moins en moins [...] Qu'il fasse ce qu'il veut, sans que je le sache, cela m'est égal ! Mais que je sois ainsi ridiculisée ? Non, non et non.⁵²

Dans la société congolaise comme dans la plupart des communautés traditionnelles, les coutumes exigent la soumission de la femme. L'homme, le principal gagnant de cette loi, s'adjudge tous les droits et tous les pouvoirs qu'il exerce parfois très abusivement. Avec la venue de la nouvelle génération de femmes insoumises qui ont fréquenté l'école coloniale et passé une bonne période avec les occidentaux, la donne change. Ces femmes imbues des valeurs occidentales n'entendent pas revivre la même vie que leurs aînées. Wali est une parfaite illustration d'une émancipée qui remet en cause toutes les lois traditionnelles qui servent à les cloîtrer au second rang. Dans ce

⁵² Henri Lopes, *La nouvelle romance*, Yaoundé, les nouvelles Editions Africaines, Edition CLE, 1976, p. 47.

passage, elle inaugure la révolte pour mettre fin à l'hégémonie des hommes. Elle se rebelle contre toutes les dispositions qui ne militent pas en faveur de l'équité entre les hommes et femmes. Dans son combat, non seulement elle est prête à en découdre avec ses frères et son père, mais elle n'exclut pas d'affronter la communauté tout entière.

Le constat est similaire dans *Mbëkë mi*. Avec les difficultés qui secouent le secteur de la pêche, des jeunes manifestent une réelle volonté de s'impliquer pleinement dans la marche de la société en faisant connaître la place qui leur revient et en revendiquant leurs droits, leurs besoins et leurs intérêts. Pour se faire ils explorent toutes les opportunités qui s'offrent à eux pour éviter de dépendre des parents. C'est ce que Kaaba essaie de faire comprendre à son interlocuteur : « Je savais que tu finirais par admettre l'évidence ! Les ressources de la mer sont en train de disparaître petit à petit et, bientôt, il n'y aura plus de poisson. Il faut partir. D'ailleurs, tous les *mools*⁵³ partent ». (Ndione 2008, 9) En fait, les jeunes ne veulent plus adopter un comportement passif dans lequel ils évitent d'affronter la réalité inconfortable. La crise dans les secteurs de la pêche et de l'élevage a plongé la communauté dans une inquiétude sans précédent. Il faut trouver des sources de revenus ailleurs. Ce jeune homme ambitionne de prouver sa maturité. Déterminé à se donner les moyens d'atteindre ses objectifs et ce, quelle que soit la difficulté, il fait d'abord une analyse pointue de la dégradation des conditions de vie au village. Ensuite puisque selon lui, la solution pour se frayer son chemin, est nécessairement l'exil, il aborde ses camarades pour les persuader d'émigrer. Il est certainement conscient du danger du voyage dans les embarcations de fortune, mais sa détermination de s'affranchir est telle qu'il est prêt à prendre le risque. En plus, avec le développement économique, le désir de changement se manifeste dans toutes les sociétés. Chacun veut changer son cadre de vie.

Cette aspiration au changement se sent dans *Les Tribulations*. Après avoir passé toute sa carrière professionnelle, dans les avions et les hôtels, Adam Sijilmassi veut apporter des changements dans sa vie. Il décide de tout abandonner pour vivre comme ses parents. Dans ce discours aux allures de contestations, il explique les raisons qui l'ont poussé à prendre cette décision :

Je ne veux plus me retrouver dans un avion, puis dans un autre, couchant dans des hôtels qui se ressemblent tous, mangeant du caoutchouc ou du feu, me réveillant à Kuala ou à Sydney en me demandant où je suis, parfois même *qui* je suis ; courant, transpirant, menaçant, cajolant ; et tout ça, pourquoi ? (Laroui 2014, 28)

⁵³ Mools désigne pêcheurs

La connaissance de ses émotions est une phase importante pour la défense de ses intérêts et par conséquent dans l'affirmation de soi. La vie qu'Adam mène ne correspond pas à ses aspirations. Il a l'impression de faire passer les intérêts de l'entreprise sur le sien. Il se sent perdu, malheureux et irresponsable. Il montre sa fermeté à privilégier ses intérêts. Pour lui, le bonheur consiste à vivre comme ses arrière-parents. Et pour se faire, il décide de suspendre ses activités en ville, rallier la campagne pour vivre en symbiose avec la nature. La décision fait mal à son employeur et surtout à sa femme qui le prend pour un malade mental. Mais, contre toute attente, il refuse de céder et assume pleinement les conséquences de sa résolution.

Le désir de changement est pareil dans *Les impatientes*. Les jeunes ne s'inscrivent plus dans une dynamique de perpétuer les normes communautaires telles qu'elles sont. Ils s'opposent aux adultes pour les contraindre à assouplir les lois. C'est dans ce processus que Ramla adresse cet hymne à son père :

Ô mon père ! Ton respect de la tradition est au-dessus de nos volontés et de nos désirs, peu importe les souffrances que causeront tes décisions. [...] Je le comprends, nous habitons une ville hostile au changement, où il faut se conformer à la tradition, mais est-ce la seule raison de ton choix ? As-tu pu imaginer un seul instant que toi aussi, tu pourrais te tromper ? (Amal 2020, 39)

Les femmes sont décidées à faire reconnaître leurs droits. Pour ce faire, elles n'hésitent plus à affronter les hommes et à porter des jugements sur leurs conduites, malgré les menaces qui pèsent sur elles. Les anciens sont de véritables figures traditionnalistes. Ils voient le changement comme une menace contre la stabilité et combattent les signes avant-coureurs d'ouverture à la culture étrangère. Mais c'est sans compter sur la détermination de ces jeunes filles qui tiennent à défendre leurs choix. Cet hymne concocté par Ramla est un rappel à l'ordre très significatif en ce sens qu'il est tout d'abord une prise de conscience de ses droits. Il marque l'affirmation de la femme qui sort du silence pour faire face à l'homme. Elle est très déterminée à s'affranchir et dénonce les comportements du père qui n'assume plus sa responsabilité familiale. L'emploi de l'apostrophe « Ô mon père ! » exprime la douleur et surtout la rage contre cet homme. Elle l'interpelle directement pour lui faire savoir ses erreurs et leurs conséquences sur la famille. La fille ne compte plus laisser son père déterminer sa destinée ni même lui priver de ses droits. Elle le lui rappelle encore par le biais de cet hymne. Il en est de même dans *L'Enfant de sable*. Ahmed souffre de l'hypocrisie de ses parents qui ont voulu qu'il soit homme, pour laver leur

honneur. Après avoir joué le jeu de ses parents, il veut affirmer sa vraie identité. Dans ce long discours aux allures de dénonciation, il alerte les lecteurs sur les dangers de cette coutume :

Je marche pour me dépouiller, pour me laver, pour me débarrasser d'une question qui me hante et dont je ne parle jamais : le désir. Je suis las de porter en mon corps ses insinuations sans pouvoir ni les ne repousser ni les faire miennes. Je resterai profondément inconsolé, avec un visage qui n'est pas le mien, et un désir que je ne peux nommer⁵⁴.

D'ans *l'enfant de sable*, la femme est un être inférieur. Elle ne participe pas à la prise des décisions importantes de la vie de la communauté. Elle ne bénéficie non plu d'héritage de ses parents. Elle est presque'une malédiction pour géniteurs. Les parents d'Ahmed avaient que des filles. Ils faisaient l'objet des humiliations et des insultes des membres de la communauté. Pour laver leurs honneurs, ils ont contraint Ahmed, leur dernière fille à porter une fausse identité depuis sa naissance. Ce dernier, après avoir longtemps supporté la douleur pour jouer le jeu, rompt le pacte pour retrouver sa vie normale. L'emploi du pronom personnel de la première personne « je » montre son engagement ferme de ne plus se laisser dicter la conduite par d'autres.

2.1.2. La quête d'autonomie

Avec la mondialisation, les sociétés se modernisent. Elles s'affranchissent du sacré et amenuisent l'importance de la hiérarchie. La lutte contre les abus de pouvoir au sein des structures verticales laisse la place à une culture de l'égalité qui s'inscrit dans celles conçues sur un mode horizontal. Les communautés qui résistent à ce changement se confrontent à l'opposition de la jeunesse qui exprime son désir d'accéder à une plus grande autonomie et à se libérer parfois des valeurs et des normes communautaires contraignantes. Outre ce contexte social, les jeunes se définissent également comme des individus a priori, libres qui ne se réfèrent qu'à eux-mêmes. Ils s'estiment être en mesure de forger leur propre identité et de présider à leur épanouissement. Ce processus de la prise de conscience de soi se traduit généralement dans le quotidien par la réclamation du droit à la différence et au respect de son intimité. Il impose à la société, tout comme à la famille, d'arrêter de vouloir tout contrôler.

⁵⁴ Tahar Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Editions du seuil, 1985, p. 54.

Dans *Mbëkë mi*, la prise de conscience de soi touche presque toutes les couches sociales. Elle est généralement exprimée par des décisions radicales qui contrastent avec les valeurs du milieu. Daba l'évoque dans cette intervention :

Et alors ? Les femmes aussi émigrent ! Tu les as vues à la télé, parfois avec leur bébé, dans les pirogues. Baye Laye et Kaaba ne me laisseront pas ici. — Inutile d'essayer de te dissuader, toi, tu m'as l'air bien décidée ! Plus que décidée ! Barça walla Barsakh ! (Ndione 2008, 22)

Le train de vie des villageois s'est considérablement dégradé à cause de la rareté des produits halieutiques. La conscience du danger de la situation défavorable, qui sévit dans la localité, pousse la femme à s'interroger sur son devenir. La réflexion a abouti à la décision radicale de s'assumer pour assurer son épanouissement et ceux de ses enfants. Dès lors, elle change de posture, réclame le droit à la différence et réfute la séparation des travaux entre homme et femme qui la maintient dans la pauvreté et la dépendance. Dans cette œuvre, le choix est clair : émigrer pour se procurer de la fortune et obtenir son autonomie. Cette obsession pour mettre en avant son intérêt et pour arracher sa liberté, se manifeste par le recours au pronom personnel "je" de la première personne du singulier. Sa détermination est telle qu'elle est prête à y perdre la vie : « Barça walla Barsakh », aller à Barcelone ou mourir.

Dans *Les tribulations*, le désir de vivre différemment est exprimé dans le récit. Adam est musulman mais ne pratique pas l'Islam comme ses compatriotes. Face aux critiques des villageois, il proteste devant sa grand-mère, pour faire accepter sa différence : « Mais, mon fils, je ne te vois jamais te prosterner [...] Chacun fait les choses selon sa nature. Tu te prosternes, je ferme les yeux. Tu gesticules, je ne bouge pas. S'il y a quelque part un Dieu, cela doit lui être égal. Il n'y a que l'intention qui compte ». (Laroui 2014, 132) Adam est certes content de retrouver ses origines afin de vivre comme ses ancêtres. Mais dans ce nouvel environnement, il est invité à se conformer à l'islam, à respecter les coutumes et à se soumettre aux aînés. Contre toute attente, le jeune homme se rebelle. Il exige le respect de la différence en défendant son intimité et ses convictions. Pour lui, la communauté doit accepter sa liberté de culte et arrêter de vouloir contrôler ses faits et gestes. Il est déterminé à affronter ceux qui seront tentés de bafouer ses droits.

En outre, la femme ne cache plus sa volonté de s'affranchir. Pour atteindre son objectif, elle emploie de nombreuses stratégies dont la finalité, est de lui permettre de recouvrir sa dignité. Dans *Les impatientes*, Ramla est une jeune femme très fuitée, décidée à mettre fin à ses souffrances.,

Elle organise soigneusement sa fuite pour échapper à la pression. L'auteur rappelle comment à l'aide des nouvelles technologies de l'informations, elle a su s'échapper :

Ramla était partie avant l'aube. Elle avait affronté les dangers de la nuit et s'était évanouie dans la nature. [...]. Il paraît qu'elle entretenait, depuis des mois, des liens étroits via internet avec son frère Amadou, qui travaillait depuis un moment à la capitale ainsi qu'avec son ancien fiancé. Elle aurait aussi suivi en cachette des cours par correspondance. (Amal 2020, 127)

Dans cette communauté où les coutumes, les lois et les chefs religieux, maintiennent la femme dans l'asservissement, la prise de conscience de soi devient une question de survie. La femme en a conscience et a compris que seule la lutte, l'engagement et le courage, peuvent la sauver. C'est pourquoi, malgré la fragilité, les tortures, les coups bas de la coépouse, les souffrances de la grossesse, celle-ci s'organise et suit des cours dans la plus grande discrétion. Elle quitte son époux en laissant derrière elle tous les avantages qui sont à sa disposition, pour marquer son indépendance.

La stratégie finement élaborée reflète le fait que les femmes sont matures, très décidées à défendre leurs droits, leurs intérêts et à affirmer leur volonté de quitter la tutelle des hommes. Plusieurs autres ouvrages illustrent cette nouvelle mentalité de la femme à compter uniquement sur ses compétences. Au Canada et particulièrement à Montréal, les femmes noires ont tendance à avoir confiance en elles-mêmes. Elles ne se voient pas passives et subordonnées, mais plutôt conquérantes, fières, créatives et indépendantes comme le fait constater cette féministe haïtienne « Nous aussi, nous avons notre modèle de femmes fortes. Par exemple, ces femmes qui disent à leurs filles : ce n'est pas un homme qui va faire quoi que ce soit ; c'est vous qui allez-vous faire vous-même. »⁵⁵

En fait, le Canada a reproduit des divisions raciales, ethniques et linguistiques et a restreint l'immigration de personnes non Blanches afin de maintenir la pureté raciale et culturelle des blancs, au sein de sa société. Ces mécanismes ont servi à l'organisation différenciée des hommes et des femmes noirs relativement aux activités de production, de reproduction et de la dynamique politique. Des nouveaux groupes de féministes ont rapidement relevé que ce genre de politique avait nettement une vocation de domination d'une race sur les autres. Ces féministes ne veulent plus rester passives et subordonnées. Elles sont déterminées à défendre leurs intérêts et leur

⁵⁵ Yolène Jumelle, citée par Susan Judith Ship, « *Au-delà de la solidarité féminine* », *Politique* n°19, hiver 1991, p. 5-36. <http://id.erudit.org/iderudit/O40680ar>. Consulté le 24/12/2022.

autonomie. C'est ainsi qu'elles se sont attaquées à toutes les formes de discriminations et d'exploitations qui structurent le monde du travail. En somme la mobilisation des femmes noires a joué un rôle central dans la résistance pour l'égalité raciale.

2.2. La rupture avec la communauté

Les hommes ont une opinion favorable d'eux, fondée sur la connaissance de leurs mérites, de leurs qualités et de leurs vertus. A mesure que la mondialisation progresse, leur confiance en soi augmente, leur niveau de vie s'améliore et leurs performances s'accroissent. Ils deviennent plus conquérants et plus entreprenants. Les plus jeunes, s'estimant suffisamment bien outillés, s'affranchissent. Ils cherchent à se frayer leur propre chemin, malgré les obstacles qui s'opposent à eux. Or, la reconnaissance d'emblée d'un adolescent comme étant un sujet autonome le prive d'un support à partir duquel il peut se référer. Beaucoup d'entre eux se perdent. Leurs attitudes ne correspondent plus aux attentes de leur communauté. Certains rompent avec leur société. Ils voyagent vers d'autres cieux pour se réaliser tandis que d'autres se renferment sur eux et sombrent dans la dépression.

2.2.1. Le désir d'ailleurs

Il est généralement admis que chaque société a ses valeurs de référence qui assurent sa stabilité et déterminent la conduite de ses citoyens. Mais ces normes sont tellement restrictives qu'elles limitent les libertés et transgressent les droits des individus qu'elles ont la vocation de protéger. Pour une bonne frange de l'opinion, elles ne permettent pas à chacun de se projeter, de s'activer et de s'acheminer là où son désir le pousse. Ensuite, à cette rigueur des lois, s'ajoutent les mauvaises politiques agricoles des autorités qui anéantissent tous les espoirs de développement du monde rural. Le manque d'emploi, la famine et les pressions familiales occasionnent une instabilité qui ne permet pas une amélioration de la qualité de vie individuelle et sociale de la personne. La conséquence, c'est que de nombreux individus sentent une certaine lassitude dans leur vie, parfois une insatisfaction qui ne fait qu'accroître et qui devient difficilement supportable. Ils voient émerger en eux, l'envie de quitter leur vie telle qu'elle se déroule pour se réaliser ailleurs. D'ailleurs, le phénomène n'est pas nouveau en Afrique. La dégradation des conditions de vie en campagne a toujours engendré l'exode rural vers les centres urbains perçus comme les endroits uniques où il peut faire bon de vivre.

Dans *Mbëkë mi*, les jeunes lassés d'assumer très tôt les charges sociales, décident d'émigrer pour se réaliser loin de leur communauté et se libérer des obligations issues des coutumes. Ces propos de Lansana en sont une belle illustration : « La plupart de nos mools sont partis. À ce rythme, toutes les pirogues vont être bientôt privées d'équipage [...] Qu'est-ce qu'il y a, tu veux y aller, toi aussi ? demanda-t-il. — Si j'ai une bonne occasion, étant au chômage, j'y vais sans hésitation aucune, répondit Lansana ». (Ndione 2008,13) Comme d'habitude, les mauvaises conditions de vie d'un milieu, entraînent inéluctablement le déplacement de sa population vers des foyers où y'a espoir de trouver mieux. Dans ce village, les jeunes qui vivent la faillite des politiques agricoles et la famine ne veulent pas croiser les bras et subir la crise. Au contraire, ils comptent s'imposer et changer leurs conditions de vie. Pour cela, ils n'ont aucun doute, il faut partir. Ils décident de quitter leur terroir pour atteindre leurs objectifs. Lansana ne cache pas sa volonté de départ vers d'autres cieux. Pour lui, l'Europe est le seul endroit pour se réaliser. Ce nouveau monde qu'il convoite, apparaît à ses yeux comme un eldorado. Il symbolise la fin de la pauvreté, du mal-être et surtout de l'achèvement des restrictions. Le plus inquiétant est que le jeune homme n'est pas le seul à prendre cette résolution, la plupart de ses amis « mool » sont déjà partis. Le village est en train de se vider de sa force vive. Il ne semble plus être un cadre propice où l'homme a toujours souhaité vivre en harmonie avec la nature qui lui procure tout ce dont il a besoin. C'est devenu un milieu hostile qui fait peur à ses habitants. En plus, il faut souligner que la société est toujours en évolution. La demande sociale augmente et accentue la pression sur les individus. Le travailleur perd sa liberté. Il est obligé, pour conserver son emploi, de faire passer les intérêts de son employeur sur les siens. Cet Etat de fait, crée frustrations qui poussent l'individu à tout abandonner pour s'épanouir ailleurs.

Dans *Les tribulations*, l'ingénieur Adam n'approuve plus la vie qu'il mène. Il entreprend de tout abandonner pour aller vivre en symbiose avec la nature, au village de ses arrière-grand-parents :

Cela fait des siècles que nos ancêtres vivaient en symbiose avec la nature. Le jour venu, ils quittaient le monde sans l'avoir dérangé... Mais nous... Pourquoi vivons-nous ainsi, pressés, affairés ? Cette vie est absurde. Je veux vivre autrement. Lentement. Comme mon père et mon grand-père. (Laroui 2014, 39)

Adam Sijilmassi ne se sent pas heureux en Occident. La vie qu'il mène ne lui procure aucune satisfaction. La vivacité de la vie et sa vie entre les avions et les hôtels l'ennuient. Il déprime et sombre dans l'impasse. A présent il veut prendre son destin en main, rompre avec les éléments des progrès scientifiques pour vivre en harmonie avec la nature, dans le village de ses parents.

Malgré l'opposition de son patron et de sa femme Naïma pour qui la résolution est insensée, il ne compte pas revenir sur sa décision : « Cette vie est absurde. Je veux vivre autrement. Lentement. Comme mon père et mon grand-père ». Cette décision est un tournant décisif puisqu'il signale le rejet des valeurs occidentales qui ne correspondent plus à ses attentes. Le jeune ingénieur a tourné le dos à la civilisation occidentale qui a façonné son identité.

A la pression du travail, il faut ajouter un phénomène très présent dans les familles, il s'agit du manque de respect des époux vis à vis de leurs de épouses. Les maris brutalisent leurs femmes et parfois les répudient de chez eux. Ces dernières, conscientes de leurs droits, défendent leur honneur. Dans *Les impatientes*, Amraou, lassée de subir des humiliations, est tentée de mettre fin au mariage pour vivre dignement :

Mais tu peux me répudier si tu veux. Je vais d'ailleurs m'en aller, même si tu ne le fais pas. Moi aussi, je suis fatiguée. Moi aussi, j'en ai déjà trop enduré, trop supporté. Amraou, tais-toi et retourne dans ton appartement. Tu n'iras nulle part et tu ne seras pas répudiée, coupe oncle Yougouda. Sois patiente !La vie est faite de patience. On ne patiente jamais assez. Qui patiente ne le regrettera jamais et personne n'est plus patient qu'Allah. Quand on est parent, on doit assumer. (Amal 2020, 76)

La femme, lassée de vivre dans la crainte et la subordination, se rebelle contre son mari pour dénoncer les mauvais traitements qu'elle subit. La décision est importante puisqu'elle signale une rupture avec leurs valeurs qui ne semblent plus être en adéquation avec leurs attentes et par conséquent, n'assurent plus leur épanouissement. Cette femme est sidérée par la cruauté de son mari qui la brutalise tous les jours. Elle déprime. Sa peur, sa frustration et sa souffrance devenant insupportables, l'obligent à prendre de la distance avec la communauté. Le départ apparaît pour elle, un moyen de se sauver et de changer son destin. D'ailleurs, l'intervention de Yougouda pour calmer la dame, montre que la cette dernière n'a plus l'intention de céder à son mari.

2.2.2. Le repli sur soi et le rejet de sa communauté

Les multiples restrictions des valeurs traditionnelles affectent le moral des individus. Les personnes les plus touchées nourrissent des sentiments de rage et de haine et prennent progressivement la distance avec la communauté. En effet, l'emprise des pratiques coutumières sur l'individu est très pesante. Ces coutumes accentuent la surveillance et créent des tensions sociales. Les individus s'en servent pour attaquer les plus faibles et leur imposer leur volonté.

L'humiliation devient tellement intenable que la victime perd la confiance en elle. Elle déprime et se réfugie derrière le silence pour exprimer sa colère. Dans *Le Ventre de l'atlantique*, Fatou Diome n'a pas tardé à dénoncer cet état de fait. Les jeunes filles qui ont des rapports sexuels avant le mariage, sont sans relâche persécutées par les parents. Elles finissent en grande majorité par sombrer dans le mutisme pour ne pas exprimer la colère et la haine qu'elles éprouvent envers leurs bourreaux :

Son mari avait mis l'enfant dans le sac plastique et le ficelait comme un rôti de porc. Devant le regard ahuri de son épouse, il annonça froidement : un enfant illégitime ne peut grandir sous mon toit... Depuis ce jour-là, sa femme s'était réfugiée dans la forteresse du silence, laissant à ses larmes le soin de dire la profondeur de leur source. On ne vit plus jamais Sankèle enfoncer ses petits pieds dans le sable blanc de Niodior. Sa course effrénée s'est arrêtée devant la porte de Ndétare. Celui-ci, ne voyant aucun moyen d'aider sa petite amie, se résigna à favoriser sa fuite⁵⁶.

Le meurtre relaté dans ce passage montre le caractère inhumain des sociétés traditionnelles et la cruauté des chefs de familles. En fait, les familles traditionnelles accordent une grande importance à leur image. Elles perçoivent les grossesses hors mariage comme une humiliation, une atteinte à l'honneur de la famille. Une fois qu'une jeune fille perd sa virginité avant son mariage, elle est sanctionnée et parfois rejetée par ses parents. Cette jeune fille n'a pas échappé à ce châtement. A la fin de son aventure amoureuse et secrète avec son amant, elle est tombée enceinte. Elle s'est débattue pendant neuf mois entre la vie et la mort. Malheureusement après son accouchement, son père n'a pas tenu compte de ses sacrifices. Il tue le nouveau-né comme un animal pour éviter le regard négatif des villageois. Au village, le meurtre n'a pas suscité de réaction ni de condamnation. Après ce meurtre, la jeune femme est martyrisée. Pour elle, la rupture avec la famille est inévitable. Elle est décidée de s'en aller pour refaire sa vie ailleurs loin de sa communauté, car la sienne ne lui garantit pas la protection encore moins l'épanouissement.

Ensuite, en considérant le fonctionnement de nos sociétés, nous nous rendons compte que les anciens, plus autoritaires, maintiennent les jeunes dans la précarité et la subordination. Ils leur imposent des charges qu'ils ne sont pas en mesure d'assumer. Ces derniers, en manque d'opportunité pour s'en sortir, perdent l'estime d'eux. Progressivement, ils entament une phase de dépression qui les éloigne du groupe. Les cas d'individus en conflit avec leur communauté sont

⁵⁶ Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003, p. 134.

fréquents dans beaucoup de régions du monde. Le sujet est tellement sensible qu'il est même pris en charge par la littérature pour sensibiliser la population.

Dans *Mbëkë mi*, les échecs répétitifs des politiques agricoles des autorités administratives, anéantissent les espoirs des populations. Devant l'ampleur de la crise, les jeunes désespèrent et se détachent progressivement de la société en évitant le moindre contact avec les amis. A ce sujet l'imam déclare : « obnubilé par son désir de faire le voyage, il était en train de perdre la raison, s'était replié sur lui-même, ne parlait à personne et ne sortait même plus de sa chambre. S'il ne partait pas, il deviendrait fou ». (Ndione 2008, 24) Lorsque le voyage de Mor pour l'Europe a échoué, il a perdu l'espoir de prendre sa revanche sur la vie, afin de réaliser les projets de son rêve. La peur du jugement des autres le tétanise et entraîne une faible estime de soi. Il se décourage et plus rien ne l'intéresse. La récurrence de la négation « ne parlait à personne », « ne sortait même plus », « ne partait pas », prouve son rejet de tout ce qui l'entoure. Il se replie sur lui, évite le moindre contact avec les amis et vit presque en réclusion.

Dans *les tribulations*, l'incompréhension entre Adam Sijilmassi et sa communauté est un facteur qui bloque son intégration. L'échec de ses différentes tentatives de rapprochement avec la communauté le décourage. Il décide de couper les liens avec le groupe.

Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. Il n'a plus de visiteurs. Sa famille a essayé de le faire interner, mais la procédure est très compliquée. [...] D'anciens amis, d'anciens collègues, sont venus le voir, ont essayé de le raisonner – de lui faire entendre raison. Ils sont arrivés sur la plage, ont marché jusqu'à sa tanière, ont prononcé des paroles de réconfort ou d'exhortation, ont posé des questions... en vain. (Laroui 2014, 280)

Adam n'est pas plus chanceux que ses prédécesseurs. Lorsqu'il quitte sa femme et son emploi pour vivre en symbiose avec la nature comme ses grands-parents, il n'arrive pas à s'intégrer dans la communauté. L'entêtement de l'ingénieur, à vouloir défendre sa liberté, occasionne des conflits permanents entre lui et les villageois. Déçu des faits de persécutions physiques et morales ainsi que de l'humiliation dont il fait l'objet, il perd l'espoir et commence à déprimer. Il ne s'intéresse à plus rien. Il se retire pour éviter ses amis, se relâche et sombre dans le mutisme. En outre, la discrimination gangrène la stabilité dans les sociétés traditionnelles. Elle est la cause du mal-être des individus qui finissent par se rebeller contre leurs communautés.

Dans *les Impatientes*, Les femmes, lassées de vivre des valeurs qui ne leur accordent aucune importance, se désintéressent de leur groupe. Hindou est victime de la rigueur des coutumes qui la

condamne à se soumettre à son mari. Elle est frustrée de ne pouvoir rien faire pour changer son sort. Elle expose les pires moments de sa solitude :

Je ne vais pas bien, les autres non plus, mais je ne me préoccupe que de moi.
La lassitude me ronge et j'éprouve une angoisse que rien ne peut atténuer.
Mon entourage, qui voit là les signes d'un refroidissement, me conseille de
me couvrir et de m'aliter. Je m'enfonce peu à peu dans la déprime et fais
parfois des crises de spasmophilie, pendant lesquelles, la gorge serrée, je
n'arrête pas de suffoquer. L'estomac noué, la mort me semble de plus la seule
échappatoire. (Amal 2020, 68)

Dans certaines sociétés traditionnelles, être femme est une infirmité naturelle. La femme est représentée comme un être manquant, voué à la corvée et au silence face à l'homme. Ses droits sont bafoués et personne ne se soucie d'elle. Cette femme a vécu le mariage forcé comme la pire expérience de sa vie. Son mari est un alcoolique qui la bat, la viole et l'humilie en longueur de journée. Chaque fois qu'elle se plaint ou qu'elle fuit, elle est rattrapée et copieusement violentée par ses propres parents. Tous ses espoirs sont ruinés. Elle vit un trouble psychologique avancé et ne partage plus rien avec son entourage. N'ayant plus de force, ni de solution, pour s'en sortir, elle s'enferme et déprime. L'assonance des voyelles ouvertes (a, o) et les voyelles fermées (i, u, é) dans le passage ci-dessus est un cri de détresse. Elle ne voit que la mort pour atténuer ses peines, la libérer des contraintes sociales et les persécutions de son époux. A mesure que les jours passent, son état de santé se détériore. Elle maigrit constamment et ses chances de survie s'amenuisent.

En somme l'étude de la révolte de l'individu contre la société, dans cette troisième et dernière partie de l'analyse des pesanteurs sociales et facteurs de changement dans *Mbëkë mi*, *Les Tribulations* et *Les Impatientes*, divulgue des fractures sociales qui existent dans les Etats où les normes communautaires, sont vigoureuses. Les restrictions créent des catégories sociales. Les couches sociales qui se sentent opprimées se frustrer. Les sentiments de mécontentement grandissent et finissent par faire implorer la communauté. Les individus révolutionnaires qui ont pris connaissance de leurs droits et qui comptent désormais les faire valoir, se détachent de leur groupe pour se tourner vers d'autres valeurs. Ils bravent les interdits et opposent les valeurs déjà établies à d'autres plus souples, en adéquation avec les besoins du moment. Ceux qui n'ont malheureusement pas ce courage ont subi les persécutions et les humiliations sans précédentes. Ils se relâchent, dépriment et s'enferment dans un silence absolu, expression de leurs mécontentements, leur colère et la haine qu'ils éprouvent contre la société. Ces fléaux qui menacent la société ont amené les auteurs tels que Fouad Laroui, Djaïli Amadou Amal et Abasse

Ndione à adopter une écriture de dénonciation en faisant une représentation des expériences douloureuses dont les conséquences restent encore révoltantes.

CONCLUSION

En somme, après avoir analysé le sujet : Pesanteurs sociales et facteurs de changements, dans *Mbëkë mi*, *Les Tribulations* et *Les Impatientes*, il se manifeste que la société exerce des contraintes physiques et morales sur les individus. La communauté est le seul cadre de référence et rien ne vit en dehors d'elle. Tous les membres pensent en premier lieu à l'intérêt du groupe. Les performances individuelles n'ont pas le pouvoir de se manifester indépendamment. Ce mode de vie communautaire transforme les habitudes et les comportements des individus qui, pour se sentir en sécurité, perdent leur autonomie et se plient aux normes du groupe. D'une part, les coutumes, imposent des manières d'être, de penser et de se conduire. D'autre part, elles marginalisent et favorisent l'asservissement des individus, en leur imposant la soumission et le dévouement total. Les femmes n'ont pas de droit dans la communauté. Considérées comme des êtres de second rang, elles passent la plupart du temps dans la maison pour ne s'occuper que du bien-être de leurs maris. Elles ne participent aucunement à la prise des décisions pour la marche de la société. Les jeunes garçons ne sont pas épargnés par la rigueur des lois. Dès leur jeune âge, ils subissent une éducation qui les prépare à la vie adulte. Cet apprentissage rigide, truffé de violences physiques et morales laisse des cicatrices que l'individu porte toute sa vie. Les membres qui composent le bas de l'échelle, vivent dans une totale insécurité. Aucun de leur geste ni parole n'échappe à la vigilance des anciens. Le plus petit écart dans leur conduite fait souvent l'objet de violentes répressions. Les valeurs culturelles, ont aussi une forte influence sur le vécu des individus. La manière de parler de l'individu est d'une façon ou d'une autre fortement influencée par des éléments du milieu dans lequel il évolue. Dans certains endroits, les langues locales influencent le parler des individus. Dans d'autres, c'est les faits religieux du milieu qui façonnent leur langage. Celui qui vit ces valeurs, les manifeste par ses actes, son langage et même dans ses manières de penser.

En plus, après la confrontation des œuvres du corpus du sujet de recherche, la société apparaît comme une charge pour l'individu. Dans une grande majorité de sociétés, les enfants et les femmes ont des obligations morales à respecter pour le bon fonctionnement de la communauté. La femme doit se soumettre à son époux et assurer l'éducation des enfants. Les jeunes doivent montrer à leurs procréateurs qu'ils sont dignes d'eux. Pour cela, ils doivent être des hommes irréprochables à l'égard des valeurs du groupe. Ensuite ils doivent par tous les moyens mettre les parents à l'abri du besoin. Toutes ces obligations exercent des pressions sur ces deux groupes de la société.

Enfin, notre étude divulgue des fractures sociales qui secouent les communautés. Dans les Etats où les normes communautaires, sont vigoureuses, les restrictions ont créé des mécontentements. Des membres de la communauté qui se trouvent sous l'emprise de ces restrictions se sentent opprimés et frustrés. La colère les pousse à transgresser les normes sur le

plan des pratiques sociales ou sur le plan idéologique, pour pousser la société à changer son fonctionnement. Ces mécontents, conscients de leurs droits et déterminés à les faire valoir, se détachent de leur groupe pour se tourner vers d'autres valeurs. Ils bravent les interdits et opposent les valeurs déjà établies à d'autres plus souples, en adéquation avec les besoins du moment. Les comportements dégradants deviennent de plus en plus fréquents. Des valeurs importantes de la vie en communauté sont dénigrées. Le principe de la suprématie des anciens sur les autres couches sociales est remis en cause. D'autres normes telles que la solidarité collective, le statut des femmes, font également l'objet de vibrants mouvements de contestations. C'est ainsi que les jeunes, à la quête d'un avenir prospère, commencent à prendre leur distance par rapport à leur communauté. Ils dénoncent l'abus d'autorité des anciens et se dressent contre les règles coutumières et religieuses qui, jusqu'ici, entravent leur liberté. Les femmes, quant à elles, lassées de subir l'injustice et les maltraitances qui s'abattent sur elles, bousculent l'ordre établi pour améliorer leurs sorts. Grâce à la prise de conscience de leur statut de marginales, elles n'hésitent désormais plus à défier les hommes pour faire valoir leurs droits. Elles réclament la fin de la division des tâches, du mariage prématuré et de la catégorisation sociale. Les contestataires ne se limitent plus à la désobéissance. Une forte majorité se radicalise, fait connaître ses droits, les fait valoir et commence à rompre progressivement le cordon qui la lie avec son terroir. Dans *La Nouvelle romance*, Elise montre la voie pour arracher sa dignité. Elle s'attaque aux femmes pour les pousser à agir :

Je n'échangerai pas ma place pour la tienne. Mais regardez-moi ! Pas de mari, une case comme aucune de vous n'en a, la T.V, des amants qui se mettent à genoux devant moi, m'habillent mieux que n'importe quel mari ne peut le faire, le plaisir de sortir plusieurs soirs par semaine...je suis l'éternelle fiancée.⁵⁷

Elise attaque les femmes qui ont toujours accepté d'être sous la domination masculine. Pour elle, la femme ne doit plus se laisser priver de ses droits. Elle doit se lever contre la domination des hommes pour devenir un être plein de dignité. Ces révolutionnaires bravent les interdits, opposent les coutumes à d'autres valeurs nouvelles qui répondent à leurs aspirations. Certains émigrent pour se réaliser ailleurs.

⁵⁷ Henri, Lopes, *La Nouvelle Romance*, Yaoundé, Editions Clé, 1976, p. 64.

En somme, notre analyse montre qu'il ne s'agit plus de vivre ensemble de n'importe quelle manière, mais de s'assurer que le profit que les uns et les autres tirent de ce vivre-ensemble soit assez équitable. Les trois ouvrages du corpus, au-delà de la perpétuation de la mémoire collective qui dénonce les cas d'oppression et de discrimination faites aux jeunes et aux femmes dans la société à cause des normes communautaires, prônent une société stable, apaisée et respectueuse des droits des minorités.

L'analyse du sujet permet aussi de dégager la portée didactique du roman qui consiste ici à favoriser une prise de conscience des citoyens des mauvais traitements que les individus subissent tous les jours au sein de leur communauté. Les auteurs Abasse Ndione, Fouad Laroui et Djâïli Amadou Amal s'investissent dans la lutte contre l'injustice. Leurs romans participent à la politique d'amélioration des conditions de vie des individus à travers l'éloge des personnages qui osent faire face à leur communauté pour exprimer leurs droits et à les faire valoir. C'est aussi le combat que mène Ben Jelloun lorsqu'il dénonce les comportements du patriarche à l'égard de Fatem Zohra, l'esclave qu'il a achetée au Soudan :

Il l'obligeait à prier nue, toute nue. Au moment où elle se prosternait, il la prenait par-derrière en lui demandant de continuer sa prière...Cet homme avait tous les pouvoirs sur elle, la vie comme la mort, la vente comme l'achat, la répudiation comme tous les désirs innombrables⁵⁸.

La situation recréée par l'écrivain révèle une société extrêmement phallocrate. L'homme y a tous les droits, tous les avantages. Il se considère comme étant supérieur à la femme qui n'a aucun droit. Il lui impose son autorité avec brutalité et cruauté. Il tient à dénoncer dans son roman, la violence de la vie, la condition de la femme et la condition des relations entre l'homme et la femme dans la société marocaine. Très subtilement, il critique l'autoritarisme, les dérives du pouvoir et l'indifférence qui ne favorisent guère l'équité sociale ni l'apaisement dans la société.

Enfin, les œuvres du corpus révèlent l'existence des victimes qui témoignent des cas de traumatisme, issus des normes communautaires. C'est donc une représentation des expériences traumatisantes dont les conséquences sont encore perceptibles à la fois dans les différentes sociétés et dans les manières de vivre des individus. Ainsi les auteurs comme Fouad Laroui, Djâïli Amadou Amal et Abasse Ndione sont parvenus à montrer les exactions sur les individus, malgré l'opacité du fonctionnement des sociétés. Leurs productions sont des contributions au débat sur

⁵⁸ Tahar Ben Jelloun, *Moha le fou, Moha le sage*. Paris, Editions du Seuil, 1978, p. 54-55.

l'émancipation des minorités pour parvenir à un monde plus apaisé où chacun pourra retrouver le calme dans un respect mutuel. L'expérience d'Adam dans *Les tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui peut être reprise par les cinéastes pour servir à la prise de conscience des individus.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS :

1. Corpus principal

AMAL, Djaili Amadou, *Les Impatientes*, Paris, Éditions Emmanuelle Collas, 2020.
LAROUI, Fouad, *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, Paris, Editions Julliard, 2014.
NDIONE, Abasse, *Mbëkë mi. A l'assaut des vagues de l'Atlantique*, Paris, Editions Gallimard, 2008.

2. Corpus secondaires

ACHEBE, Chinua, *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, 1972.
BEN JELLOUN, Tahar, *L'Enfant de sable*, Paris, Editions Seuil, 1985.
_____, *Moha le fou, Moha le sage*. Paris, Editions du Seuil, 1978.
BEYALA, Calixthe, *Femme nue femme noire*, Paris, Editions Albin Michel, 2003.
CAMARA, Laye, *L'enfant noir*, Paris, Editions Plon, 1953.
DIOME, Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Editions Anne Carrière, 2003.
KANE, Cheikh Hamidou, *Aventure ambiguë*, Paris, Editions Julliard, 1961.
KHALESS, Rachid, *Quand Adam a décidé de vivre*, Paris, Editions La croisée des chemins, 2015.
MIANO, Léonora, *Crépuscule des tourments*, Paris, Editions Grasset, 2016.
NADALI, Mohamed, *Le jardin des pleurs*, Paris, Editions de l'aube, 2014.
NDIAYE, Marie, *Trois femmes puissantes*, Paris, Editions Gallimard, 2012.
SADJI, Abdoulaye, *Maïmouna*, Paris, Editions Présence Africaine, 1958.

OUVRAGES CRITIQUES ET THÉORIQUES :

ALBERT, Christiane, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
CAMUS, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Edition Gallimard, 1942.
DE BEAUVOIR, Simon, *La femme indépendante*, Paris, Editions Gallimard, 1949.
_____, *Le deuxième sexe*, Paris, Editions Gallimard, 1949.
GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, « *Pour lire le roman* », Paris, Duculot, 1989.
KANE, Mouhamadou, *Roman africain et tradition*, Paris, Présence africaine, 1983.

_____, *Les contes d'Amadou Coumba. Du conte traditionnel au conte moderne d'expression française*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines (NEA), 1981

GLISSANT, Edouard, *Le Quatrième siècle*, Paris, Seuil, 1964.

_____, *Pays rêvé, pays réel*, Paris, Seuil, 1985.

_____, *Poétique de la relation*, Paris, Seuil, 1990.

HUSTI-LABOYE, Carmen, *La Diaspora postcoloniale en France*, Limoges, Presse Universitaires de Limoges, 2009.

NGANDU NKASHAMA, Pius, *Ecriture et Discours Littéraires : Etudes sur le roman Africain*, Paris, Edition Harmatan, 1989.

ARTICLES :

ABOSSOLO, Pierre Martial, « *la rencontre de l'occidental et de l'Africain dans le roman d'Afrique francophone. Conflit d'étrangers et conflit d'étrangetés* », *Inter Francophonie, Revue des littératures et cultures d'expression française*, n° 3, 2010, <https://in.francophonies.org/pdf>, le 25 /11/2022

AFSTA, Paré-Kaboré, « L'éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : Repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui », *Revue des sciences de l'éducation de McGill*, vol. 48, n°1, 2013, p. 21. <https://mje.cgill.ca> » article le 10/01/2023

BALANDIER, Georges, « Tradition, conformité, historicité ». In : *L'autre et ailleurs. Hommage à Roger Bastide. Nice* » : *Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles*, n° 7, 1976, p 15-38, en ligne <https://www.persee.fr/doc/icrii-1764-8519-1976-ant-7-1-927> le 20/12/2022

BAUTIER-CASTAING, Elisabeth, « *La notion de pratiques langagières : un outil heuristique pour une linguistique des dialectes sociaux* » *Langage et société*, n°15, 1981, p 3-35. En ligne https://www.persee.fr/doc/Isoc_0181-4095_1981_num_15_1_1308 le 20/02/23

BONNET, Claude : « *Les trois étapes de la perception* ». Dans le cerveau et la pensée, Auxerre, Editions Sciences Humaines, 2014, p. 213 à 221 <https://doi.org/10.3917/sh.dorti.2014-01.0213> (le 13-02-2023)

CARLOS, Jérôme, « *valeurs culturelles et communications, Approche du sous-développement* », In : *Communication Information*, volume 3, n° 2, 1980, pp. 119-128 <https://www.persee.fr/doc/comin-0382-7798-1980-num-3-2-896> le 18/12/2022

CHALIFOUX, Jean-Jacques : *Culture : une notion polémique ?*, Revue Service social, Volume 42, numéro 1, 1993 <https://id.erudit.org/iderudit/706597ar>, Le 23 /11/2023

GOSSELIN, Gabriel. « *Tradition et traditionalisme* ». In : *Revue française de sociologie*, 1975, 16-2. pp. 215-227.
https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1975_num_16_2_6863 le 23/11/2022

JACQUIN, Robert. « *Individu et société d'après Saint Thomas.* », In : *Revue des sciences Religieuses*, tome 35. Fascicule 2, 1961, p. 183-190.
<https://www.persee.fr/doc/rscir-0035-2217-1962-num-35-2-2284> le 20/12 2022

LANI, Martine, « *Histoires de familles : le poids de la transmission intergénérationnelle* » In : *Bulletin de psychologie*, tome 46 n°412, 1993, pp 727-729.
https://www.persee.fr/doc/buppsy_0007-4403_1993_num_46_412_1542 le 12/05/2024

MAISONNEUVE, Jean, « *Conduites conformistes et conduites déviationnistes* », In : *Bulletin de psychologie*, Tome 14 n° 193, 1961, p. 782-786.
https://www.persee.fr/doc/buppsy_0007-4403_1961 le 15/06/ 2024.

McAll, Christopher, « *De l'individu et de sa liberté* », *Sociologie et sociétés*, volume 41, n° 1, 2009, p. 177–194. <https://doi.org/10.7202/037912ar> le 29/11/2022

MELVILLE, J. Herskovits, « *Tradition et bouleversement de la culture en Afrique* », *Présence Africaine*, Nouvelle série, n° 34/35, Oct 1960, p. 124-131
<https://www.jstor.org/stable/24345750> le 05/08/ 2024

MORIN, Edgar, *Qu'est-ce que la société ?*, Introduction de la pensée complexe, Paris, Seuil, 1990. <https://Shs.Caim.info> le 26/12/2024

Ngakoutou, Timothée *L'éducation africaine demain : continuité ou rupture ?* Paris, L'Harmattan, 2004.

SANOUDI, Sheila Sandrine, *Les pesanteurs socioculturelles, obstacles à l'engagement politique des femmes au Burkina Faso*, Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2011, Actes du colloque international « Genre et gouvernance » (île Maurice, du 17-19 novembre 2009), 34, pp,180-191, <https://hal.univ-reunion.fr/hal-02341446> le 27/12/2024

SHIP Susan Judith « *Au-delà de la solidarité féminine* » *Politique* n°19, hiver 1991, p. 5-36 en ligne <http://id.erudit.org/iderudit/O40680ar> le 24/12/2022.

DICTIONNAIRES ET AUTRES USUELS :

Annale, *Les Intégrales de philo*, Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Paris, Edition Nathan, 2007.

<https://www.toupie.org/Dictionnaire/Societe.ht>

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)

<https://www.cnrtl.fr> » définition » (wébographie)

Dictionnaire *Hachette*, Paris, Edition Hachette, 2017, 1990.

Dictionnaire *Larousse* <https://www.larousse.fr> » français (wébographie)

Dictionnaire *Le Petit Robert*, Paris, Nouvelle Edition Millésime, 2013.

Dictionnaire *Universel*, Paris, Hachette EDICEF, 2017.

Le Grand Larousse illustré, Paris, Editions Larousse, 2015. <https://www.caim.info> le 28/12/2022

Le Petit Larousse illustré, Paris, Editions Larousse, 2016.

Manuel Histoire, 3e étape Cours Moyen, Dakar, INEADE, 2011.

Oswald/ Tzvetan Todorov, *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.

Toupie dictionnaire de religion: <https://www.toupie.org> » (wébographie)

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|------------|
| DÉDICACES | i |
| REMERCIEMENTS | ii |
| SOMMAIRE | iii |
| INTRODUCTION | 1 |
| PREMIERE PARTIE : LES RESTRICTIONS SOCIALES SUR L'INDIVIDU ... | 6 |
| CHAPITRE 1 : LA SOCIÉTÉ, INSTRUMENT D'OPPRESSION | 8 |
| 1.1 . Les atteintes à la liberté | 8 |
| 1.1.1. Les contraintes liées aux pratiques coutumières..... | 8 |
| 1.1.2. La pression émanant de la religion | 11 |
| 1.2. La menace sociale sur l'individu | 14 |
| 1.2.1. La menace du regard d'autrui..... | 14 |
| 1.2.2. Les contraintes de l'éducation traditionnelle..... | 18 |
| CHAPITRE 2 : LA SOCIÉTÉ COMME VECTEUR DES CHANGEMENTS DE | |
| COMPORTEMENTS | 22 |
| 2.1. L'influence du jugement des autres | 22 |
| 2.1.1. Le changement de perception | 23 |
| 2.1.2. La parole sous l'influence culturelle | 26 |
| 2.2. Le changement d'attitude | 30 |
| 2.2.1. Le respect dû aux aînés | 30 |
| 2.2.2. Les contraintes liées à la solidarité | 32 |
| DEUXIEME PARTIE : LE POIDS DE LA SOCIÉTÉ SUR L'INDIVIDU | 36 |
| CHAPITRE 1 : L'ATTENTE DES PARENTS ET DE LA SOCIÉTÉ, UN | |
| FARDEAU POUR L'INDIVIDU | 38 |
| 1.1. Les exigences des parents | 38 |
| 1.1.1. Les besoins des parents | 38 |
| 1.1.2. L'espoir des parents | 42 |
| 1.2. Les attentes de la société | 44 |
| 1.2.1. La concordance aux valeurs..... | 44 |
| 1.2.2. La suprématie du groupe | 47 |
| CHAPITRE 2 : LES CROYANCES COMME SOURCE D'ENNUI | 50 |
| 2.1. Le frein à l'épanouissement | 50 |
| 2.1.1. Les lois, source de stratification sociale..... | 50 |
| 2.1.2. La croyance, vecteur d'insécurité | 53 |

| | |
|--|------------|
| 2.2. La société, frein au développement social | 55 |
| 2.2.1. Les obstacles à la réussite de l'individu | 56 |
| 2.2.2. La tradition, obstacle à l'accomplissement individuel | 59 |
| TROISIEME PARTIE : LA REVOLTE DE L'INDIVIDU CONTRE LA SOCIÉTÉ | 62 |
| CHAPITRE 1 : LES ACTES DE REBELLION CONTRE LA SOCIÉTÉ | 64 |
| 1.1. Le rejet de l'autorité | 64 |
| 1.1.1. Le dénigrement des valeurs | 65 |
| 1.1.2. La friction sociale | 67 |
| 1.2. La détérioration des valeurs | 69 |
| 1.2.1. Dégradation des valeurs morales | 70 |
| 1.2.2. Le déclin du communautarisme | 73 |
| CHAPITRE 2 : L'ADHESION AUX NOUVELLES VALEURS | 76 |
| 2.1. La quête de liberté | 76 |
| 2.1.1. L'affirmation de soi | 77 |
| 2.1.2. La quête d'autonomie | 80 |
| 2.2. La rupture avec la communauté | 83 |
| 2.2.1. Le désir d'ailleurs | 83 |
| 2.2.2. Le repli sur soi et le rejet de sa communauté | 85 |
| CONCLUSION : | 90 |
| BIBLIOGRAPHIE : | 95 |
| TABLE DES MATIERES : | 100 |